



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







Edward P. Webster

C.A.H.

Chicago  
1896

DG

539

D82

1728

V. 2

1728



*Leubus, Jean Baptiste,  
1670-1742.*

# HISTOIRE DE LA LIGUE FAITE A CAMBRAY.

ENTRE

JULES II. Pape, MAXIMILIEN I. Em-  
pereur, LOUIS XII. Roy de France,  
FERDINAND V. Roy d'Arragon, & tous  
les Princes d'Italie.

CONTRE

LA REPUBLIQUE DE VENISE.

QUATRIEME EDITION

Revûë, corrigée & augmentée par l'Auteur.

*Pondus & statera judicium Domini sunt. Prov. 6. 16.*

TOME SECOND.

A PARIS;

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des  
Augustins, du côté du Pont S. Michel,  
à la Prudence & à la Renommée.

---

M. DCC XXVIII.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*

THE  
LIBRARY  
OF THE  
MUSEUM OF  
ART AND  
ARCHITECTURE  
NEW YORK  
1925

THE  
LIBRARY  
OF THE  
MUSEUM OF  
ART AND  
ARCHITECTURE  
NEW YORK  
1925



# HISTOIRE

DE LA LIGUE

DE CAMBRAY.

SECONDE PARTIE.

---

LIVRE TROISIEME.



UR les ordres de Maximilien, la Palisse s'approcha de l'armée Vénitienne. A son approche elle quitta la campagne, & se jeta dans Trévise & dans Padouë. Ainsi les troupes de l'Empereur rentrent sans peine dans Vicenze, & le Duc de Ferrare dans toutes les petites villes de la Poïésine qui appartenoient de droit à celui qui se

1511.

Tome II.

A

— trouvoit le plus fort en campagne.  
 1511. Pais malheureux que celui qui n'a  
 jamais de défenseurs, & qui a les  
 deux partis pour ennemis ! Pour  
 assurer ces conquêtes, il auroit  
 fallu prendre Trévise & Padouë.  
 C'étoit la retraite des armées Ve-  
 nitiennes, d'où elles sortoient dès  
 que les ennemis étoient rentrez  
 dans leurs quartiers, & reprenoient  
 sans peine tout ce qu'elles avoient  
 perdu sans résistance. La Palisse fit  
 proposer à l'Empereur de faire le  
 siège de ces deux villes ; Maximili-  
 en lui écrivit de l'attendre, parce  
 qu'il s'y vouloit trouver en per-  
 sonne, ajoutant qu'il feroit porter  
 les munitions nécessaires à ces deux  
 entreprises, & qu'il achevoit de  
 les ramasser. Cependant il ne ve-  
 noit point, & l'on ne voyoit arri-  
 ver au camp de sa part que quel-  
 que infanterie mal armée, & qui  
 n'avoit pas encore touché la pre-  
 mière montre. Ce Prince s'arrê-

toit toujours auprès de Trente où il perdoit un tems dont tous les momens étoient précieux pour ses affaires , à courir après des bêtes. Il ne sçavoit pas même s'il ne devoit point se raccommo-der avec les Venitiens pour être plutôt en état d'arborer ses étendards sur le Château Saint Ange. Dans cette idée il avoit commencé d'écouter les propositions que le Sénat lui faisoit toujours faire de tems en tems , suivant la maxime de la République, qu'il ne faut jamais discontinuer de négocier avec son ennemi , quand même on n'auroit aucun dessein de traiter sérieusement avec lui. Enfin Maximilien après avoir mandé la Palisse , & tenu plusieurs conférences avec ce general , lui ordonna d'aller prendre le Castelpovo qui commandoit le pas de la Scala , passage important pour entrer dans le Trévísan. Le Général François se fut bientôt acquité

— de la commission , mais quand il  
 1511. demanda de nouveaux ordres, on  
 lui proposa d'entrer dans le Frioul.  
 Le país étoit trop éloigné pour y  
 engager une armée destinée prin-  
 cipalement à la conservation de l'E-  
 tat de Milan, toujours menacé d'une  
 invasion subite par les Suisses.  
 C'est ce que la Palisse fit représen-  
 ter à l'Empereur. Ce Prince sans  
 s'expliquer s'il se rendoit aux rai-  
 sons de la Palisse, ou s'il se tenoit  
 offensé de son refus, partit brusque-  
 ment de Trente pour s'en aller dans  
 le fond de l'Allemagne. En par-  
 tant il envoya l'ordre à ses trou-  
 pes de tenter seules l'entreprise du  
 Frioul.

La Palisse pour la favoriser au-  
 tant que le lui permettoient les in-  
 terêts de son maître, s'avança dans  
 le país ennemi pour faire diversion,  
 & se posta sur la Piave, & son mou-  
 vement retint, comme il l'avoit  
 prévu, l'armée Venitienne en Terre

ferme. Les Allemands ne trouverent donc point de troupes en campagne dans le Frioul, & s'emparèrent sans peine du païs : ils prirent d'abord Udiné, & passant le Lizonzo, ils occuperent encore Gradisque en Carinthie. Mais après ces exploits ils rejoignirent sur la Piave l'armée Françoisé, qui étoit obligée d'abandonner son poste, La Palisse étoit pressé de s'en retourner dans l'Etat de Milan, d'où il lui venoit courrier sur courrier, pour lui donner avis que les Suisses s'atroupoient vers Bellinzone. Ainsi tout ce qu'il put faire pour le service de l'Empereur en s'en retournant, fut de se présenter devant Trevise. La Garnison faisant bonne contenance, il délogea; parce que la place étoit trop forte pour l'emporter dans le peu de tems qu'il pouvoit donner à ses Alliez. Dès qu'il fut en marche, l'armée Vénitienne se mit à ses trouffes, mais



— de loin , & sans lui causer aucun  
1511. dommage. Ce Général se resserra  
même si peu , quoiqu'il fût suivi ;  
qu'il envoya enlever , chemin fai-  
sant , deux cens Gendarmes des en-  
nemis qui étoient en quartier aux  
portes de Padouë.

Son départ ayant obligé les Al-  
lemands , qui n'étoient plus qu'une  
poignée de monde à quitter la  
campagne , les Venitiens y ren-  
trèrent , & reprirent toutes les con-  
quêtes que les ennemis venoient  
de faire du côté du Frioul , à la re-  
serve de Gradisque , qui lui demeu-  
ra. C'est ainsi que se termina cette  
campagne , qui de toutes celles  
que fit Maximilien durant la Li-  
gue de Cambray , ne laisse pas d'a-  
voir été la plus utile pour les suc-  
cesseurs. Néanmoins elle décre-  
dita ses armes , & rendit de la répu-  
tation à celles des Venitiens. Les  
avantages legers que Maximilien  
remportoit sur eux depuis trois ans ,

pouvoient passer pour des prospérités de la République, en comparaison des defaïtres dont les forces de l'Allemagne & de la France, réunies contre elle, la menaçoient à l'ouverture de chaque campagne. Telle étoit la situation des Venitiens, que c'étoit vaincre, que de ne pas être mis hors de combat. Louis XII. pouvoit bien suppléer à la négligence de Maximilien, & faire pour lui les frais des sièges de Padouë & de Trévise. La prise de ces places auroit mis pour jamais les Venitiens hors de la Terre ferme. Mais l'appréhension de surcharger les peuples lui faisoit épargner ses finances en des conjonctures, où il auroit ménagé des trésors en dépensant quelque argent. Ces épargnes furent peut-être la pierre d'achoppement de ses liaisons avec l'Empereur. Quoiqu'il en soit, bientôt Maximilien témoigna de la froideur pour la tenuë du Concile. Il

1511. ne faisoit aucun devoir pour y faire passer les Prélats de l'Empire, & quoiqu'il fût convenu de Pise pour le lieu de son assemblée, comme si rien n'eût été arrêté, il proposoit qu'on le tint à Mantouë, à Verone ou bien à Trente. Jules II. profitoit de ses irrésolutions. Sur l'avis que lui donna le Cardinal del Monté, d'opposer Concile à Concile, il en convoqua un pour être tenu à Rome en l'Eglise de S. Jean de Latran au mois d'Avril 1512.

Pour répondre à la citation des cinq Cardinaux qui adheroient au futur Concile de Pise, le Pape lança une bulle fulminante contre les trois d'entr'eux qu'il crut les plus fermes. Il les y déclaroit déchus de tous leurs benefices & dignitez Ecclesiastiques, si dans soixante jours ils ne se presentoient devant lui, & il exhortoit les deux autres de se trouver à son Concile. En même tems il prenoit des mesures

avec le roy d'Arragon, qui d'intelligence avec lui faisoit passer à Naples l'armée qu'il avoit levée en Espagne, sous le prétexte de l'envoyer contre les Maures d'Afrique. Sans ce prétexte Ferdinand n'eût jamais tiré des Castillans, les plus riches des Espagnols qui lui obéissoient, l'argent nécessaire pour la mettre sur pied. Le souvenir des secours que les François leur avoient donnez contre les Maures, étoit encore récent chez une nation dont la mémoire conserve aussi fidèlement le souvenir des bienfaits que celui des injures. La convenance du commerce jointe à la reconnoissance, avoit donc formé entre les Castillans & les François l'union la plus grande qu'on ait jamais vue entre deux peuples, & jusques-là les guerres de Naples ne l'avoient point altérée. Ces guerres avoient été regardées comme une querelle particulière aux Maisons de France &

— d'Arragon. Elle s'étoit décidée  
 1511. loin des deux Royaumes, & il n'y  
 avoit eu dans chaque nation que  
 quelques gendarmes qui eussent  
 pris part à ses aventures. L'Al-  
 liance jurée par Charles V. Roy  
 de France, & par Henry II. Roy  
 de Castille, qui subsistoit encore  
 dans toute sa force, étoit même  
 singulière. Il étoit énoncé dans cette  
 Alliance, \* qu'elle étoit non seu-  
 lement de Roy à Roy, & de Royau-  
 me à Royaume, mais aussi d'homme  
 à homme; en sorte que par tout où  
 les Castillans & les François se trou-  
 veroient, ils seroient tenus de s'en-  
 tr'aider comme freres.

Ferdinand ne commandoit en  
 Castille que sous le bon plaisir des  
 trois Corps ou des Etats du país qui  
 étoient encore revêtus de la grande  
 autorité, qu'ils n'ont perduë que

\* Voyez le Livre de du Rosel, *De an-  
 tiqua Galliam inter & Hispaniam con-  
 cordia* imprimé. en 1660.



vers le milieu du regne de Charles I. <sup>1511.</sup>  
son petit fils. Vainement en 1538.  
Ferdinand auroit demandé du se-  
cours aux Castillans contre la France.  
Les engagements des Arragonnois  
avec les François n'étoient pas des  
liaisons si étroites, mais le commerce  
avec les François leur étoit aussi  
nécessaire qu'aux Castillans, & Fer-  
dinand pour être Roy en Arragon,  
n'y étoit pas le maître. Les privi-  
leges des Arragonnois étoient alors  
dans toute leur vigueur, & ces pri-  
vileges réduisoient leur Roy au pou-  
voir d'un simple chef de compa-  
gnie. Ferdinand proposa donc aux  
États d'Arragon, & dans la suite  
à ceux de Castille de lever une ar-  
mée pour faire une descente en  
Afrique, & pour s'y emparer des  
ports dont les Maures s'étoient pré-  
valus, lorsqu'ils passerent dans le  
Continent d'Espagne. On lui ac-  
corda sa demande, mais dès que  
l'armée fut sur pied, il la fit passer

1511. à Naples où bientôt elle engagea une guerre qui peut être regardée comme la source de l'animosité qui a paru dans toutes celles que les François & les Espagnols se sont faites durant les deux siècles suivans. Jules II. entretenoit néanmoins à tout événement une négociation avec le Roy de France. Pour faire croire qu'il avoit une intention sérieuse de se réconcilier, il envoya un plein pouvoir pour signer un Traité à l'Evêque de Tivoli, qui étoit de sa part auprès du Roy. Mais ce plein pouvoir étoit si vague & rempli d'expressions tellement équivoques, qu'il sçavoit bien ne risquer rien en le mettant entre les mains de son Nonce. Ce Ministre ne pouvoit rien conclure en vertu de cet acte, sans s'adresser auparavant à lui pour demander plusieurs explications qu'il donneroit quand il voudroit, & telles qu'il lui plairoit.

Ce fut alors que Jules II. eut <sup>E S B L</sup> une maladie qui pensa mettre fin aux troubles de la Chrétienté. Le 17. du mois d'août qui fut le quatrième jour de son mal, il eut une défaillance qui le fit croire mort: il en revint néanmoins, mais le danger continua encore quelques jours, & lui-même il continua de mettre toujours ordre à toutes ses affaires, comme devant mourir incessamment. La crainte que son successeur ne fît le procès au Duc d'Urbain son neveu pour le meurtre du Cardinal de Pavie, lui fit donner l'absolution à ce Prince en présence de tous les Cardinaux assemblez en forme de Consistoire. Jules se reconnut même assez, dit-on, pour laisser une bulle qui devoit être publique seulement après sa mort, & dans laquelle il révoquoit les Excommunications fulminées contre le Duc de Ferrare, & contre les Bentivolles & leurs auteurs.

Mais il en fit sur le champ publier  
 une autre touchant l'élection de  
 son successeur, dans laquelle il dé-  
 fendoit sous les peines les plus se-  
 veres, & même sous celle de nullité  
 dans l'élection, aucune paction,  
 convention ou promesses telles  
 qu'elles pussent être entre les Car-  
 dinaux assemblez dans le futur  
 Conclave. Jules II. étoit très-capable  
 de bien statuer là-dessus, &  
 d'appliquer au mal le remede con-  
 venable. Il le connoissoit mieux que  
 personne, & son exaltation n'avoit  
 point été exempte du soupçon de  
 simonie.

Gui-  
 chardin,  
 Liv. 7.

La force du temperament de  
 Jules II. le tira de danger. Les mé-  
 decins n'eurent pas de part à sa con-  
 valescence. Quoiqu'alors on crût  
 leur science aussi certaine que la  
 Géométrie, il méprisa leurs reme-  
 des, & il négligea leur régime. Dès  
 qu'il se porta mieux il reprit ses  
 premiers soins, & tandis qu'il amu-

soit la France par une négociation simulée , il traitoit serieusement contre elle avec Henri VIII. & Ferdinand. La déclaration de Henri VIII. en faveur du Pape faisoit pancher entierement la balance du côté de la Sainteté , & c'étoit l'esperance d'y porter ce Prince qui la rendoit si ferme dans un entier éloignement de tout accord. Jules II. comptoit beaucoup sur la passion naturelle aux Anglois pour faire la guerre à la France , qui veritablement est si forte , qu'on ne trouve qu'une fois dans l'histoire d'Angleterre que les peuples aient refusé les subsides que leurs Souverains ont demandez si souvent pour attaquer cette couronne. D'ailleurs Henry VIII. se picquoit encore alors d'une dévotion sans bornes pour le saint Siége : Riche des trésors que son pere lui avoit laissez , il étoit en état de tenter de grandes entreprises , & dans l'ardeur de l'â-

Sous  
Richard  
III.



**SSII.** ge il vouloit faire parler de lui.

Le premier de septembre étant arrivé, le Concile convoqué à Pise, y fut solennellement ouvert. Le Pape eut un dépit mortel contre les Florentins pour avoir souffert qu'il s'y fût assemblé, & il les mit eux & leurs Etats en interdit. Mais cet Interdit opera peu de choses, & le Magistrat de Pise obligea le Clergé de célébrer à l'ordinaire les Offices divins. Les Florentins s'inquieterent davantage de ce que le Pape sous prétexte de faire exercer la légation de Boulogne au Cardinal de Médicis, l'envoyoit à Perouse où il seroit à portée de remuer les mauvaises humeurs de leur Ville. On n'y étoit pas généralement aussi content qu'on auroit dû l'être du gouvernement de Soderini.

Dès que le Concile eut été ouvert, les Ambassadeurs d'Angleterre & d'Arragon, qui résidoient

en France , s'interposèrent avec empressement auprès du Roy pour obtenir qu'il empêchât la continuation. Ils se rendoient garans que le Pape feroit & qu'il entretiendrait avec lui une paix sincere & durable, s'il vouloit se désister de la protection du Concile & abandonner les Bentivolles. Louis XII. se crut trop engagé pour écouter ces propositions. Il répondit que le Concile de Pise étant assemblé à bonne fin, & pour l'utilité de l'Eglise , il ne pouvoit discontinuer de lui donner aide & support. Quant aux Bentivolles , il allégua qu'ils étoient des Souverains légitimes qui ne détenoient le bien de personne; qu'il continueroit donc la protection qu'il leur avoit accordée, & qu'il défendrait Boulogne comme il défendrait Paris.

Jules II. toujours entêté de son projet de chasser les *Barbares* d'Italie , auroit peut-être été fâché d'ob-

— tenir ces conditions. Il s'en tint  
 1511. donc au premier refus, & il ne  
 songea plus qu'à presser la conclu-  
 sion de son traité de Ligue offensive  
 & défensive avec le Roy d'Arragon  
 & les Venitiens.

Le Pape n'étoit pas content de  
 pouvoir se servir des troupes de  
 Ferdinand son Feudataire en qua-  
 lité de Roy de Naples comme des  
 siennes. Il vouloit l'engager à dé-  
 clarer la guerre à la France en son  
 nom, dans l'esperance qu'il feroit  
 alors du côté des Pirenées une di-  
 version avantageuse à la cause com-  
 mune. Enfin le 5. d'octobre le trai-  
 té de leur union fut signé & pu-  
 blié solennellement à Rome dans  
 l'Eglise sainte Marie du peuple. Il  
 y étoit dit que les Puissances con-  
 tractantes contribueroient de tous  
 leurs efforts pour maintenir l'uni-  
 té de l'église contre les entreprises  
 de l'assemblée de Pise. Qu'elles la  
 rétablissent en possession de tous

ses fiefs, même dans la jouissance de leur domaine utile, & que les Princes qui voudroient protéger les possesseurs actuels de ces fiefs, seroient poursuivis à main armée, jusqu'à ce qu'on les eût chassés d'Italie. Qu'on mettroit sur pied une armée où le Pape enverroient 400. hommes d'armes, cinq cens hommes de cavalerie légère, & six mille hommes d'Infanterie : Les Venitiens huit cens hommes d'armes, mille hommes de cavalerie Albanoise, & huit mille d'infanterie. Le Roy d'Arragon étoit tenu de fournir douze cens gendarmes, mille chevaux légers & dix mille fantassins Espagnols. Mais cette obligation étoit contrepesée par un subside de quarante mille écus d'or par mois, payables vingt mille par le Pape, & vingt mille par les Venitiens, dont Sa Majesté Catholique devoit toucher incessamment deux mois d'avance.

1511. Il étoit encore dit dans le traité, que les Venitiens feroient une diversion en Lombardie, & qu'ils contribueroient la moitié des frais de l'armement d'une Flotte qui s'équiperait en tems & lieu pour le service de l'union. Que les places qui avoient appartenu à la République de Venise avant la guerre de Cambray, quand elles seroient prises par les armes des confederez, se mettroient en dépôt entre les mains du Pape. Il s'étoit obligé par un Chirographie de les restituer aussitôt aux Venitiens. Enfin, il étoit dit dans le Traité que Raymond de Cardonne, Viceroy de Naples, commanderoit l'armée de la nouvelle Union. On reservoit une place dans le traité au Roy d'Angleterre du consentement de Bambridge Cardinal d'York, qui assista à toutes les conférences tenuës pour le conclure, mais qui ne voulut pas signer, faute de plein pouvoir

ou d'instruction. Quoique le traité fût autant contre Maximilien, s'il vouloit être fidele à ses engagements, que contre le Roy de France, néanmoins la connoissance qu'on avoit de la légereté de cet Empereur, fit qu'on l'y comprit lui-même, s'il vouloit y entrer. Le Roy de France n'étoit pas nommé dans ce traité, mais il y étoit trop bien designé pour y être méconnu. La qualité de possesseurs actuels des fiefs de l'Eglise marquoit clairement les Bentivolles & le Duc de Ferrare, & on sçavoit quel étoit leur protecteur.

A peine le traité fut signé, que Jerosme Donato Ambassadeur de la République de Venise auprès du Pape, mourut à Rome. Il étoit homme de Lettres avant que d'être homme d'Etat, & il se distingua également dans l'une & dans l'autre profession. Les écrits que nous avons de lui sont des meilleurs qui se soient composez de son tems,

— entr'autres le manifeste de la Ré-  
 1.5 1.1. publique de Venise contre Charles  
 VIII. où l'Auteur défend très-  
 bien une mauvaise cause. Dans le  
 tems de son employ qui fut un  
 tems très-difficile, il servit sa pa-  
 trie avec capacité & avec succès.  
 Plusieurs fois il empêcha le Pape  
 de se racommoder avec les enne-  
 mis de la République quand il y  
 paroissoit déterminé par le pouvoir  
 des conjonctures & la nécessité de  
 ses propres affaires. Aussi cet Am-  
 bassadeur mourant eut la consola-  
 tion de laisser sa République con-  
 fédérée avec deux des quatre Puif-  
 sances qui avoient signé contre elle  
 la Ligue de Cambray, & ces qua-  
 tre Puissances jointes ensemble, ne  
 l'avoient pas accablée.

Un des endroits le plus curieux  
 de l'histoire de Guichardin, c'est  
 celui où cet habile Ecrivain ra-  
 Lib. 10.  
 fol. 283. porte le sentiment des politiques  
 du tems sur le traité de Jules II.

avec le Roy Catholique & les Vénitiens. Presque tout le monde, dit-il, élevoit jusqu'au ciel la politique & les vûes du Pape qui étoient sensiblement, de chasser les Barbares de l'Italie. On disoit que la manière dont il se conduisoit pour exécuter son dessein, marquoit à la fois la force & la sagesse de son génie. Que par son adresse il avoit armé les Barbares contre les Barbares. Que le sang des Espagnols seroit désormais le prix de celui des François. Que cependant le sang de la patrie seroit épargné de manière qu'à la fin de la Tragédie il resteroit assez de force aux Italiens pour chasser eux-mêmes celui des deux partis dont ils se seroient servis pour chasser l'autre. Que les efforts que le parti victorieux feroit pour vaincre, l'épuiseroient & le rendroient facile à être vaincu à son tour. Ces idées paroissent être depuis long-tems le projet favori



des Italiens, & le fameux Machiavel non content de les avoir semées dans tous les ouvrages, en a fait un traité exprès qui est le dernier chapitre de son Prince. Il l'intitule *Exhortation à délivrer l'Italie des Barbares*, comprenant sous ce nom odieux, selon l'usage de ses compatriotes, les Espagnols, les François & les Allemands. Il semble même que ce projet ait été continuellement depuis deux cens ans le grand mobile des Italiens dans toutes leurs ligue, traitez, alliances, inactions & neutralitez. Guichardin, qui connoissoit ses compatriotes, donne clairement à entendre par ce qu'il ajoute au passage rapporté ci-dessus, qu'il croyoit l'exécution d'un tel projet fort au-dessus de leurs vertus. En tout cas Jules II. vieillard, faisoit l'entreprise d'un jeune homme.

Le Pape devenu plus hardi depuis ce traité, tint un consistoire public, dans lequel il excommu-  
nia

nia solennellement comme hérétiques, & déclara privez du chapeau, les Cardinaux de sainte Croix, de saint Malo, de Cosenza, de Bayeux & de saint Severin, si dans un certain tems ils ne venoient à résipiscence. Son dessein étoit même de commencer la guerre par attaquer l'Etat de Florence qui donnoit un azile dans Pise au Concile assemblé contre lui. Mais Pandolfe Petrucci, qui gouvernoit la République de Sienne, lui représenta que c'étoit servir le Roy de France, que d'obliger les Florentins qui observoient la neutralité à se jeter entre ses bras. Qu'alors toutes les forces de l'Etat de Florence seroient à la disposition de ce Prince, au lieu que les Florentins s'étoient contentez jusques-là de fournir les deux cens lances qu'ils lui devoient donner par le traité d'alliance entre leur République & la couronne. Petrucci ne disoit pas

—  
1511. au Pape toutes ses raisons. Il en avoit une essentielle qu'il n'alléguoit pas d'éloigner cette entreprise. Elle auroit attiré la guerre dans l'Etat de Sienne. Quoiqu'il en soit la Sainteté prit d'autres voyes que celle des armes pour obtenir des Florentins ce qu'elle souhaitoit. Mais la haine contre eux eut bientôt occasion de s'affoiblir: Le Concile de Pise décréta dans la seconde Session, sa translation à Milan.

Le peuple de Pise voyoit de mauvais œil les Cardinaux membres de ce Concile, assemblez pour réformer le Pape & l'Eglise, parce qu'il étoit persuadé que quiconque d'entr'eux fût Pape, il auroit bientôt autant de besoin d'être réformé que Jules II. La censure est si odieuse, qu'on la tolere à peine en ceux qui sont sans tache, & le peuple s'imaginoit que la plûpart de ces Juges fussent aussi criminels eux-mêmes que les coupables auxquels

ils vouloient faire le procès. La ———  
mauvaise disposition du peuple de <sup>1511.</sup>  
Pise avoit fait souhaiter au Concile  
d'avoir pour sa sûreté une garde  
de Gendarmerie François. Mais  
les Florentins qui n'étoient venu  
à bout qu'avec beaucoup de peine  
de remettre Pise sous leur obéis-  
sance , se souvenoient que cette  
ville ne s'étoit soulevée contr'eux  
qu'à la faveur du passage des trou-  
pes Françaises qui accompagnoient  
Charles VIII. à son voyage de Na-  
ples. Par raison d'Etat les Floren-  
tins refuserent donc au Concile  
sa demande , & ils ne lui permirent  
de tenir pour toute garde que quel-  
ques Archers François. Après plu-  
sieurs incidens qui firent croire aux  
Peres du Concile qu'ils n'étoient  
pas en sûreté à Pise , il en arriva un  
qui les obligea d'en sortir incessam-  
ment. Un valet de pied François  
rencontra sur le pont de l'Arne ,  
qui est l'endroit le plus fréquenté.

En  
1495.

— de la ville, la courtisane d'un soldat de la garnison Florentine ; quoiqu'on fût en plein jour , il lui fit les dernières insolences , & il les accompagna de discours convenables à l'effronterie de son action. Les égards qu'on a en Italie pour les courtisannes engagerent bien des gens à prendre parti pour cette créature , & les François voulant soutenir leur national , il arriva une émeute où Lautrec & Chastillon , qui pour faire honneur au Concile ; commandoient les Archers de la garde , furent blessés. Le bruit de cette émeute alarma si fort les Peres qui tenoient actuellement leur seconde Session , que sur le champ ils décréterent la translation de leur assemblée à Milan , où la garnison François & les écrits que Decius le plus habile Jurisconsulte du pais publioit en faveur du Concile , lui feroient porter plus de respect. Cependant les Prélats

d'Allemagne ne venoient pas encore , & tout ce que l'Empereur s'étoit mis en peine d'obtenir d'eux, avoit été, qu'ils s'assemblassent à Augsbourg pour délibérer s'ils se trouveroient au Concile de Pise. Il n'étoit pas même bien certain que l'Empereur le souhaitât de bonne foy. Car quoique de tems en tems il s'exhalât en reproches contre le Roy d'Arragon, qui manquoit à sa parole, & qu'il offrît à Louis XII. s'il vouloit lui confier son armée, de se mettre à sa tête pour aller châtier Jules II. dans Rome même, il ne cessoit d'écouter les propositions d'une paix particulière qui lui étoient faites de la part du Pape & de celle des Vénitiens.

Le parti que Louis XII. devoit prendre si l'Empereur rompoit avec lui, n'étoit pas le même que le parti qu'il devoit suivre si l'Empereur perséveroit dans son Alliance.

— Les irrésolutions de Maximilien le  
1511. jettoient donc en de grands embarras, & peut-être lui nuisirent-elles plus que la duplicité de Ferdinand & la violence de Jules II. Quant à Ferdinand il étoit déterminé à faire la guerre au Roy de France, crainte qu'un jour il ne la lui fit avec avantage pour reprendre le Royaume de Naples. Néanmoins afin que ce Prince prît de fausses mesures, il le faisoit assurer que les avis qu'on lui avoit donnez sur les conditions de son traité avec le Pape, ne devoient pas l'allarmer. Qu'il y avoit des articles secrets dont il lui donneroit part en tems & lieu, qui expliquoient ceux des engagements contenus au traité, qui pouvoient paroître être une Ligue offensive contre la France; de maniere que ces engagements ne l'obligeoient pas à lui faire la guerre, & qu'il ne la lui feroit jamais. Que lui Roy Catholique n'a-

voit pû refuser la signature du traité de Rome, qui dans le fond ne signifioit rien, aux importunités de Jules II. dont il avoit besoin tous les jours pour les affaires d'Espagne. 1511

Henry VIII. faisoit tenir le même langage à Louis XII. par son Ambassadeur à Paris: de manière que ce Prince s'imaginant qu'il n'auroit en tête que le Pape & les Venitiens, ne rabatit rien de sa fermeté à cause de la conclusion de la nouvelle union. Le Pape pour le mettre en apparence dans son tort, lui faisoit offrir la paix après ses nouvelles Alliances aux mêmes conditions qu'il avoit proposées avant que son traité fût signé. Louis XII. les rebuta encore une fois, persuadé par les protestations du Roy d'Aragon & du roy d'Angleterre, que le traité de Rome ne lui donneroit pas de nouveaux ennemis à combattre. Mais il fut bientôt déabusé



— 1511. par la nouvelle que l'armée Espagnole s'avançoit vers la Romagne, ce qui démentoit toutes les explications que le Roy Catholique donnoit à son procédé.

Louïs XII. avoit du tems pour s'opposer aux entreprises de Ferdinand. Il n'en étoit pas de même de l'irruption que les Suisses faisoient actuellement dans l'Etat de Milan. Ils marchaient cette fois comme troupes avouées des douze Cantons, & comme soldats de la Sainte Union. Avant que de se mettre en marche, les Suisses avoient même envoyé à Venise Augustin Morosin, un de leurs compatriotes, pour y concerter leur expedition avec le Sénat & le Nonce. Ce Morosin faisoit profession ouverte d'être serviteur de la République, comme sorti de la famille Morosini, une des plus illustres de Venise. Morosin exposa que le dessein des Suisses étoit de chasser les François du Mi-

lanois en une seule campagne , moyennant le secours d'un train d'artillerie & de 500. hommes d'armes. A l'entendre parler, l'expédition étoit infailible , puisque les Suisses y marchoient avec le fameux étendard sous lequel ils avoient défait le dernier duc de Bourgogne dans trois batailles. Il étoit une comete fatale que leurs ennemis ne voyoient jamais que comme l'avancoureur de leur perte. Cet étendard n'étoit point sorti de la Suisse depuis la victoire de Nanci , & il avoit même fait un miracle , disoit Morosin , lorsqu'il fut tiré de la Chapelle où l'on le gardoit. Le tems pluvieux étoit devenu tout-à-coup clair & serain. Prodige inouï dans un país de montagnes ! Le Sénat voulut bien paroître persuadé du miracle , & il renvoya Morosin avec quelque argent & des promesses qui assuroient les Suisses d'une diversion , & qu'ils trouve-

1511. roient sur l'Adda un secours encore plus considerable que celui qu'ils demandoient. Sur la foy de ce secours, les Suisses se mirent en marche, quoiqu'on fût à la fin du mois de novembre, & ils entrerent dans le duché de Milan, comme troupes avouées des Cantons, & au service du Pape & des Venitiens. Les François qui présument de leur activité, & qui songent rarement à se precautionner contre le danger avant qu'il soit arrivé, n'étoient pas préparez à les repousser comme ils auroient dû l'être. Le Roy entretenoit bien quinze cens lances dans l'Etat de Milan, & ç'en étoit assez pour passer sur le ventre en raze campagne aux douze Cantons: Mais il n'y avoit pas l'infanterie nécessaire pour garder contre les Suisses les passages & les villes foibles dans les païs ou montueux ou fourrez de cet Etat, lesquels confinent aux païs des Suisses. D'ail-

Leurs la plus grande partie de cette Gendarmerie étoit en garnison à Verone & à Boulogne, lieux fort distans de Varese où les Suisses s'atroupoient. Le peu d'apparence qu'il y avoit que les Suisses commençassent leur campagne au mois de novembre où on étoit alors, n'excusoit pas les François d'être si dépourvus. Mais le nouveau Gouverneur de Milan suppléa par son activité & par son courage à toutes les précautions négligées. Ce nouveau Gouverneur étoit le célèbre Gaston de Foix fils du Vicomte de Narbonne & de la sœur du Roy Louis XII. J'ai déjà parlé de ce jeune Seigneur. Il avoit beaucoup plus d'application & d'intelligence à vingt-deux ans que les Grands de sa nation n'en avoient ordinairement dans l'âge de discrétion, & sa valeur auroit suffi seule à lui faire faire sa fortune en quelque rang que la naissance l'eût placé.

— Au sortir de l'enfance il porta ses  
1511. premières armes à l'expédition de  
Gennes sous le Roy son oncle, &  
depuis la gendarmerie Françoisse  
ne se trouva dans aucun fait d'ar-  
mes sans l'avoir à sa tête. Sa taille  
& ses autres qualitez exterieures ré-  
pondoient à celles de son cœur & de  
son esprit, & il fut toujours le plus  
beau Gendarme de l'armée comme  
le plus brave. Louis XII. hésita  
quelque tems à lui donner le gou-  
vernement de l'Etat de Milan va-  
cant par la mort de Chaumont. Ce  
n'est pas qu'il n'aimât tendrement  
ce neveu, qu'il songeoit même à  
marier un jour avec une de ses fil-  
les; mais sa jeunesse lui faisoit peur,  
& il ne croyoit point qu'il lui fût  
permis de risquer l'Etat pour illu-  
strer sa famille. Il se détermina  
néanmoins à lui confier les peu-  
ples & ses armes sur le raport avan-  
tageux de tous ses vieux Officiers  
qu'il croyoit sans défiance, parce

qu'il n'étoit jamais arrivé de mal à —  
personne pour lui avoir dit la veri- 5112.  
té. Ils lui firent donc connoître dans  
Gaston un mérite supérieur, & qui  
justifioit pleinement son inclination  
pour ce jeune Seigneur; de maniere  
qu'il n'hésita plus à le faire Gou-  
verneur de l'Etat de Milan, & son  
Lieutenant général de-là les Monts.

Sur la premiere nouvelle cer-  
taine de l'invasion des Suisses,  
Gaston vint camper près d'Affar-  
ron avec cinq cens hommes d'ar-  
mes, & moins de trois mille hom-  
mes d'infanterie. Par ce campe-  
ment il couvroit la ville de Milan,  
qui n'étoit pas en état de soutenir  
un siège par les mêmes raisons qui  
laissent l'ennemi le maître de la  
campagne. Ce fut dans ce camp  
qu'il reçut un Hérault que les Suisses  
lui envoyèrent suivant les manieres  
de ce tems-là, pour lui offrir la  
bataille : Mais Gaston lui répon-  
dit qu'il se battoit quand il lui con-

1511.

venoit de le faire , & non pas quant il plaisoit à l'ennemi. De Varese les Suisses , dont le nombre s'étoit accru jusqu'à dix mille , vinrent camper à Galera comme s'ils avoient voulu prendre le chemin de Milan , ce qui fit que Gaston occupa Legnago , éloigné de quatre mille du logement des ennemis. Il eut même la hardiesse de traverser en bataille avec sa petite armée une plaine qui étoit sous Galera , bien résolu d'y combattre les Suisses s'ils osoient se montrer en raze campagne. Ils ne le firent point , mais ayant été joints par six mille de leurs compatriotes , ils vinrent au nombre de seize mille combattans occuper le camp de Busto. De-là ils marcherent droit à Milan. L'armée Françoisse s'y étoit retirée marchant toujours à la tête des ennemis. Ses hommes d'armes ne craignoient point d'être poussez par de l'infanterie , & les

Suisses n'avoient aucune cavalerie avec eux. Quand ces derniers arriverent à Milan la ville étoit hors d'état d'insulte. Les fortifications élevées à la hâte par les François aussi actifs quand le danger est arrivé, qu'ils sont lents à le prévenir, suffisoient pour empêcher un coup de main, & de moment en moment l'infanterie & la gendarmerie Françoise y arrivoient par pelotons.

Ces troupes & la présence de Gaston rendirent le courage aux Milanois jusques-là fort consternez. Ils furent encore rassurez davantage bientôt après par une lettre que les Chefs de l'armée Suisse écrivoient à leurs superieurs, & qui fut interceptée. Il paroissoit par cette lettre, que déjà ils s'impatientoient de ne point avoir de nouvelles de l'armée du Pape & des Venitiens, & que leur résolution étoit prise de s'en retourner dans le pais, si la



— tentative qu'ils alloient faire, ne  
1511. réussissoit pas. Elle étoit de sur-  
prendre le passage de Cassan sur  
l'Adda, pour joindre ensuite l'ar-  
mée Venitienne par le Bressan. Gas-  
ton de Foix laissa partir les Suisses  
pour leur dessein sans s'ébranler.  
Il ne vouloit pas quitter Milan tant  
qu'ils en seroient à portée. Mais  
dès qu'il eut appris leur arrivée à  
Monza & qu'ils alloient continuer  
leur marche à la droite des eaux  
de la Martesane, il se disposa à mar-  
cher par la gauche de ces marais  
pour secourir Cassan. Comme il  
prévoyoit qu'il pouvoit trouver la  
place investie par les ennemis qui  
avoient une marche d'avance sur  
lui, il donna ordre, qu'à tout éven-  
nement on lui préparât un pont  
sur l'Adda à la hauteur de Rivalta.  
Son dessein, s'il ne pouvoit abor-  
der Cassan par la droite de l'Adda,  
étoit de passer cette riviere avec  
une partie de son armée sur son

pont de Rivalta , de la remonter <sup>1512</sup> par sa gauche , & de venir camper dans l'Isle qui est au débouché du pont de Cassan. Ce projet rendoit la prise de Cassan difficile aux ennemis , & inutile en même tems pour leur dessein , d'entrer par le pont de cette ville dans la Ghiara d'Adda.

Mais ce projet devint superflu par l'événement. Le jour que les Suisses décamperent de devant Milan , un de leurs Chefs y étoit venu sous parole offrir au nom de ses compatriotes , que moyennant un mois de paye , ils s'en retourneroient chez eux. Comme on ne lui offrit que la moitié de ce qu'il demandoit , il s'en retourna sans rien accepter. Quelques jours après le même Officier revint dans le Camp de Gaston , mais il n'offroit plus de s'en retourner qu'à condition qu'on donneroit à ses compatriotes deux mois de paye.

— Gaston se crut obligé de renchérir  
1511. sur la fanfaronade, & il ne voulut  
plus donner que le quart de la  
somme qu'il avoit offerte d'abord.  
L'Officier s'en retourna indigné ;  
mais dans le moment où l'on at-  
tendoit l'effet de ses menaces, on  
apprit que les Suisses se retiroient  
chez eux par le chemin le plus  
court, remportant l'étendart fatal  
plié dans une valise. Ils arrivoient  
à Bellinzone quand ils reçurent des  
nouvelles qui leur apprenoient que  
les troupes de l'Union alloient faire  
une importante diversion par le  
siège de Boulogne, & que l'armée  
Venitienne s'avançoit à grandes  
journées pour leur faciliter le passa-  
ge de l'Adda. Elle venoit de lever  
le siège de Gradisque, qu'elle avoit  
entrepris sans qu'il y eût beaucoup  
d'apparence à pouvoir emporter la  
place. Ce siège néanmoins ne laissa  
pas de la retenir & de l'empêcher  
d'arriver à tems pour donner la

main aux Suisses & leur aider passer l'Adda. Rien ne les put engager à retourner sur leurs pas. Ils répondirent qu'il y avoit trop peu de tems que les Venitiens avoient manqué à leur parole pour compter si-tôt sur leur promesse ; & que le mois de Décembre n'étoit pas une saison propre à tenir la campagne en Lombardie.

Louis XII. fut si touché du péril où il avoit mis l'Etat de Milan par ses épargnes hors de saison , qu'il voulut changer de conduite. Il fit de grandes remises à Gaston de-Foix pour lever des Bandes Allemandes & des Italiennes. Il ordonna qu'on envoyât de nombreuses recrues à l'Infanterie Gasconne , & il fit même passer les Monts à toute l'Ordonnance de son Royaume , sans y conserver que les deux cens lances qui tenoient garnison sur la frontiere de Picardie. Son Envoyé à Florence y fit aussi de

1511.

pressantes instances pour engager la République à sortir des termes de la neutralité, & à se déclarer en faveur de la France. Soderini fit ce qu'il put pour porter sa patrie à donner satisfaction au Roy. Il representa vivement le danger d'une neutralité, dont le vainqueur leur sçauroit peu de gré. Qu'il convenoit aux Florentins que la France qui les avoit affranchis du gouvernement des Médicis, & avec laquelle ils étoient liez inséparablement par la nature de leur commerce, demeurât supérieure en Italie. Que c'étoit donc une grande imprudence que de s'en tenir à des vœux en faveur de cette Couronne, & de ne l'aider que d'un secours de deux cens lances à la veille d'un événement décisif. Mais ceux qui étoient jaloux du crédit de Soderini, ne se soucioient que d'une chose, qui étoit de faire prendre à la République des résolutions

contraires au sentiment de Soderini, quoiqu'il en pût arriver. Ils cabalèrent donc avec tant de succès, que les Florentins, malgré un intérêt le plus sensible qui fut jamais, répondirent séchement, qu'ils s'en vouloient tenir aux anciens traitez qui subsistoient entre les deux Fleurs de lys. C'étoit une expression alors ordinaire en Toscane pour énoncer le Royaume de France & la République de Florence ; parce que ces deux Etats portent des fleurs de lys , quoique de nature différente , pour pieces de leurs armes. On les mêloit souvent pour marquer l'union qui étoit entre ces Etats, & les murailles du salon du vieux Palais de Florence, où s'assembloit le Gouvernement dans les derniers tems de la République, en sont encore semées : Aussi les Florentins n'y entrent-ils jamais sans un tendre souvenir du passé.

A peine les Suisses étoient arrivés

1511. vez chez eux que l'armée de l'Union se mit en campagne. Elle s'assembla à Immola , & elle s'y trouva forte de dix-huit cens hommes d'armes, de seize cens chevaux legers, & de huit mille hommes d'infanterie Italienne. Mais son nerf principal, c'étoit un corps de huit mille fantassins Espagnols. Les troupes du Pape obéissoient au Cardinal de Médicis , que son âge de trente-six ans & ses intelligences dans Florence avoient fait choisir pour servir dans l'armée comme Cardinal Légat. Marc Antoine Colonne servoit sous lui de Mestre de Camp général. Le Duc d'Urbin avoit refusé de venir à l'armée où il auroit fallu même sur les terres de l'Eglise dont il étoit Gonfalonier, obéir au Viceroy de Naples Généralissime des troupes de la Sainte Union, par un article du traité de Rome. Pierre Navarre y commandoit l'infanterie.

Espagnole en qualité de son Mestre de Camp général. Il ne devoit ce poste qu'à son mérite. Sa naissance étoit très-obscure, & la profession de marchand qu'il avoit exercée durant longtems, sembloit encore l'éloigner d'un emploi qui donnoit droit de commander à beaucoup de Gentilhommes d'une naissance illustre. Mais les Princes qui sont capables de juger par eux-mêmes du mérite personnel des hommes, ne régrent point leur choix par les préjugés vulgaires. Les préjugés tirez de la naissance & des premiers emplois, ne sont donc des motifs de décider que pour les Souverains qui manquent de discernement, & Ferdinand qui n'en manquoit pas, mit Navarre à la tête de l'Infanterie Espagnole, préféra-blement aux personnes les plus qualifiées de ses Etats qui briguoient cet emploi distingué.

Toutes les petites places du Fer-



511.

rarois situées à la droite du cours du Po, se rendirent aux trompettes qui furent envoyées pour les sommer, à l'exception de la Bastia. Navarre entreprit d'en faire le siège. La place qui s'étoit deffenduë des semaines entieres contre les troupes du Pape, ne tint que trois fois vingt-quatre heures contre lui, & le dernier jour de l'année il l'emporta d'assaut. La garnison fut passée au fil de l'épée, mais celle qu'y laissa Navarre fut traitée de même deux jours après. Le Duc de Ferrare insulta la place dès que l'armée de l'Union s'en fut éloignée, & il la reprit en autant d'heures que l'ennemi avoit mis de jours à la prendre. C'est du moins l'expression de l'Arioste qui célèbre fort cette action, & la blessure que le Duc y reçut à la tête d'un coup de pierre.

Orlando  
Furioso.  
Can. 42.  
Stan. 3.  
& suiv.

Enfin l'armée de l'Union étant entièrement assemblée & son train d'artillerie

d'artillerie en état, elle se mit en marche à la fin du mois de Janvier mil-cinq cens douze, pour venir former le siège de Boulogne. L'entreprise pouvoit passer pour téméraire ; non que la ville fût extrêmement forte ou la garnison bien nombreuse. Les troupes ramassées par les Bentivolles n'étoient que des milices timides, & les troupes réglées enfermées dans cette grande Ville, consistoient dans les compagnies d'Ordonnance de Lautrec & d'Yve d'Allegre, & en deux mille hommes d'Infanterie Allemande à la solde de la France. Mais il étoit facile aux François de secourir la place, & les Alliez devoient croire qu'ils s'y porteroient avec ardeur, dans le dépit où ils étoient que les négociations artificieuses de Jules II. & les scrupules de Louis XII. leur eussent fait perdre dans la campagne précédente le moment fatal de mettre

1511.

~~————~~  
 1511. fin à la guerre. En effet ils auroient  
 pû la terminer en un mois, si l'on  
 les eût laissé agir après la révolu-  
 tion de Boulogne. Mais le siège de  
 cette ville étoit la seule entreprise  
 que l'armée de l'Union pût tenter,  
 & le Pape dont le Roy d'Arragon  
 vouloit gagner la confiance à force  
 d'approuver ses volontez, souhai-  
 roit avec emportement qu'on ten-  
 rât quelque chose. D'ailleurs les  
 Venitiens devoient faire une di-  
 version qui donneroit bientôt tant  
 d'affaires aux François, qu'ils n'au-  
 roient pas le tems de venir secou-  
 rir Boulogne.

Le vingt-six de Janvier l'armée de  
 l'Union vint donc camper sous les  
 murailles de Boulogne, s'étendant  
 depuis le chemin de la Romagne,  
 par le terrain qui est entre les mu-  
 railles de la ville & l'Apennin jus-  
 qu'à l'Abbaye de S. Michel *in Bosca*.  
 Par cette disposition la moitié de  
 la ville demeura sans être investie.

L'armée resta encore huit jours — dans l'inaction, & sans faire autre 1517. chose que de brûler la poudre inutilement à tirer sur la ville à boulet perdu de dessus les hauteurs du Couvent de S. Michel *in Bosco*. L'irrésolution des assiégeans étoit la cause de cette inaction. Voyant bien qu'ils n'avoient point assez de troupes pour attaquer la ville & faire teste en même tems à Gaston de Foix, ils étoient réduits à attendre qu'il eût choisi son parti pour prendre le leur, & Boulogne fut assiégée sans être attaquée.

Cependant le Général François étoit à Finale où il rassembloit ses troupes, en apparence dans la vue de secourir Boulogne: Mais la plupart des Généraux ennemis ne pouvoient encore se persuader que ce dessein fût sérieux, ni que pour sauver la ville d'un Allié, il voulût risquer son armée, la seule ressource qui restât à la France pour

— conserver l'Etat de Milan. Ils sça-  
voient d'ailleurs la diversion que  
les Venitiens alloient faire par la  
surprise de Bresse.

Les gens d'Eglise, qui n'enten-  
dent rien à la guerre, pensent vo-  
lontiers qu'on ne la fait pas assez  
vivement. Ainsi le Légat Médicis  
s'imagina que le Viceroy l'amu-  
soit, & qu'il y avoit dans sa len-  
teur de l'affectation & de l'artifice.  
Il lui reprocha donc avec chaleur  
son inaction, ajoutant qu'il pren-  
droit une place comme Boulogne  
en deux jours, s'il commandoit  
l'armée; mais qu'il s'appercevoit  
bien malgré sa mauvaise vuë ( le  
Cardinal de Médicis avoit la vuë  
très-basse ) que le dessein de servir  
l'Union n'étoit ni son premier ni  
son unique but. Le Viceroy lui ré-  
pondit avec le flegme de sa nation,  
que les Ecclesiastiques devoient se  
contenter de prier Dieu pour l'heu-  
reux succès des entreprises où ils

s'intéressoient , & laisser agir les gens du métier à leur gré. Que le Pape & le Roy Catholique lui avoient confié leurs troupes, & que comme il devoit leur en répondre, il étoit juste qu'il fût le maître de les faire agir ainsi qu'il jugeroit à propos. Par les dispositions que le Viceroy avoit faites le jour précédent , on jugeoit que son dessein étoit de faire ouvrir la tranchée la nuit suivante. Mais il ne voulut pas qu'on pût dire que les discours du Cardinal l'eussent obligé de se hâter, & il remit encore à commencer les approches. Il se contenta d'envoyer Fabrice Colonne camper à la tête d'un détachement considérable du côté de Finate. Son ordre portoit qu'il occupât Sainte Marie del Monté, par où devoient arriver les François , s'ils marcheroient sérieusement pour secourir Boulogne. Mais le Viceroy ayant eu beaucoup de sujets de croire que

**1581.** Gaston ne tenteroit pas de délivrer la place, il retira son poste au bout de trois ou quatre jours, & Colonne revint au camp. Le Viceroy venoit d'apprendre que l'armée Venitienne suivant le projet de campagne arrêté entre les Confederez, commençoit la diversion, qu'elle avoit passé l'Adige, & qu'elle étoit entrée déjà dans le Bressan. Il étoit apparent que Gaston employeroit ses armes à garantir les places de son maître, plutôt qu'à conserver celles de ses Alliez, & que renonçant au secours de Boulogne, il se mettroit incessamment en marche pour sauver Bresse & Bergame qui étoient en grand péril. Leurs peuples affectionnez aux Venitiens, n'étoient contenus que par de foibles garnisons. Les espions du Viceroy le confirmoient encore dans ce sentiment. Ils lui raportoient tous, que Gaston de Foix sur la pre-

miere nouvelle de l'irruption des Venitiens, avoit fait jetter un pont sur le Po, ce qui marquoit un projet qui l'éloignoit de Boulogne. Enfin toute la manœuvre du Général François fut telle que Cardonne dût s'y tromper; parce qu'il étoit habile homme. Gaston de Foix venoit encore de risquer deux compagnies de gendarmerie & mille fantassins qui se jetterent dans Boulogne après une marche très-dangereuse. Il devoit sembler incroyable que Gaston eût voulu hasarder ce Corps, si son dessein n'eût été d'abandonner après cela Boulogne à sa destinée. La ville n'avoit pas besoin d'un secours prématuré, ni qu'on risquât un détachement pour le lui donner, quand Gaston en étoit campé à une journée, & quand il pouvoit du soir au matin en venir à une action, s'il étoit déterminé de la risquer pour faire lever le siège.



— Le Viceroy séduit par ces circonstances, prit donc l'apparence  
511. pour la vérité, & persuadé que Gaston, occupé à deffendre le Bressan, lui laisseroit faire tranquillement son siège, il ouvrit la tranchée dès que Colomne fut rentré dans le camp. On fit deux attaques contre la ville, l'une à la porte de S. Etienne, & l'autre à la porte de Castiglioné. Dès que les batteries eurent ouvert la muraille du côté de la porte de S. Etienne, toute l'armée prit les armes pour donner l'assaut de deux côtez. Une partie de l'armée devoit attaquer par cette brèche, & l'autre par une brèche qu'un fourneau prêt à jouer devoit faire du côté de la porte de Castiglioné, dans le moment même de l'assaut. Navarre répondoit de l'effet de ce fourneau. Il l'avoit conduit sous une Chapelle de la Vierge, dont la clôture faisoit en cet endroit une partie de la muraille de la ville.

L'invention d'entrouvrir la terre avec de la poudre ensevelie dans ses entrailles, & de faire voler en l'air avec un fracas terrible les bâtimens les plus massifs, étoit d'autant plus terrible qu'elle étoit récente, & qu'on n'avoit pas encore inventé de bouclier contre ce nouveau trait. Le même Navarre dont je parle s'est rendu illustre chez la postérité la plus reculée, pour avoir mis le premier cette invention en pratique avec succès; de manière qu'il est regardé comme son auteur. Cependant il n'est pas le premier inventeur des mines.

En 1487. Navarre servoit en qualité de simple soldat dans l'armée des Génois qui assiégeoit Serezanella sur les Florentins. Un Officier proposa de faire sauter la muraille de la Forteresse avec de la poudre, & on lui en fournit la quantité qu'il demanda. Mais son fourneau mal construit eut peu d'effet, &

ne fit qu'une légère crevasse à la muraille. Les Commissaires Génois ayant visité l'ouvrage & examiné son effet, trouverent que la faute n'avoit point été dans l'exécution, mais dans l'invention; & comme il arrive souvent, l'art de miner fut généralement réputé un art chimérique, parce que ses premiers essais n'avoient pas réussi. Tout le monde qui en entendit parler fut de ce sentiment, sans se soucier d'approfondir davantage ce qui en étoit, & il fut établi dans le monde, que tout Mineur étoit un fou. Navarre à qui la force du génie qui le déterminoit à la guerre, avoit fait quitter dans un âge mur sa boutique pour prendre un mousquet, ne s'en étoit pas tenu à l'opinion publique. Il avoit examiné par ses yeux la mine de Serezanella, & il avoit reconnu que son peu d'effet n'étoit point la faute de l'art, mais celle de l'ou-

vrrier. Né avec un talent infini pour la profession, il vit distinctement les fautes du mineur, & assuré de réussir, il n'attendit qu'une occasion brillante pour se produire. Il la trouva en 1503. Les Espagnols perdoient l'esperance de prendre les Châteaux de Naples sur Louis XII. avant l'arrivée de la Flotte qui partoît de Provence pour les secourir. Il proposa de les emporter en six jours, & il tint parole. Ses mines firent leur effet au grand étonnement de toute l'Europe, qui apprit le nom de Navarre comme celui d'un homme extraordinaire. Mais la mine qu'il fit sous la Chapelle de Notre-Dame de la Baracane, n'eut point le succès qu'on en attendoit. La mine fit son effet sans déplacer l'édifice, & la garnison parut trop forte aux assiegeans pour tenter un assaut, quand ils ne pouvoient plus le donner que par une seule brèche.

1511.

Vita  
Leonis  
X. liv.  
2.

La Chapelle sauta bien en l'air & fit même une large ouverture à la muraille, mais elle retomba si bien à plomb & elle se replaça si juste sur les fondemens, qu'il ne parut pas qu'elle en eût été enlevée. Les Historiens du tems, & principalement Paul Jove, attribuent cet événement à un miracle sensible, & tous les Boulonnois, du moins ceux qui ne sont pas sortis de leur país, en sont encore persuadez aujourd'hui. La Chapelle de la Baracane a même été embellie & ornée comme un temple miraculeux. Si la circonstance que Paul Jove & Guichardin racontent est véritable: que par le vuide que fit dans la muraille entr'ouverte la Chapelle enlevée, les assiégeans virent distinctement les maisons de la ville & les assiégés en bataille, malgré la flâme, la fumée & la poussière qui sortent d'une mine, il faudroit croire qu'il y a eu quelque chose

d'extraordinaire dans cet événement. Il resteroit encore néanmoins un scrupule, parce que ceux en faveur de qui le miracle auroit été fait étoient des ennemis de Jule II. 1511.

Gaston de Foix s'en alloit prendre véritablement le chemin de Bresse, quand sur les nouvelles que la diversion des Venitiens avoit abouti en fumée, & que leur armée après avoir manqué son entreprise sur cette place, repassoit l'Adige pour se retirer, il résolut de marcher à Boulogne pour en faire lever le siège. Il partit donc de Finale à jour tombant avec treize cens lances & quatorze mille hommes d'infanterie. Si l'on en excepte les attaques de l'ennemi, sa marche fut traversée par tous les incidens qui la pouvoient retarder. La nége & le vent ne discontinuerent pas un moment, & dans toute la route les plus petits ruisseaux se trouverent des torrens, qui plusieurs fois

— séparerent son armée, de manière  
1511. qu'une partie ne pouvoit secourir  
l'autre. Il étoit battu si les Confe-  
derez avoient sçû vaincre. Malgré  
ces difficultez il entra dans Boulo-  
gne le cinquième de Février à neuf  
heures du matin avec toute son ar-  
mée. Dès le jour même il en vou-  
loit sortir pour charger les assié-  
geans ; mais d'Allegre lui represen-  
ta vivement qu'il ne s'agissoit point  
de surprendre les ennemis , qui  
ne pouvoient pas ignorer l'arrivée  
d'une armée Royale. Qu'il falloit  
donc laisser le tems à son infante-  
rie, mourante de faim & de froid,  
de se chauffer & de repâître. Enfin  
que les chevaux de sa gendarme-  
rie, qui tomboient de fatigue , ne  
pouvoient pas être encouragés avec  
des paroles. Gaston consentit donc  
à remettre la partie au lendemain,  
qui étoit le sixième de Février.

D'Allegre se trompoit , & on  
ignoroit même encore ce jour-là

dans le camp des ennemis, que Gaston se fût mis en marche pour le secours de Boulogne. Le mauvais tems avoit empêché leurs Généraux de mettre aux champs les bateurs d'estrade, & ils tenoient l'armée Françoisse bien au-delà du Po sur la route du Bressan. Le Conseil de guerre étoit donc actuellement assemblé pour délibérer sur toute autre chose lorsqu'on y mena un Albanois Chevaux-leger dans l'armée de France, qui venoit d'être fait prisonnier aux portes de la ville par un parti. Le Viceroy l'ayant interrogé sur quelque détail de la place assiégée, il répondit naïvement, qu'il en rendroit mauvais compte, parce qu'il en étoit mal informé. Pressé par le Viceroy, qui menaçoit de le faire pendre, s'il s'obstinoit à éluder ses questions, il repartit qu'il n'étoit pas surprenant qu'un soldat arrivé depuis 24. heures dans une ville, ne fût pas in-



— 1511. — formé des particularitez sur lesquelles on le questionnoit, ajoutant qu'il n'étoit entré dans Boulogne que la veille. La veille, reprit le Viceroy, il n'entra pas hier de troupes dans Boulogne. J'y suis cependant venu en nombreuse compagnie, repliqua l'Albanois; hier j'y entrai avec toute l'armée de France & notre Général. Ce soldat qui ne pouvoit être imposteur sans s'exposer à une mort aussi cruelle que certaine, parloit avec une assurance qui ne permit pas de le soupçonner d'artifice. Son discours fit donc dresser les cheveux sur la tête de ceux qui composoient le Conseil de guerre. Les premieres nouvelles qu'ils entendoient de la marche de l'armée de France, leur apprenoient qu'ils alloient essuyer son impétuosité. Bientôt le rapport de l'Albanois fut confirmé par les espions & par d'autres prisonniers, & la levée du

Siège fut résoluë d'un commun sentiment. On fit prendre les devants à l'artillerie avec le moins de bruit qu'il fut possible, & vers la nuit l'armée la suivit prenant la route d'Immola. Tout ce que put faire la cavalerie Françoisë encore fatiguée de sa marche de la veille, ce fut d'atteindre l'arrière-garde & d'enlever une partie du charoi & des munitions.

Gaston faisoit un trop bon usage du tems pour l'employer à poursuivre des fuyarts, quand il avoit des ennemis vainqueurs à combattre. Il venoit d'apprendre que l'armée Venitienne étoit entrée dans Bresse dès le 4. de Février, & qu'elle se disposoit à attaquer le Château qui tenoit encore pour la France. Il partit donc dès le lendemain de la levée du siège de Boulogne pour aller secourir ce Château, laissant Lautrec à la garde de la place délivrée, avec quatre cens hommes

— d'armes & quatre mille hommes.  
1511. d'infanterie.

Sur les offres réitérées que le Comte Avogaro, Gentilhomme Bressan, fit à la Seigneurie de lui livrer Bresse, dont le peuple souhaitoit de retourner sous la domination Venitienne, Gritti reçut ordre d'y mener l'armée de la République. Le succès de l'entreprise paroissoit certain, & nulle diversion ne pouvoit être plus avantageuse à la cause commune. Malgré les pertes des années précédentes, l'armée de la République se trouva de vingt-cinq mille hommes, quand pour faire son expedition, elle passa l'Adige à Alberé près de Legnago. Elle traversa ensuite le Mincio à un gué qui se trouve entre Goito & Valeggio, & de-là se rendit en deux marches à Castagnetolo, lieu distant de Bresse de cinq milles. La cavalerie légère se montra d'abord aux portes de la ville, mais quoi-

que le comte Avogaro fit de son <sup>1511</sup>  
mieux , personne n'y remua , &  
Gritti s'en retourna passer l'Adige  
sans que rien lui eût réussi. Les  
partisans de Saint Marc s'étant en-  
suite reconnus au regret que cha-  
cun témoignoit du peu de succès  
de l'entreprise , leur nombre les en-  
couragea , & résolu d'être plus har-  
dis à l'avenir , ils rapellerent l'ar-  
mée Venitienne. Elle avoit toujours  
gardé son pont d'Alberé , & le dé-  
part des troupes Françoises , qui  
toutes s'étoient rendues au camp  
de Gaston , lui laissoit les chemins  
libres. Gritti revint donc , & dès  
qu'il fut arrivé près de Bresse , les  
païsans le joignirent en grand nom-  
bre. Soutenu par cette multitude ,  
il fit donner l'escalade à la ville par  
trois endroits. La garnison Fran-  
çoise étoit foible & les bourgeois  
mal intentionnez pour la nation.  
Ainsi cette garnison obligée à gar-  
der en même tems les dehors & les

dedans de la place , laissa bien des endroits sans deffense. Les Venitiens entrerent par un de ces endroits que les Bressans indiquèrent. Ce fut le lit du Garzo , petite riviere qui passe par Bresse. Les habitans jusques-là ennemis cachez , devinrent aussitôt ennemis decouverts , & prirent hautement les armes contrè la garnison Françoise. Ainsi du Lude qui la commandoit se voyant hors d'esperance de conserver la ville de Bresse , se retira avec ses troupes dans le Château.

Dès qu'on fçut à Bergame & dans les autres villes conquises par Louis XII. après la journée d'Agnadel , que les Venitiens étoient dans Bresse , on s'empressa par tout de se déclarer pour eux. Leur bonne fortune auroit même pû devenir durable ; si moins tranquilles sur les succès de l'armée qui assiégeoit Boulogne , ils eussent eu le soin de met-

DE CAMBRAY, *Liv. III.* 69  
tre Gritti en état de prendre le  
Château de Bresse, au lieu de s'a-  
muser, comme ils firent à leurs  
brigues pour l'élection des Magis-  
trats qu'il convenoit d'envoyer dans  
les villes qui les avoient appellez.

Gaston de Foix employoit mieux  
les momens. Après avoir pourvu  
à la sûreté de Boulogne & de Fer-  
rare, il passa le Po à la Stellata, &  
le Tartaro à Ponte Molino. Le jour  
suivant il marcha à Nogara, & il  
fut loger ensuite à Treville. Ce fut  
là qu'il apprit que Paul Baglione  
étoit campé à l'Isola d'elle Scala,  
à quatre milles de lui, avec un dé-  
tachement considérable de l'armée  
Venitienne. Le détachement con-  
sistoit en douze cens hommes d'in-  
fanterie, quatre cens chevaux le-  
gers & trois cens hommes d'armes.  
Gaston ordonna à son armée de le  
suivre, & s'étant mis à la tête d'un  
détachement de trois cens lances  
& de sept cens hommes des Ban-

**1511.** des François, il prit les devants pour arriver plutôt sur l'ennemi & retarder sa retraite. Il trouva qu'il étoit délogé de l'Isola une heure avant son arrivée; mais ce contretems, qui auroit refroidi un guerrier moins ardent, ne l'atiédir pas, & il continua de suivre la piste des Venitiens avec chaleur. Le dessein de Paul Baglione étoit de se sauver en passant l'Adige sur le pont que les Venitiens conservoient à Alberé. Malheureusement celui qui gardoit ce pont venoit de le rompre sur la nouvelle que l'armée François étoit en deçà du Po. Ainsi Baglione, trop avancé pour gagner son armée qui étoit à Bresse, remonta l'Adige, dans le dessein de traverser ce fleuve à un gué qu'il sçavoit être sous Verone. Mais Gaston l'ayant atteint auprès de la Torré d'ella Scala, il fut obligé à faire face, se trouvant serré entre l'Adige & les François. Ses trou-

pes furent défaites, la plupart des fuyars noyez en voulant traverser l'Adige à la nage, & Baglione fut presque le seul assez heureux pour gagner l'autre bord du fleuve.

Après cet avantage les François continuerent leur marche vers Bresse, & ils désirèrent encore le lendemain une partie de la cavalerie légère Venitienne, qui malheureusement pour elle se trouva sur leur chemin. Melagre de Forli qui la commandoit, fut fait prisonnier dans la déroute.

Enfin Gaston de Foix arriva en vuë de Bresse à la tête de ses troupes; il avoit fait en neuf jours plus de cinquante lieues de France dans le mois de Février, par un vilain tems & par les chemins de Lombardie, que tout autre que lui auroit trouvez impraticables dans cette saison. En arrivant il emporta le Monastere de S. Fridiano, bâti vis-à-vis la porte de Torre



Longa, & situé sur une hauteur au  
 1511. pied de laquelle il vouloit camper.

On s'étoit attendu que l'armée Venitienne sortiroit de Bresse pour charger les ennemis fatiguez & qui étoient encore dans le desordre où l'embarras des marches met les troupes. Elle n'en fit rien, ce qui augmenta la confiance des François, qui virent que les gens auxquels ils avoient à faire, sçavoient si peu se servir de leurs avantages. Le reste des troupes ayant joint, & chacun ayant repris son poste, Gaston envoya le lendemain un trompette sommer la ville, & offrir vie & bagues sauvées à tout le monde hors aux Nobles Venitiens. Ce trompette fut entendu dans la maison de ville en presence de Gritti : Mais il ne remporta pour réponse que des discours outrageans qui rouloient sur l'âge & sur la bonne mine de Gaston. Le Venitien au lieu de les reprimer les écouta

écouta même avec un sourire plein  
plein d'approbation. 1512.

Là-dessus Gaston prit son parti. Les ennemis s'étoient retranchés sur deux petits ruisseaux qu'il lui falloit passer pour arriver à la porte de secours du château, s'il eût voulu y aller par le chemin le plus court, & en marchant sur sa droite. Gaston pour éviter tout retardement plutôt que pour s'épargner un combat, marcha par la gauche, & faisant faire à ses troupes le tour de la place, il vint camper à la porte de sainte Faustine. Elle étoit voisine du château que les François tenoient encore. La nuit suivante il y entra par la porte du secours avec six mille hommes d'infanterie & quatre cents gendarmes des plus robustes, qui devoient combattre à pied avec le brin d'estoc. Gaston leur représenta tout ce qui pouvoit exciter leur courage d'un air à inspirer l'audace même

Le 19  
Février.

— à des soldats qu'il auroit commandez pour la premiere fois. Il leur monroit Bresse , ville opulente, dont le sac étoit le prix d'une victoire aisée. Il s'agissoit seulement de battre les Italiens , & que l'élite de son armée fit fuir l'armée Vénitienne, mise en déroute autant de fois qu'on avoit pû la joindre. La vile populace avec laquelle on l'a mêlée, ne servira, leur dit-il, qu'à communiquer bientôt sa peur à une armée si sujette à l'épouvante. Enfin, ajouta-t-il, je ne vous donne ici que des hommes à combattre; c'en est assez je pense pour ne point douter de la victoire. Ayez seulement le courage de ne point craindre ceux à qui vous ferez peur, & ne vous laissez pas intimider par l'or qui reluit sur les casques & sur les cuirasses de la gendarmerie Vénitienne. L'éclat de ces armes ne deffend pas celui qui les porte, & ne blesse point l'ennemi qui l'at-

taque. Gaston fit aussi-tôt sonner la charge, & lui-même exécutant son projet avec autant de présence d'esprit qu'il en avoit en délibérant, il mit en mouvement tous les pelotons.

Les François après avoir forcé les retranchemens qui masquoient la tête des rues qui aboutissoient à l'esplanade du château, trouverent l'armée Venitienne en bataille. Elle étoit rangée sur une autre esplanade que Gritti avoit fait faire quelques pas plus loin. Cette armée étoit composée de cinq cens hommes d'armes, de huit cens chevaux légers, & de huit mille fantassins. Le peuple de Bresse tout entier étoit encore sous les armes. Il couvroit les toits, remplissoit toutes les fenêtres & de quelque côté que parussent les François, il avoit promis de les y accabler sous le feu. Les cavaliers Venitiens qui combattoient à cheval & qui étoient trois

— contre un, devoient aussi écraser  
 # 5 7 2. les gendarmes fantassins de Gaston,  
 & il ne s'agissoit plus que de sça-  
 voir si l'on inhumeroit en Terre  
 Sainte les cadavres des ennemis.

Le courage François vint à bout  
 du nombre & de l'avantage des  
 lieux. L'armée Venitienne ne tint  
 pas ferme ni sur son champ de ba-  
 taille ni dans aucun des postes où  
 l'on tâcha de la rallier. Les Fran-  
 çois s'étant rendus maîtres de la  
 porte Faustine qui étoit vis-à-vis  
 de leur camp, firent entrer le reste  
 de leur armée dans Bresse. Enfin  
 après plusieurs légers combats que  
 les Venitiens rendirent encore de  
 rue en rue, toute la ville fut au  
 pouvoir du vainqueur. Le pillage  
 jusques-là severement deffendu, fut  
 permis alors, & il dura sept jours.  
 On en peut lire les particularitez  
 les plus curieuses dans les deux vies  
 du chevalier Bayard. Pour donner  
 une idée du butin que fit l'armée

de France , il suffit de dire qu'après Milan , Brèſſe étoit la ville la plus riche de la Lombardie.

Tous les defordres qui peuvent arriver dans une ville prise d'assaut par des troupes Françoises , s'y passerent , c'est-à-dire , qu'on y fit toutes les insolences possibles , mais qu'on n'y commit point de cruautéz. Les Historiens Italiens blâment fort Gaston de n'avoir pas empêché le sac de Brèſſe : Mais la chose n'étoit pas en son pouvoir , & d'ailleurs la trahison que les Brèſſais venoient de faire aux François , & l'insolence avec laquelle ils lui avoient répondu la veille , méritoient tout le mauvais traitement qu'ils essuyèrent.

Il ne se sauva personne de l'armée Venitienne. Deux cens chevaux legers les seules troupes qui trouverent le moyen de s'échaper de la ville , furent tous tuez ou pris par la cavalerie Françoisse qui bat-

— roit la campagne: Ainsi le nombre  
 512. des morts fut de quinze mille, dont  
 les vainqueurs perdirent un petit  
 nombre. Le reste fut l'armée Ve-  
 Mocen- nitienne entiere ou des Bourgeois  
 80, l. 4. de Bresse. On n'avoit donné la vie  
 qu'aux principaux de cette armée.  
 Gritti son Provediteur; Justiniani  
 arrivé à Bresse depuis deux jours en  
 qualité de Podestat, Manfroné, &  
 quelques autres, furent pris à dis-  
 crétion. Avogaro, la cause du de-  
 sastre de sa patrie, se trouva avec  
 ses deux fils parmi les prisonniers.  
 Gaston, qui sçavoit punir & récom-  
 penser, lui fit couper la tête sur le  
 champ, & ses fils furent executez  
 quelques jours après avec les prin-  
 cipaux complices de la révolte de  
 Bresse. Au premier bruit du châ-  
 timent de cette malheureuse ville,  
 Bergame & les petites places qui  
 s'étoient renduës aux Venitiens,  
 implorèrent la misericorde des  
 François.

Voilà quelle fut l'expédition de Gaston de Foix, qui en quinze jours de tems fit lever le siège de Boulogne à une armée plus forte que la sienne, défit en campagne le Général Venitien, anéantit dans Bresse toute l'armée de la République, & acheva tous ces Exploits malgré la saison qui paroissoit conjurée avec l'ennemi. L'Italie apprit à trembler à son nom, & l'Europe fut frappée d'un long étonnement au récit de ces faits d'armes qui devoient faire l'entretien de l'avenir.

Mais telle étoit la situation des affaires de Louis XII. que l'expédition de Gaston si utile & si glorieuse, laissoit encore ce Souverain au milieu des dangers & en proie à l'inquiétude. Quoique le Roy d'Angleterre se fût d'abord expliqué hautement, qu'il n'acceptoit point la place qu'on lui avoit gardée dans la Sainte Union, néanmoins l'ap-



1512. parence qu'il y entreroit devenoit plus grande de jour en jout.

Comme les petites choses ont souvent beaucoup de part aux grands événemens, il doit être permis aux Historiens de raconter sérieusement des bagatelles. Jules II. concevoit de quelle importance lui seroit une rupture entre Henri VIII. & Louis XII. & cette rupture devoit dépendre des résolutions du Parlement d'Angleterre, qui étoit convoqué pour les premiers jours du mois de Mars. Le Pape s'avisa donc de tous les moyens qu'il étoit possible de mettre en œuvre pour tourner les Anglois selon ses vûes. Ils étoient si riches, qu'il se seroit ruiné pour leur donner des sommes d'argent capables de les gagner. Ces présens qui coûtent si peu aux Papes, pouvoient bien quelque chose en Angleterre, mais ce n'étoit pas auprès des personnes qui composoient le Parlement. Ainsi

il ne trouva rien de mieux que ———  
 d'envoyer dans la Tamise une ga- 1512  
 léasse chargée de vins délicieux,  
 de fromages, de viandes salées &  
 de toutes les friandises des pays  
 chauds dont les peuples du Nord  
 furent toujours si avides. Tout ar-  
 riva à bon port & précisément dans  
 le tems de l'ouverture du Parle-  
 ment. Le vin rend reconnoissant Guice:  
lib. 12.  
 pour ceux qui le donnent. Les An-  
 glois qui buvoient journellement  
 celui du Pape, & qui étoient en-  
 core irrités par les émissaires qui  
 leur disoient contre la France tout  
 ce qu'on reproche ordinairement  
 aux grands Etats, ne parlerent plus  
 bientôt que de faire plaisir à Sa  
 Sainteté. Le Parlement s'étant as-  
 semblé dans cette disposition des  
 esprits, il se laissa tellement ébloûir  
 par les récits artificieux de l'Evêque  
 de Murray qui s'étoit mêlé de l'ac-  
 commodement de Jules II. & de  
 Louis XII. qu'il fut résolu qu'on

— envoyeroit les Prélats du Royaume  
 1512. au Concile de Latran, & qu'on pro-  
 tégeroit le Pape envers & contre  
 tous. L'Ambassadeur de France à  
 Londres reçut même un ordre de  
 sortir d'Angleterre, parce qu'on n'y  
 vouloit plus voir le Ministre d'un  
 Prince ennemi du saint Siége. Louis  
 XII. ne l'étoit que de la Cour de  
 Rome, mais après une telle dé-  
 monstration, il ne pouvoit plus  
 douter que les Anglois ne rom-  
 pissent bientôt avec lui.

Les incertitudes de l'Empereur  
 ne lui donnoient plus des inquié-  
 tudes. Ses inquiétudes à cet égard  
 étoient devenues une véritable  
 crainte, & ce Prince ne pouvoit  
 plus se cacher qu'après tout ce  
 qu'il avoit fait pour Maximilien,  
 il faudroit le compter bientôt au  
 nombre de ses ennemis. L'Empe-  
 reur disoit bien encore qu'il vou-  
 loit toujours observer la Ligue de  
 Cambray, mais il étoit sensible par

l'injustice de ses plaintes, & par la nature des conditions proposées de sa part pour la continuation de l'Alliance qu'il cherchoit à s'attirer des refus pour en faire le prétexte d'une rupture. Il demandoit que le Roy s'en raportât sans réserve à sa décision sur tous ses démêlez avec le Pape. Qu'il fit épouser à Charles, Prince d'Espagne, Renée de France sa seconde fille à peine âgée de deux ans. Qu'il lui donnât le Duché de Bourgogne en dot, & que la dot & l'épouse fussent dès-lors remises entre les mains des Allemands. Il ajoûtoit encore, que l'armée de France ne pourroit pas entrer dans l'Etat Ecclesiastique, ni occuper dorénavant un pouce de terre en Italie. L'iniquité des propositions de l'Empereur n'étoit pas encore ce qu'il y avoit de plus fâcheux dans sa conduite, mais bien le peu de disposition qu'il avoit à observer aucun accord. Il fut toujours

— plus facile de tirer de Maximilien une parole , que de l'engager à la tenir. Cependant il n'envoyoit point les Prélats de l'Empire au Concile comme il s'étoit obligé à le faire. Au contraire il avoit connivé à la décision que venoit de faire le Clergé d'Allemagne assemblé dans Augsbourg : Que le Concile de Pise étoit un concilia-bule schismatique. Il falloit néanmoins que Louis XII. pour ne point précipiter la déclaration de Maximilien , tint toujours aux ordres de ce Prince Verone , pour lui garder quatre mille hommes d'infanterie & quatre cens lances , & cela, dans un tems où la France avoit besoin de toutes ses forces.

Le Vidame d'Amiens que Louis XII. avoit envoyé aux Cantons , lui écrivoit encore de mauvaises nouvelles. Il lui mandoit qu'il leur avoit offert inutilement beaucoup plus qu'ils n'avoient demandé d'a-

bord. Que les Cantons demeu-  
roient fermes dans l'Alliance du Pape & des Confederez, & qu'in-  
cessamment ils leur envoyeroient  
six mille hommes. Les Florentins  
depuis la translation du Concile de  
Pise à Milan, paroissoient racom-  
modez avec le Pape; & les amis  
du Roy de France dans le Gou-  
vernement l'avertissoient même  
que ce ne seroit pas sans peine qu'il  
viendrait à bout de renouveler le  
traité d'amitié & d'assistance qui  
étoit entre lui & la République.  
Suivant la maniere de rédiger alors  
les traitez, celui-là n'étoit que pour  
un tems, & le terme de sa durée  
devoit bientôt expirer. Le Duc de  
Ferrare & les Bentivolles étoient les  
seuls Alliez sur lesquels Louis XII.  
pût compter, mais ils étoient des  
Alliez dont l'union l'afoiblissoit plus  
qu'elle ne le fortifioit. L'embarras  
n'étoit pas de telle nature qu'on en  
pût sortir par la seule voye de la

— négociation. Tâcher de le faire ;  
 1. 1. 2. c'étoit donner à ses ennemis déclarer le tems de se reconnoître ; & à ceux qui vouloient le devenir , le loisir de ménager leurs traitez & de concerter leurs entreprises. Louis XII. résolut donc de se servir de l'avantage qu'un Prince puissant a sur d'autres Princes plus foibles qui se réunissent contre lui ; de pouvoir les prévenir. Des succès éclatans intimident les ennemis , & ils ôtent à ceux qui ne se sont pas encore déclarés , l'envie de rompre. Enfin des propositions de paix modérées comme furent toujours celles de Louis XII. devoient paroître d'un bien plus grand mérite quand il auroit encore couronné ses précédens succès par le gain d'une grande bataille.

Gaston de Foix reçut donc l'ordre de chercher l'armée de l'Union & de la combattre par tout où il la trouveroit. Quoique depuis deux

mois il eut remporté assez de vic-  
toires pour signaler trois années,  
il se trouva qu'il n'avoit fait autre  
chose que de commencer sa cam-  
pagne. Il partit donc de Bressô  
pour venir repasser le Po à Finale,  
dans le dessein de chercher en-  
suite l'armée ennemie qui avoit  
pris des quartiers près d'Immola.  
Cette armée étoit composée de dix-  
neuf cens hommes d'armes, d'un  
grand nombre de cavalerie légère,  
& de vingt mille hommes de pied.  
On comptoit dans celle de Gaston  
seize cens Lances, cinq mille fan-  
tassins Allemands, & treize mille  
hommes d'infanterie composée des  
sujets du Roy. Ce fut à S. Geor-  
ges dans le Boulonnois que Gaston  
vint se mettre en front de Ban-  
diere. Le Duc de Ferrare dès qu'il  
apprit qu'il y étoit arrivé, l'y joignit  
avec deux cens hommes d'armes, &  
lui amena un train d'artillerie, parce  
que les mauvais chemins avoient



— 1512. obligé les François à laisser la leur au-delà du Po. Il fut suivi de près par le Cardinal de S. Severin qui venoit faire la fonction de Légat dans l'armée de France au nom du Concile de Pise, ainsi que le Cardinal de Medicis la faisoit dans l'armée de l'Union au nom de Jules II. Louis XII. avoit souhaité que Gaston de Foix marchât à son expedition comme soldat du Concile, afin que la guerre qu'il alloit faire à des Prêtres fût moins odieuse, quand il la leur feroit au nom d'autres Prêtres. Ainsi on voyoit dans ces deux armées non pas aigle contre aigle, mais Légat contre Légat, & croix contre croix.

Gaston jeune & encouragé par ses derniers succès, exécutoit les ordres du Roy avec joye : D'ailleurs il étoit de ces Généraux qui préfèrent la gloire de finir la guerre au plaisir de commander. Il mena donc de bonne grace à l'ennemi

des soldats toujours assurez de vaincre quand il les commandoit. Mais les Confederez se tenoient trop certains du succès de la bataille pour la donner de leur plain gré. D'ailleurs les ordres du Roy d'Arragon pour éviter un engagement étoient positifs. La prudence ne permettoit plus à ce Prince circonspect de rien hazarder, dans la crainte de dégoûter par un mauvais succès le Roy d'Angleterre, disposé d'entrer dans l'Union. Le Roy Catholique enjoignoit donc à son Général d'attendre l'effet de sa diversion, lui écrivant qu'il ne s'embarassât point de reculer quelquefois, & que l'honneur d'une campagne, nonobstant tous les événemens qui peuvent être arrivez dans son cours, étoit tout entier pour celui qui la finissoit avec avantage. Ainsi à l'approche de l'armée de France, celle de l'Union se retira sous Immola. Gaston pour l'obliger à tenir la campagne,

1512

Le 23  
Mars  
1512

— s'avança dans la Romagne, comme  
 1512. si son projet eût été de prendre le chemin de Rome ou de faire une irruption dans le Royaume de Naples en passant par la Marche d'Ancone. Son dessein lui réussit, & le Viceroy pour s'opposer à une entreprise qui lui paroissoit possible, vint camper à Castel Bolognesé. Le jour même Gaston étoit venu prendre Solarolo, d'où il fut le lendemain camper à Granarolo, tandis que les ennemis occuperent le lieu nommé *le camp des mouches*. Ce fut là que Gaston reçut de nouveaux ordres du Roy, qui le poufloient encore au penchant où il étoit déjà assez enclin, d'en venir bientôt à une action décisive. La cause de ces nouveaux ordres étoit deux événemens qui venoient d'arriver.

L'Ambassadeur d'Arragon à la Cour de France avoit pris son audience de congé en plein Conseil, & il avoit déclaré fièrement que son

maître le rapelloit dans l'intention de faire la guerre au Roy dans ses États d'Italie & de France, s'il ne donnoit incessamment au Pape toutes les satisfactions que demandoit Sa Sainteté. Le second de ces événemens étoit une Trêve de dix mois conclue subitement entre l'Empereur & les Venitiens, dont Louis XII. n'avoit rien sçu qu'au moment où l'Envoyé de ce Prince près de sa personne lui en donna part. Le Pape & le Roy d'Arragon avoient été les Médiateurs de cette trêve, par laquelle les Venitiens laissoient Maximilien en possession de Vicenze, de Verone, de Gradisque, & de tout ce qu'il tenoit dans leurs États, & lui faisoient encore un présent de cinquante mille écus d'or. La République ne s'étoit pas déterminée sans peine à signer ce traité; mais la nécessité de contenter le Pape & le Roy d'Arragon, qui jugeoient ces conditions équi-

— tables , & l'idée de dissoudre entièrement la ligue de Cambray, qui se trouveroit réduite dorenavant au Roy de France & au Duc de Ferrare, l'avoient engagée à y donner les mains après le désastre de Bresse.

Gaston ne pouvoit s'éloigner du Po sans s'exposer à manquer de vivres. On étoit à peine dans le commencement d'Avril, & comme il ne pouvoit encore presque rien tirer des villages du païs que l'armée ennemie avoit fouragez, il ne subsistoit que des provisions qui par ce fleuve venoient de la Stellata où étoient ses magasins. Il prit donc un parti qui le rapprochoit du Po, & qui devoit néanmoins obliger les ennemis à se montrer en campagne. Ce fut de mettre le siège devant Ravenne.

Ravenne étoit la seule place par laquelle les ennemis pussent communiquer par terre avec l'Etat Ve-

nicien , & il étoit ainsi hors d'apparence qu'ils la laissent perdre sans risquer une bataille pour la secourir. En même tems l'armée de France se rapprochoit du Po. Le bras le plus méridional de ce fleuve ne passe qu'à cinq ou six mille de Ravenne. Les ennemis comprirent d'un autre côté le dessein de Gaston dès qu'ils sçurent qu'il ne séjournoit à Granarolo que pour attendre ses bombardes ou son canon de batterie qu'il faisoit venir de Ferrare. Mais comme il s'étoit campé entr'eux & Ravenne, il leur en fermoit les chemins. Le Viceroy ne voulant pas risquer une bataille pour se l'ouvrir, se contenta d'envoyer dans la place menacée Marc-Antoine Colonne, avec cent cinquante Lances & six cens hommes Infanterie Espagnolle. Colonne voulut avant que de partir que le Légat, le Viceroy & les principaux Officiers généraux fissent ser-

ment en forme sur l'Evangile de le  
 1512. venir secourir, si les François assié-  
 geoient Ravenne. On fit ce qu'il  
 exigeoit, & il se jetta dans la place,  
 menant sa troupe par des chemins  
 détournez.

Cependant Gaston de Foix fai-  
 soit prendre le château de Rossi.  
 Il fut emporté d'assaut & deux cens  
 hommes qui le gardoient, passez  
 au fil de l'épée. Dès qu'il fut maî-  
 tre de cette place, très-importante  
 pour son siège, il vint camper de-  
 vant Ravenne.

Le Montonné & le Ronco sont  
 deux Rivières qui tombent des Ap-  
 pennins, & qui passant presque sous  
 les murailles de Ravenne, se joi-  
 gnent ensemble un demi mille au-  
 dessous de la place, & y forment  
 le bassin qui lui sert de port depuis  
 que la mer qui la baignoit autre-  
 fois, s'en est éloignée de deux mille.  
 Gaston assit son camp entre ces  
 deux rivières au-dessus de la ville.

de maniere qu'il avoit le Ronco à sa droite, le Montoné à sa gauche & Ravenne devant lui. Il fit jetter un pont sur le Montoné, & une partie de son armée l'ayant passé, se logea au-delà pour faire une fausse attaque. Son dessein étoit d'emporter la place avant que les ennemis fussent arrivez pour la secourir, afin d'être plus libres quand ils le viendroient attaquer. Il se hâtoit d'autant plus que les vivres qui étoient dans son camp, ne pouvoient durer long-tems, & la flotte Vénitienne qui s'étoit avancée dans le Po, empêchoit que les bâtimens qui lui voitureient les provisions de la Stellata, pussent descendre le fleuve jusqu'à une distance raisonnable de Ravenne. Ses batteries ayant donc tiré quelque tems, il se résolut de donner l'assaut à la tour Roncona, contre laquelle la véritable tranchée avoit été ouverte. La brèche néanmoins n'é-



toit point praticable. La maçonnerie y étoit bien tombée ; mais comme la terrasse n'étoit pas éboulée , il restoit encore au haut de la brèche six pieds escarpez à surmonter. L'infanterie Françoisse ne laissa pas de gravir avec beaucoup de valeur contre ce retranchement que le hazard avoit fait, mais ce qu'elle tentoit étoit impossible à des hommes. Il fallut qu'elle se retirât après que deux ou trois cens de ses plus braves soldats se furent fait tuer inutilement aux pieds de la brèche , où ils vouloient grimper.

Il ne fut plus question le lendemain ni de continuer à battre en brèche, ni de donner l'assaut. L'armée ennemie étoit arrivée, & on la voyoit marcher sur la droite de l'armée Françoisse , prenant le chemin de Ravenne par la droite du Ronco. Gaston auroit bien voulu passer la rivière le même jour & charger les ennemis dans leur marche ;

marche ; mais la plûpart de ses —  
soldats qui avoient été tenus sous <sup>1512</sup>  
les armes toute la veille , étoient  
allez au fourage & à la petite  
guerre. Ainsi il fut contraint d'être  
simple spectateur & de la mar-  
che & du campement des enne-  
mis. Leur armée qui n'avoit au-  
tre chose à faire qu'à secourir Ra-  
venne , pouvoit sans s'exposer au  
risque d'une bataille y entrer dès  
le même jour , & se camper dans  
le terrain qui est entre la ville &  
le conflant des rivières , poste où  
elle ne pouvoit être attaquée. La  
flotte Venitienne & le païs l'au-  
roient fournie de vivres , tandis que  
la disette auroit obligé les François  
à se retirer. L'armée fit alte néan-  
moins en un lieu nommé Muli-  
naccio à trois mille de Ravenne ,  
sans que jusqu'à maintenant on ait  
scû le motif de sa manœuvre , ni  
par quelle raison elle étoit deve-  
nuë tout à coup si pleine de con-

— fiance. Ce fut là qu'elle passa le  
 7512. reste du jour & toute la nuit sui-  
 vante, après avoir levé assez de  
 terre pour se couvrir.

Gaston dont les ordres du Roy  
 échauffoient encore le courage,  
 prit son parti, qui fut de com-  
 battre les ennemis le lendemain  
 jour de Pâques, qui se célébroit  
 en 1512. l'onzième d'Avril. A la  
 pointe du jour il fit passer le Ronco  
 à toute son armée, à la réserve de  
 mille hommes de pied, & de quar-  
 tre cens Lances, qu'il laissa sous  
 d'Allegre pour garder les travaux  
 contre la garnison de Ravene.

L'armée de Gaston ayant passé  
 le Ronco, il la mit en bataille de  
 l'autre côté de la rivière, & il mar-  
 cha aux ennemis en tournant le  
 dos à Ravenne, & mettant la droite  
 au Ronco. L'avantgarde qui faisoit  
 l'aîle droite dans son ordre de ba-  
 taille, se trouvoit ainsi appuyée à  
 la rivière. Le Duc de Ferrare la

commandoit, & elle étoit composée de sept cens Lances, & de l'infanterie Allemande, qui montoit à quatre ou cinq mille hommes. Les huit mille hommes d'infanterie François étoient au Corps de bataille, & l'aîle gauche étoit composée de quelque infanterie Milanoise, des Francs archers & de la cavalerie légère. La gendarmerie du corps de bataille & de l'aîle gauche au nombre de sept à huit cens Lances, étoit en seconde ligne derrière son infanterie, & Gaston avoit fait cette disposition extraordinaire parce qu'on marchoit à des retranchemens. Le Grand Maître la Palisse commandoit tout ce corps-là, & le Cardinal de S. Severin Légat du Concile, étoit auprès de lui. Ce Cardinal plein d'ardeur & de courage avoit résolu d'animer les soldats jusques sous le feu de l'ennemi. Aussi prit-il la précaution d'endosser une cuirasse, & de se cou-

1512. vir d'un casque, comme d'habillemens meilleurs contre les coups de mousquets que tous les autres dont il auroit pû se revêtir. Gaston se trouvoit par tout, l'ardeur dans les yeux & la même assurance sur le front, que si la bataille eût été déjà gagnée. Tous les Historiens conviennent qu'il fit un discours à ses soldats, suivant l'usage de son tems qui n'a été entièrement aboli que dans le dernier siècle : mais les discours qu'ils rapportent comme celui de Gaston ne se ressembloient pas, & il paroît impossible de discerner le véritable.

Voilà l'ordre de bataille de l'armée Françoisé qui n'étoit pas rangée sur une ligne droite, mais en portion de cercle, pour mieux embrasser le retranchement des ennemis. Ce retranchement avoit reçu la forme d'un quart de cercle ou de la moitié d'un croissant coupé en deux, & appuyé au Ronco par l'en-

DE CAMBRAY, *Liv. III.* 108

droit où il auroit été tranché ;  
parce que Navarre qui l'avoit tracé,  
avoit mieux aimé suivre la dispo-  
sition du terrain élevé où son ar-  
mée étoit postée , & qui se termi-  
noit en une portion de cercle qui  
dominoit la plaine , que de le faire  
garni d'angles de deffense & plus  
régulier. En renfermant ainsi tou-  
te la hauteur dans son retranche-  
ment il empêchoit que l'ennemi ,  
après s'être mis en desordre en  
montant ces collines , ne trou-  
vât un terrain où il pût se for-  
mer pour marcher en bataille au  
retranchement.

Fabrice Colonne demandoit  
qu'on chargeât l'armée de France  
au passage de Ronco : Mais le Vi-  
ceroy , qui comptoit de la défaire  
avec les mousquets de l'infanterie  
Espagnole , ne voulut pas se mettre  
en plaine , & demeura dans son des-  
sein de l'attendre derriere ses re-  
tranchemens. Il y posta son armée

— en bataille. Lui-même il se mit à la  
1512. droite avec six cens Lances & un  
corps de quatre mille hommes d'in-  
fanterie. Le Cardinal de Médicis  
se mit à couvert derrière ce corps.  
Sa vue extrêmement basse lui fer-  
voit de raison pour se tenir à l'é-  
cart, & résolu de ne point s'exposer  
il n'avoit pris ni casque ni cuirasse.  
La cavalerie légère étoit à la droite  
du corps du Viceroy. Elle étoit aux  
ordres de Ferdinand d'Avalos Mar-  
quis de Pescaire. Ce jeune Espagnol  
encore dans l'adolescence, étoit dé-  
jà un homme distingué, & il pro-  
mettoit d'être bientôt un grand  
homme, tel enfin que l'Italie l'a vû  
depuis. Agé de vingt ans, il avoit  
été jugé digne du commandement  
général de la cavalerie légère. En  
effet, il étoit le cavalier le plus ac-  
compli de son tems, comme sa  
femme Victoire Colonne, étoit la  
personne la plus vantée de son sexe.  
C'est la même Dame qui, par ses

avantures, par tant de vers composés pour elle, & par les extravagances qu'elle a fait faire, genre de louange où son sexe est plus sensible qu'à tous les autres éloges, a laissé la plus grande réputation d'esprit & de beauté qui soit venue jusqu'à nous.

Pescaire avoit devant lui une barricade formée de charrettes ferrées à la maniere de celles des anciens, & que Navarre, qui en avoit renouvelé l'usage, avoit chargées de petits canons, ce qui formoit un retranchement mobile encore plus difficile à forcer que les retranchemens ordinaires. Fabrice Colonne commandoit l'aîle gauche, qui s'étendoit jusqu'au lit du Ronco. On y comptoit six mille hommes d'infanterie & neuf cens Lances. Le Corps de reserve étoit plus considerable à proportion, parce que l'armée de l'Union, quoique plus



— nombreuse que l'armée de France ;  
 1512. ne s'étoit pas néanmoins mise en  
 bataille sur un aussi grand front  
 qu'elle. Ainsi il étoit resté aux Con-  
 federez beaucoup de troupes qui  
 n'avoient pû être placées en ligne.  
 Le retranchement de cette armée  
 étoit donc en forme de quart de  
 cercle appuyé par une de ses ex-  
 trémités au Ronco , & l'armée de  
 France disposée en maniere de croif-  
 sant l'embrassoit. Le corps de re-  
 serve des Confederez , composé de  
 quatre cens hommes d'armes &  
 de cinq à six mille hommes d'in-  
 fanterie , fut posté derriere l'aîle  
 gauche.

Les François s'étant avancez à  
 deux cens pas du retranchement ,  
 y firent halte durant deux heures  
 pour attendre l'effet de leur artil-  
 lerie , bien qu'ils fussent exposez  
 durant cette halte au feu du ca-  
 non des ennemis. Spectacle terri-  
 ble que celui que se donnoient ré-

ciproquement ces deux armées ,  
 qui attendoient en vûë l'une de  
 l'autre & dans un morne silence le  
 signal de s'entrégorger. D'abord  
 l'artillerie Françoisë étoit placée à  
 la pointe de sa droite sur le Ronco.  
 Mais Gaston s'étant apperçû qu'elle  
 y faisoit peu d'effet, la fit passer  
 promptement à la pointe de son  
 aîle gauche. Cette pointe étoit  
 fort repliée vers le terrain des en-  
 nemis, de maniere qu'elle voyoit  
 à plein le flanc de leur gauche ap-  
 puyée au Ronco. Ainsi les pre-  
 mières décharges de l'artillerie  
 Françoisë obligerent l'infanterie de  
 la gauche des ennemis à se jeter  
 ventre contre terre. Les décharges  
 suivantes acheverent de desesperer  
 la cavalerie qui étoit fort serrée, &  
 pour laquelle il n'y avoit pas d'abri.  
 Fabrice Colonne & les autres Of-  
 ficiers désolés de se voir assommer  
 sans pouvoir rendre un coup, pri-  
 rent enfin le parti de sortir des re-

Machiav  
 vel, dis-  
 cossi. L.  
 2. chap.  
 13<sup>e</sup>

— tranchemens , & ils furent suivis  
1512. de toute l'armée qui marcha en  
bataille aux François. Le Viceroy  
avoit bien deffendu qu'on en sor-  
tît ; mais il arrive souvent aux Gé-  
néraux des armées confederées de  
n'être pas obéis par les Généraux  
Nationaux qui commandent sous  
eux. Tel fut en cette journée le  
sort du Viceroy. Ne pouvant donc  
faire observer ses ordres à Colonne,  
il fut obligé de se conformer à son  
mouvement , & à descendre avec  
lui dans la plaine. L'action de ca-  
valerie fut décidée en un moment  
par la gendarmerie François. Le  
combat fut plus opiniâtre entre les  
infanteries. Les fantassins Espagnols  
rompirent les Bandes Françoises ,  
& ils commençoient à mal mener  
l'infanterie Allemande quand d'Al-  
legre les chargea en flanc. Gaston  
voyant que la garnison de Ravenne  
n'entreprenoit rien , lui fit dire dès  
que l'armée ennemie fut sortie de

Les retranchemens, de laisser une centaine de gendarmes pour soutenir l'infanterie qui gardoit les travaux, de remonter le Ronco par la gauche de la riviere, de la passer à gué vis-à-vis le terrain qu'occupoient les ennemis, & d'y faire du moins une diversion. D'Allegre executa l'ordre de son General au prix de sa vie. Il fut tué en secourant l'infanterie Allemande, déjà ébranlée par la valeur des ennemis & par la perte d'Empler, un de ses Colonels que Zamudio Colonel Espagnol avoit tué à la vûe des deux troupes en combat singulier. L'infanterie Espagnole fut rompuë à son tour, & s'étant ralliée le mieux qu'il lui fut possible, elle tâcha de faire sa retraite par une chaussée qui traversoit un pais fourré d'arbres & coupé de hayes. Jusques-là Gaston avoit fait le devoir d'un grand Général, quoiqu'en jeune homme. Même il s'étoit mêlé avec

— les ennemis, & après la déroute de  
 1512. leur gendarmerie on le vit revenir  
 avec sa cotte d'arme sanglante. Le  
 sang des ennemis qu'il blessa de sa  
 main avoit rejailli sur lui, & il avoit  
 été couvert de la cervelle d'un de  
 ses gendarmes emporté à côté de  
 sa personne par une volée de ca-  
 non. *Par saint Michel*, lui dit la Pa-  
 lisse, *Général vous êtes blessé, mais il*  
*n'y a plus de coups à donner.* Non,  
 lui dit Gaston, *mais j'en ai bien blessé*  
*d'autres, & si ferai-je encore.* Dans  
 le moment les fantassins François  
 vinrent se jeter aux pieds de Gas-  
 ton, le suppliant qu'il les menât re-  
 couvrir leur honneur qu'empor-  
 toient les Maranes, désignant par-  
 là l'infanterie Espagnole. La Pa-  
 lisse eut beau lui représenter, que  
 s'il étoit permis à un Général de  
 s'exposer quelquefois, ce ne pou-  
 voit être que pour rallier ses trou-  
 pes dans une nécessité urgente, &  
 non pour faire tuer quelques fuyards

de plus. Gaston, malgré ces re-<sup>1512</sup>montrances, se laissa emporter à l'ardeur de son âge, & il se mit à la poursuite de l'infanterie Espagnole, qu'il chargea lui-même à la tête d'une troupe de gendarmerie qu'il avoit ramassée en avançant. Il fut tué dans la première charge, & son cousin Lautrec, si fameux depuis dans les guerres d'Italie, fut couvert de vingt blessures, & resta pour mort à côté de son Général.

Telle fut la fin de Gaston de Foix dans sa vingt-quatrième année; vie bien courte par sa durée, mais qui paroît longue dans l'histoire par les grands événemens qu'elle fournit aux Ecrivains. Il avoit appris à l'Europe qu'il étoit un grand Capitaine, avant qu'elle sçût qu'il étoit soldat. Si l'on en croit les Auteurs contemporains, bientôt même il auroit été un grand Roy. Ils disent que le dessein de Louis XII. étoit de confier son ar-

—mée à son neveu Gaston, afin que  
 1512. ce jeune Seigneur s'en servît pour  
 se faire Roy de Naples. Autant  
 que les conjectures qu'on hazarde  
 sur les événemens qui sont toujours  
 restez dans l'incertitude de l'ave-  
 nir, peuvent être justes, Gaston  
 jeune brave & heureux, se seroit  
 fait Roy de Naples trois mois après  
 la journée de Ravenne, si sa bra-  
 voure qui fut celle d'un soldat té-  
 meraire, l'eût laissé survivre à une  
 victoire qu'il avoit remportée en  
 Général expérimenté.

Son armée fut éprise de lui jus-  
 qu'à ne vouloir pas durant plu-  
 sieurs jours se défaire de son corps.  
 Enfin elle consentit à l'envoyer à  
 Milan, où on lui fit une pompe  
 funébre qui ressembloit à un triom-  
 phe. Quand son corps y fut con-  
 duit à la Cathedrale, on porta de-  
 vant son cercueil les drapeaux pris  
 à la bataille & les principaux pri-  
 sonniers comme le Cardinal Légat,

le Marquis de Pescaire & Navarre, —  
furent obligez à l'accompagner à <sup>1512.</sup>  
pied & dans une posture humiliée,  
ainsi que les captifs des Romains  
suivoient en un jour de triomphe  
le char du vainqueur. Le corps de  
Gaston fut déposé à côté du maî-  
tre Autel, & pour cataphalque on  
lui dressa un trophée des drapeaux  
& des armes des vaincus. Mais ce  
trophée élevé pour une victoire qui  
ne devoit pas avoir de succès, fut  
bientôt renversé. La mauvaise for-  
tune des François les ayant obli-  
gez d'évacuer Milan à quelque  
tems de là, le Cardinal de Sion  
fit enlever de l'Eglise Cathédrale  
le corps de Gaston, comme le ca-  
davre d'un excommunié, & il le  
fit enterrer secrètement chez les  
Religieuses de sainte Marthe. La  
bonne fortune des François les  
ayant ramenez à Milan trois ans  
après, ils éleverent un tombeau  
magnifique à Gaston dans l'Eglise



— où il avoit été inhumé, & sur lequel  
 1512. quel ce Seigneur étoit représenté  
 en ronde bosse. Mais il y a environ  
 trente ans que les Religieuses de  
 Sainte Marthe ignorant quel hon-  
 neur les cendres de ce jeune heros  
 faisoient à leur maison, détruisirent  
 son Mausolée. Les ornemens en  
 en furent dissipés, mais la figure  
 de marbre de Gaston dont l'air  
 & la physionomie rendent seules  
 croyables ses faits d'armes prodi-  
 gieux, se voit encore scellée dans  
 le mur d'une cour obscure qui est  
 à côté de l'Eglise.

Les Historiens ne conviennent  
 pas sur le nombre des morts de la  
 journée de Ravenne. Les plus a-  
 vares n'en mettent que dix mille sur  
 le champ de bataille. D'autres le  
 jonchent de vingt mille morts ;  
 mais tous conviennent que les deux  
 tiers furent des soldats de l'armée  
 confédérée, & que depuis les Ro-  
 mains, il ne s'étoit pas donné de

pareil combat en Italie. Véritablement jusqu'à là il ne s'y estoit vû que des déroutes ou des batailles de théâtre , suivant que les Italiens avoient combattu contre des étrangers , ou contre d'autres Italiens. Mais à la journée de Ravenne , l'impetuosité François se heurta contre la fermeté Espagnole , & le fort trouva le fort en son chemin.

Le Prince de Machi .  
ch. 26.

Outre Gaston , les François perdirent Yves d'Allegre , Molard , Colonel des Bandes Gasconnes , Empser Colonel des Bandes Allemandes , & plusieurs autres Chefs de valeur & de réputation. Pazzi , Colonel des Bandes Italiennes dans l'armée du Pape , fut le seul homme de marque tué sur la place du côté des Confédérez. Mais ils perdirent artillerie & bagage , & les personnes les plus considérables de leur armée demeurèrent prisonniers. Les principaux furent le

1512. Cardinal Légat, Navarre, le Marquis de Pescaire & Fabrice Colonne. Les tristes débris de l'armée de l'Union furent se rallier au Viceroy, qui d'une traite s'étoit rendu à Anconne, ville éloignée de plus de soixante mille du champ de bataille.

Guichardin dit que le Duc d'Urbain trahit le Pape son oncle en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, & qu'il fit dévaliser tous les fuyards qui se sauverent dans ses états. Mais cet Ecrivain s'est tellement décrédité lui-même par son acharnement à décrier le duc d'Urbain, qu'il n'est crû sur rien de ce qui regarde ce Prince.

L'armée victorieuse retourna sur Ravenne, & sans vouloir entendre parler de composition, elle donna à la place un si terrible assaut, qu'elle l'emporta. Marc-Antoine Colonne, se défendit encore qua-

DE CAMBRAY, *Liv. III.* 115  
tre jours dans la Citadelle. Au —  
bout de ce terme il obtint une <sup>15123</sup>  
capitulation, mais à condition que  
lui & les siens ne porteroient les  
armes de trois mois contre le Con-  
cile de Pise & le Roy de France.  
Jules Vitelli, Evêque de Citta di  
Castello, qui s'étoit renfermé dans  
un autre fort nommé le Château,  
en ouvrit les portes aux vainqueurs  
deux jours après aux mêmes con-  
ditions. Toutes les places de la  
Romagne à l'exception des châ-  
teaux de Forli & d'Immola, se sou-  
mirent aussi au Légat Saint Seve-  
rin, qui reçut leur serment de fide-  
lité au nom & pour le Concile.  
La prise de ces places fut le der-  
nier avantage que remporta l'ar-  
mée François. La Palisse la com-  
mandoit, parce que le Duc de  
Ferrare que son rang élevoit natu-  
rellement au Généralat après la  
mort de Gaston, s'en étoit retour-  
né dans ses Etats, que les Véniti-

— tiens menaçoient d'une invasion.

§ 12 La Palisse attendit les ordres du Roy, campé à quatre mille de Ravenne. Il ne luy convenoit pas de prendre sur lui de faire passer l'Apennin à ses troupes, sans sçavoir la volonté de Louis XII. dont les Etats deçà & delà les Monts pouvoient se trouver d'un jour à l'autre en un péril éminent.

L'armée Françoisse demeura donc en Romagne, plus semblable à une armée vaincuë qu'à une armée victorieuse. Il sembloit que ce fut l'ennemi qui eût gagné la bataille de Ravenne. Quoique cette armée fût très-affoiblie par les soldats tuez à cette journée, & par la désertion continuelle de ceux qui s'en alloient mettre leur butin à couvert, sa fierté étoit encore plus diminuée que son nombre. Il paroissoit que cette ardeur & ce courage qui font pour ainsi dire la vie d'un corps de troupes, eus-

DE CAMBRAY, *Liv. III.* 117  
sent reçu le coup mortel en son —  
Général. Les Généraux ordinaires <sup>1512</sup>  
sont les Chefs de leur armée ;  
mais Gaston étoit le Chef & l'ame  
de la sienne.

La défaite de Cannes causa  
moins de consternation dans Ro-  
me que la défaite de Ravenne.  
En l'un & l'autre désastre , il ne  
restoit de salut aux Romains que  
dans les fautes de leurs ennemis.  
Leur situation fut donc égale en  
ces deux malheurs ; mais la conf-  
rance pour les soutenir ne fut point  
la même.

Les Cardinaux & les Prélats al-  
lerent se jeter en foule aux pieds  
du Pape , pour l'engager à faire la  
paix , & pour le persuader de re-  
garder ses disgraces comme un or-  
dre du ciel d'abandonner ses pro-  
jets. D'un autre côté les Ambassa-  
deurs d'Arragon & de Venise l'ex-  
hortoient à tenir ferme , & dimi-  
nuant autant qu'il leur étoit possi-

— ble la perte faite dans la bataille,  
 1512. il le rassuroient contre la crainte  
 des suites de cet événement. Ils lui  
 demandoient comment il soutien-  
 droit dans une premiere entrevuë  
 après un accord humiliant, les fail-  
 lies impétueuses de l'humeur arro-  
 gante de Saint Severin, ou l'air  
 froid & insultant du Cardinal de  
 Sainte Croix encore plus outrä-  
 geant. Qu'il vaudroit bien mieux  
 pour ne point voir la gloire de ses  
 ennemis, qu'il se retirât à Naples ou  
 à Venise. Mais que les choses n'en  
 viendroient pas à ces extrémités.  
 Que telle étoit la situation des af-  
 faires de l'Europe, que les prospé-  
 ritez des Souverains y étoient tou-  
 jours balancées par des embarras  
 proportionnez à leurs succès. Que  
 si la jalousie & la mesintelligence  
 étoient la suite des batailles ga-  
 gnées par des Alliez; de nouveaux  
 ennemis étoient le fruit ordinaire  
 des batailles gagnées par un Prin-

de, dont la grandeur suspecte réunissoit ses voisins contre luy. Que la victoire de Ravenne seroit bientôt balancée par la déclaration du Roy d'Angleterre contre la France ; par une nouvelle ardeur en Suisse pour la cause commune, & par le redoublement des défiances de l'Empereur ; défiances qui bientôt l'ameneroient à une rupture ouverte avec le Prince victorieux.

Le Pape qui ne se trouvoit pas encore assez absolu dans ses propres Etats où il commandoit despotiquement, frémissait à la proposition de se réfugier dans les Etats d'un autre Prince. Néanmoins le péril étoit pressant. On croyoit déjà l'armée de France dans Lorrette, & on apprehendoit un soulèvement de la part des Barons Romains dont plusieurs étoient notoirement en intelligence avec les François. Ces Seigneurs portoient impatiemment la



1512. — joug sous lequel Jules II. les met-  
 toit. Ils étoient encore dans l'espe-  
 ce d'indépendance , où il se sont  
 maintenus jusqu'au regne de Six-  
 te-Quint , & cette indépendance  
 sous les Pontificats un peu foibles,  
 alloit jusqu'au droit des armes. Ainsi  
 Louis XII. en un temps où le Pape  
 luy débauchoit autant qu'il lui étoit  
 possible ses Alliez & ses sujets,  
 avoit traité avec eux , à condition  
 qu'ils leveroient des troupes pour  
 son service. Mocénigo dans son  
 liv. 4. histoire avance sans fondement que  
 cette intelligence étoit un véritable  
 complot tramé par les François  
 avec les Barons Romains, pour as-  
 sassiner le Pape ou pour l'empoison-  
 ner. Ce fait n'a pas besoin d'estre  
 réfuté, & on se contentera de dire  
 qu'aucun des Historiens Italiens  
 qui ont écrit depuis luy des évé-  
 nemens de ce temps-là , n'a osé  
 l'adopter. Cependant la plupart de  
 ces Historiens ont une attention  
 singulière

singulière à ramasser tous les faits ,  
 & à insinuer toutes les réflexions  
 qui peuvent attirer l'aversion & le  
 mépris du genre humain sur la na-  
 tion Françoisè , & la faire passer  
 pour un peuple de fous & de fu-  
 rieux.

Jules II. se préparoit également  
 à suivre les deux partis qui lui  
 restoient. Il consentoit de traiter  
 avec la France par la médiation  
 des Florentins , & dans le même  
 temps il faisoit venir ses galeres à  
 Ostie , comme s'il eût voulu se sau-  
 ver à Naples. Il n'est donc pas pos-  
 sible de sçavoir auquel des deux  
 partis il se détermina sérieusement,  
 ni même s'il se fixa à un des deux.  
 Quoiqu'il en soit son esprit fut  
 bientôt rassuré , & c'en étoit as-  
 sez pour fermer son cœur à toutes  
 propositions d'accommodement &  
 de paix. Le Cardinal de Médicis  
 prisonnier de la Palisse , lui de-  
 manda permission d'envoyer à Ro-

1512. me pour des affaires particulieres, son cousin Julien de Médicis, Chevalier de Rhodes, & depuis Pape sous le nom de Clement VII. La Palisse le luy permit avec une facilité Françoisé. Julien de Médicis vint à Rome, & il rendit au Pape des lettres du Legat qui le rassurent entierement. Ces lettres dont le témoignage étoit de grand poids quand elles venoient d'une personne de confiance & bien informée sur les lieux, lui décrivoyent vivement le véritable état de l'armée Françoisé défaite par la propre victoire, la division des Officiers & la mésintelligence du Cardinal de Saint Severin & de la Palisse. Elles assuroient enfin le Pape que de long-temps il n'avoit rien à craindre de cette armée, parce qu'elle ne feroit point un pas en avant sans de nouveaux ordres de la Cour de France. Le Chevalier de Médicis confirma encore

de vive voix le contenu des dépêches qu'il rendoit. Ainsi Jules ne songea plus à négocier sérieusement, mais à rétablir ses troupes & à remettre une armée en campagne.

Il continua néanmoins de donner audience à Fabritio Caretta frere du Cardinal de Final, arrivé de France peu de jours avant la bataille de Ravenne, avec des propositions de paix. Ces propositions estoient la dissolution du Concile de Milan, la restitution de Boulogne, & l'acquiescement aux satisfactions demandées au duc de Ferrare, sans autres conditions stipulées que le retour de l'amitié du Pape & une paix particuliere avec lui. Les instances du Cardinal de Strigonie & du Cardinal Guibé évêque de Nantes, qui ne s'étoit jamais déclaré pour la France, mais qui s'étoit tenu toujours à son égard aux fonctions de Médiateur,

1512.

devinrent très-pressantes. Elles furent tellement apuyées par les remontrances du sacré College & par les cris de toute la ville, que le Pape ne put s'empêcher de signer un projet de paix. Il le fit le vingtième d'Avril, & le jour même il délivra ce projet signé de lui, & scellé de son cachet aux Cardinaux médiateurs. Mais il avoit si peu d'envie de tenir sa parole, si les événemens ne l'y obligeoient, que le jour même il envoya chercher l'Ambassadeur d'Arragon & celui de Venise pour les asseurer qu'il étoit toujours fidele à sa haine contre la France; que ce qu'il venoit de faire, il l'avoit fait uniquement pour entretenir Louis XII. dans de fausses idées, & l'empêcher ainsi de pourvoir aux besoins de son armée, & même de la faire agir. Enfin que par-là ils gagneroient leurs maîtres & lui, un temps durant lequel ils se pré-

pareroient à faire une guerre encore plus vive que par le passé. Ce n'étoit point là donner à Louis XII. les exemples de probité & de vertu qu'il lui devoit. Le fait est si odieux, que je n'aurois même osé le rapporter, si le cardinal Bembo qui faisoit déjà figure à la cour de Rome, ne l'avoit écrit peu de temps après qu'il fût arrivé. Jules II. étoit nourri dans ces sentimens par ses passions, & il y étoit encore soutenu par les conseils du Cardinal Ximenés, qui s'ennuyant de la vie privée à laquelle Ferdinand son maître l'avoit réduit, entroit dans les affaires autant qu'il lui étoit possible, & envoyoit au Pape de l'argent pour soutenir sa bonne cause. Il est facile de juger des sentimens que cet esprit altier lui insinuoit. On ne peut refuser de reconnoître le Cardinal de Ximenés pour un des grands génies de son siècle, mais il faut

Bembo,  
histo. l.  
12.

— aussi tomber d'accord qu'il n'y eut  
1512. jamais d'Espagnol plus altier &  
plus impérieux que lui.

Du moins Jules II. disoit vray  
à l'Ambassadeur de Venise & à ce-  
lui d'Arragon. Il continua de se  
jouer de Louis XII. Les Cardi-  
naux qui s'entremettoient de la  
paix le pressaient d'envoyer inces-  
samment un Ministre à la cour de  
France, pour rédiger en forme de  
traité le projet de paix qui venoit  
d'être signé à Rome. Pour les sa-  
tisfaire il ordonna à l'évêque de  
Tivoli, Vice-Légat d'Avignon de  
s'y rendre à cet effet; mais il ob-  
mit seulement de lui envoyer une  
Lettre de créance, un Plein pou-  
voir & une instruction. L'armée  
de France cessoit de lui estre ré-  
doutable. Sur la foy du projet de  
paix signé à Paris & à Rome, el-  
le étoit partie de la Romagne sans  
y laisser qu'un détachement, & son  
départ ayant intimidé les barons

Romains prêts de se déclarer contre le Pape , ils s'étoient racommodez avec lui. La plupart sur la dispense de restituer que leur donna Jules II. garderent même l'argent que le roy leur avoit remis pour faire des troupes. Le seul Pierre Urfin Comte de Morgano le rendit heureusement pour lui , comme on le verra dans la suite.

L'irruption dont l'Etat de Milan étoit menacé par les Suisses fut cause de la promptitude avec laquelle la Palisse sortit de la Romagne. Il se contenta même d'y laisser quatre cens Lances & six mille hommes d'infanterie au Cardinal de S. Severin , pour garder au nom du Concile les places conquises , jusqu'à la consommation de l'accommodement du Pape & du Roy. Ainsi le Pape à qui la simplicité de ses ennemis donnoit de jour en jour de plus grandes



1512. —  
 Lib. 10. esperances, commença le cinquième de May son Concile de Latran. Il en fit l'ouverture avec des démonstrations de devotion capables, dit Guichardin, de toucher les cœurs les plus endurcis, si l'on eût été persuadé de la piété intérieure de celui qui faisoit cette cérémonie. La première session de cette assemblée fut employée à décider qu'elle étoit le Concile œcuménique représentant legiti-  
 mement l'Eglise universelle.

Cependant la nouvelle de la bataille de Ravenne avoit été portée à la Cour de France. La joye qu'en eut le Roy ne balançâ pas la douleur que lui causa la mort prématurée de Gaston de Foix. La douleur fut la plus forte, & l'état de ses affaires redoubloit son affliction. Il venoit d'apprendre que les Anglois alloient lui faire la guerre. Leur Roy Henry VIII. non content d'avoir obligé le Mi-

ministre de France à fortir d'Angleterre, lui avoit envoyé declarer par un Heraut d'armes que tous traitez étoient rompus entr'eux, depuis que la France étoit entrée en guerre ouverte avec le Pape & avec le Roy d'Arragon son beau-pere.

1512.

Henry VIII. après plusieurs deliberations, s'étoit enfin déterminé à rompre avec la France.

Quand il fit agiter en plein conseil la question, si dans les conjonctures où l'on étoit, il convenoit au bien de l'Etat d'entretenir la paix avec cette Couronne, ou d'entrer en guerre contr'elle; les avis des Ministres furent partagez: Les uns soutenoient qu'on avoit deux motifs de faire la guerre à la France, dont un seul étoit suffisant pour l'entreprendre. Le premier, c'étoit le dessein pieux de maintenir l'autorité du S. Siege. Le second, c'étoit l'occasion favorable qui s'offroit de reconquérir les Domaines qui

Milord  
Herbert  
hist. de  
Henry 8.  
page 17.

1512. appartennoient au Roy d'Angleterre. Ils alléguoient que le Roy seroit secondé dans cette entreprise par l'Empereur son beau-pere ; & qu'il seroit encore aidé de tous les secours qu'un Pape peut donner à ses amis. Nous connoissons trop bien Maximilien, ajoutèrent-ils , pour apprehender que les Traitez qu'il a faits avec la France, l'empêchent de se joindre à nous , dès qu'il nous verra tirer l'épée contr'elle ; & nous pouvons aussi nous flatter que tous les François n'ont pas oublié quel Prince est leur Seigneur légitime , & même que plusieurs d'entr'eux, se souviennent encore des bienfaits qu'ils ont reçus de vos predecesseurs. D'ailleurs la France n'est jamais sans mécontents , & nous y en trouverons assez qui viendront se ranger sous nos étendarts, dès qu'ils paroîtront en campagne. Quant aux nerfs de la guerre con-

tinuoient-ils, jamais aucun de nos \_\_\_\_\_  
 Rois n'a eu autant d'argent dans <sup>1512.</sup>  
 ses coffres que vous en avez dans  
 les vôtres, & vous pouvez compter  
 encore sur un subside considerable  
 que le Parlement vous accordera  
 infailliblement. A-t'il jamais refu-  
 sé de l'argent quand son Roy lui  
 en a demandé pour faire la guer-  
 re à la France. Enfin vous ne ren-  
 contrerez pas de grands obstacles  
 en poursuivant votre entreprise.  
 Toutes les forces de *votre adver-*  
*saire de France* sont en Italie, où  
 il a déjà perdu ses meilleurs hom-  
 mes. Il sera accablé avant que d'a-  
 voir eu le loisir de se mettre en état  
 de résister. Si Louis XII. aban-  
 donne l'Italie pour défendre la  
 France, vos progres ne seront  
 peut-être plus si rapides; mais le  
 Pape sera hors de peril, & du  
 moins vous aurez la gloire d'avoir  
 été son libérateur.

D'autres Ministres de Henry  
 Fvj

<sup>1512.</sup> VIII. qui avoient examiné la matière avec plus d'attention, dirent, qu'à la vérité le droit du Roy à la couronne de France étoit bon, & qu'on ne pouvoit pas même alléguer rien de specieux contre les droits particuliers qu'il avoit sur celles des Provinces de ce Royaume, que les Predecesseurs du roy Edouard troisiéme possédoient à titre d'heredité : qu'ils avoüoient que l'occasion de recouvrer ces Provinces hereditaires, & de tenter quelque chose de plus, paroissoit s'offrir favorablement, mais que pour rompre avec un voisin aussi puissant que Louis XII. il falloit être un peu plus assuré du succès de la guerre. Il faisoient observer qu'on n'étoit plus si hardi à se promettre une réusseite heureuse, dans une expedition contre la France, dès qu'on faisoit de sérieuses réflexions sur ce qui s'étoit passé dans les siècles précédents. Si lorsque

la Guyenne , le Poitou , l'Anjou ,  
la Touraine ajoûtoient-ils, nous ap-  
partenoient , si même dans les tems  
où nous tenions encore avec tou-  
tes ces Provinces celle de Norman-  
die , & où nous avons toujours  
pour fidelles Alliez la Maison de  
Bourgogne & le Duc de Bretagne,  
nous n'avons pû venir à bout d'e-  
xecuter nos projets de conquête,  
quelle apparence y a-t'il que nous  
puissions les executer aujourd'hui ?  
Aurons nous des armées plus nom-  
breuses que celles que nous avons  
alors ? Gagnerons-nous des batail-  
les plus décisives que celles que  
nous gagnâmes dans ces tems-là ?  
Quel profit solide nous demeueroit-il  
de remporter presque autant de vic-  
toires que nous donnions de com-  
bats ? Fut-il jamais un regne plus  
triomphant que celui d'Edouard  
troisième. Cependant nos Peuples  
ne furent jamais si pauvres & si las  
de la guerre que sous ce regne.

1512.

On les entendoit se plaindre sans cesse, d'être accablez sous le poids des lauriers qu'une fortune ennemie leur avoit fait cueillir. Ils souhaittoient d'avoir perdu la bataille de Crecy. Ne nous rapportons pas à nos Historiens sur un fait d'une si grande importance. Ouvrons les Registres qui sont dans nos Archives, & nous y verrons que les sujets de ce Royaume étoient alors dans l'épuisement, & qu'il auroient été fâchez de remporter de nouvelles victoires. Les conjonctures présentes ne nous promettent point des triomphes plus utiles. A peine même ces conjonctures nous laissent-elles esperer que nous puissions être heureux, ainsi que nos ancêtres l'ont été. En effet, parce qu'avec des Camps volants de douze ou de quinze mille hommes nous avons défait dans les tems dont on parle, des armées de cinquante & de soixante mille combattans, de-

1512  
vons nous compter que nous devions faire la même chose aujourd'hui. Se sert-on encore à la guerre des mêmes armes dont on s'y servoit du tems d'Edouard troisième ; & de Henry cinquième ? La maniere de combattre n'est-elle pas changée. Au lieu de ces arcs qui donnoient tant d'avantage à nos soldats , parce qu'ils étoient plus robustes que ceux de l'ennemi , on s'y sert à présent d'arquebuses ; Nos Milices ne sçavent point les manier & même elles n'en sont pas encore pourvûes. Cependant ce n'est point la force du corps , c'est l'adresse , c'est l'experience qui décident de l'avantage entre les Troupes qui se combattent avec des armes à feu : Guérissons-nous donc de l'envie de faire des conquêtes dans le continent de la France. L'affliete du Royaume d'Angleterre nous interdit ce projet ; d'ailleurs notre Royaume est



— déjà un Etat assez étendu. S'il faut  
1512. absolument nous agrandir , agran-  
dissons-nous par le moyen de nos  
Flottes , qui sont les armes dont la  
nature elle-même nous a pourvus.

On vient de découvrir un nou-  
veau Monde , dont l'Europe doit  
tirer de grandes richesses. C'est-la  
qu'il faut que l'Angleterre fasse des  
acquisitions. Il est vray que les Por-  
tugais & les Castillans ne veulent  
pas souffrir, que nous fassions des  
établissements dans les pays qu'ils  
se sont appropriez. Mais ces Na-  
tions n'ont point encore occupé  
toutes les contrées qu'ils ont dé-  
couvertes , & nous y trouverons as-  
sez de régions où personne ne nous  
empêchera de fonder des Colonies.  
Allons planter la foy dans ces pays  
Idolâtres ; en convertissant leurs  
habitans , nous ferons une œuvre  
du moins aussi méritoire , que cel-  
le de faire une diversion en faveur  
du Pape Jules II. à qui l'on pourroit

même contester la qualité de Chef <sup>1512.</sup>  
visible de l'Eglise, puisque les Pères du Concile de Pise ont déjà résolu de le déposer & de lui nommer un Successeur.

Henry VIII. qui étoit dans le bouillant de l'âge, dédaigna de suivre un avis qui le condamnoit à demeurer dans l'inaction, & il aima mieux entreprendre une guerre qui lui feroit mériter le nom de Protecteur du Pape, & qui pourroit encore le faire rentrer en possession des Etats que Henry VI. avoit tenus en France, & que les Guerres - Civiles entre la Maison d'York & celle de Lancastre, avoient fait perdre à la Couronne d'Angleterre. Mais ce qui déterminâ ce jeune Prince à prendre le moins sage des deux Partis, ce furent deux avis qu'il reçut alors de bon lieu. Il apprenoit par le premier que l'Empereur étoit disposé à se joindre à lui,

— & par le second que le Pape  
1512. avoit résolu d'ôter au Roy de France le titre de Roy Très-Chrétien, pour le conférer ensuite au Roy d'Angleterre, s'il vouloit bien se rendre digne d'une telle prédilection.

D'un autre côté Maximilien disoit bien à Louis XII. que sa trêve avec les Vénitiens avoit été conclue sans sa participation ; mais les protestations qu'il faisoit de sa sincérité ne le rendoient que plus suspect. Il vouloit persuader une chose incroyable & notoirement fausse. Enfin il ne restoit plus aucune espérance de renouer avec les Suisses qui s'étoient hautement déclarés en faveur de l'Union. Les conjonctures demandoient des résolutions promptes & vigoureuses ; mais le Conseil de Louis XII. n'estoit plus aussi ferme ni aussi décisif que lorsque le Cardinal d'Amboise son premier Ministre en étoit l'ame. Sa

place étoit plutôt occupée que remplie par plusieurs autres Ministres. Ils partageoient entr'eux les fonctions & son crédit, mais aucun d'eux n'en avoit assez pour se rendre en son particulier le maître d'une affaire, & la décider à tems comme faisoit le Cardinal. Il n'y en avoit point parmi eux, en qui le Roy eût assez de confiance pour s'abandonner à ses seules lumieres, & ils ne se trouvoient quasi jamais du même avis. Jaloux les uns des autres, ils apprehendoient que celui d'entr'eux qui feroit trop souvent prévaloir les avis, ne persuadât le Roy que son génie étoit supérieur au génie des autres, & que de leur égal il ne devint bientôt leur supérieur. Ainsi trop inquiets pour leur fortune particulière, & trop tranquilles sur la destinée de l'Etat, ils combattoient tour à tour les avis les plus judicieux, quand ils pouvoient faire trop d'honneur

— à celuy qui les donnoit. D'ailleurs  
1512. les principales affaires de Louis XII.  
étoient avec Jules II. & il n'y a  
point d'occasions où les Princes  
risquent plus d'être mal servis, que  
dans les affaires qu'ils ont avec la  
Cour de Rome. On sçait les moyens  
qu'elle employe pour s'acquiescer  
ceux qui ont part à la confiance  
des Princes ou du moins pour les  
faire biaiser, & pour les conduire  
à des ménagemens dont cette  
Cour qui est en habitude de rem-  
porter l'avantage dans toutes les  
négociations de durée, sçait tou-  
jours profiter. Voila quel étoit le  
Conseil de Louis XII. le meilleur  
des Souverains. Cependant ce Prin-  
ce avec un grand nombre de qua-  
litez héroïques, ne sçavoit pas se  
déterminer par lui-même. Pour  
prendre un parti & pour s'y arrê-  
ter fermement, il avoit besoin d'y  
être amené & fixé par ses Minis-  
tres. C'est ce qui rendit ses réso-

lutions incertaines & variables <sup>1512.</sup>  
dans les conjonctures dont il s'agit.  
C'est le motif de la conduite inégale qu'il tint dans le commencement & dans le cours de ses démêlez avec Jules II. qu'il auroit terminez à son honneur, si marchant d'un pas égal, il eût soutenu la conduite vigoureuse qu'il tenoit par intervalles.

Loüis XII. toujours porté à la paix fut plus content d'apprendre que le Pape acceptoit la médiation des Florentins, qu'il ne l'avoit été de la nouvelle de la victoire de Ravenne. Sur le champ il envoya un Ministre à Florence pour y assister à la négociation en cas qu'elle y fût transférée. Sa joye augmenta quand il scut que Jules avoit même signé un projet de paix, & l'Evêque de Tivoli s'étant rendu à la Cour, il ne laissa pas de négocier avec lui, quoiqu'il n'apportât aucun pouvoir de son maître.

Il lui donna parole , que bien que  
1512. le projet de paix présenté à Rome  
par la France , eût été dressé avant  
la journée de Ravenne , qui don-  
noit toute une autre face aux af-  
faires , néanmoins il le ratifieroit  
sans y apporter que des change-  
mens de peu d'importance. Ce-  
pendant comme la conduite de  
Jules II. faisoit voir distinctement  
que la nécessité urgente pouvoit  
seule l'obliger à s'accommoder , il  
voulut faire durer ses allarmes , &  
il envoya des ordres à la Palisse de  
remener incessamment l'armée  
Françoise à Ravenne. Que ne lui  
commandoit-il de s'avancer ?

Quand le Secrétaire de l'Evêque  
de Tivoli qui étoit allé porter au  
Pape la parole du Roy , de ratifier  
le projet de paix , arriva dans Rome,  
Jules étoit déjà trop rassuré pour la  
conclure , à moins qu'il ne survint de  
nouveaux sujets de terreur. Le Car-  
dinal Bambridge avoit enfin reçu

le plein pouvoir du Roy d'Angle-  
terre pour signer la Ligue en son <sup>1512.</sup>  
nom: Maximilien venoit de mettre  
les Venitiens en état de seconder  
puissamment la cause commune,  
en ratifiant le traité d'une trêve  
de dix mois concluë entre lui & la  
République. Le Roy d'Arragon fai-  
soit aussi assurer Jules qu'il alloit en-  
voyer en Italie une nouvelle ar-  
mée, & que même il y feroit pas-  
ser Gonsalve de Cordouë, quel-  
que répugnance qu'il eût à se ser-  
vir du grand Capitaine. Le Pape  
ne cherchoit plus qu'un prétexte  
qui l'autorisât d'aller contre sa si-  
gnature & son anneau. Pour se le  
procurer il assembla le Consistoire,  
& il y demanda l'avis des Cardinaux  
sur l'observation & sur l'exécution  
du projet de paix qu'il avoit signé.  
Les Cardinaux qui le craignoient  
dirent ce qu'il voulut, & lui fei-  
gnant de se rendre aux avis qu'il  
avoit dictez, déclara qu'il ne pou-



1512.

voit plus en conscience se tenir au projet de paix ; mais que pour l'avantage de l'Eglise il étoit obligé à continuer la guerre. Il voulut même publier un Monitoire contre Louis XII. pour l'obliger à relâcher son Légat ; mais il se désista de le faire , vaincu par les remontrances réitérées du Sacré College. Ce Corps toujours plein de circonspection lui representa qu'il alloit écrire au Roy pour lui demander la liberté du Cardinal de Médicis , & que ses humbles prieres l'obtiendroient plutôt que les menaces d'un Monitoire. Le Légat cependant abusoit d'une étrange maniere de la bonté Françoisé qui laissoit à cet Italien toute sorte de liberté dans Milan. Il s'y occupoit à débaucher les soldats François pour les faire deserter. Ses émissaires leur mettoient dans l'esprit des scrupules ridicules : en leur faisant peur de l'excommunication qu'ils avoient

avoient encouruë en combattant  
contre les étendarts du Pape. Quoique ces soldats n'eussent rien fait que de tirer l'épée par les ordres du Roy leur Souverain, il s'en trouvoit néanmoins qui s'allarmoient. Le Légat alors leur donnoit incessamment son absolution, sans leur imposer d'autre pénitence que celle de deserter au plutôt.

Loüis XII. ne pouvant faire la paix, fut contraint de se préparer à la guerre. La déclaration du Roy d'Angleterre l'obligeoit de mettre en campagne une armée considérable en deçà des Monts. Il fallut ainsi rapeller d'Italie quatre cens Lances; de maniere qu'il n'y en demeura plus que treize cens. Mais heureusement il avoit renouvelé dans le tems que la bataille de Ravenne étoit encore un événement récent, son traité d'alliance avec les Florentins, qui augmentoient jusqu'à quatre cens Lances la gen-

— 1512. darmerie qu'ils fournissoient pour la deffense de l'Etat de Milan. Ce fut presque tout le fruit qu'il tira du gain de cette mémorable bataille. Cependant il falloit avec ce peu de troupes faire tête en trois differens endroits de l'Italie : c'est-à-dire , s'oposer à la fois aux Suisses , aux Venitiens & au Roy d'Arragon. La Palisse commandant pour le Roy dans l'Etat de Milan , redemanda donc les troupes qui étoient à Verone devenuës inutiles au service de Maximilien depuis la trêve avec les Venitiens. Dans l'intention de former un Corps d'armée à Parme , il y rapella encore toutes les troupes qui gardoient les villes de la Romagne , à la réserve de la Citadelle de Ravenne. Ces places dès qu'elles eurent été évacuées retournèrent à l'obéissance du Pape. La Citadelle de Ravenne fit quelque défenſe ; mais bientôt la garnison capitula de sortir vie & ba-

gues sauvés, dans la confiance que l'accord seroit observé religieusement. Comme il y avoit au moins deux mois que la ville avoit été prise & saccagée, les François qui ne se souvenoient presque plus de cet événement, croyoient que les Italiens ne s'en souvinssent pas plus qu'eux. C'est ce qui n'étoit point. Malgré la capitulation les soldats furent égorgés, & les Officiers livrés au ressentiment d'un peuple dont la vengeance sur l'ennemi désarmé est la passion favorite. Les bourgeois de Ravenne irrités du sac encore récent de leur ville, enterrent jusqu'au col les Officiers François, & ils ne leur donnent la mort qu'après leur avoir fait souffrir tous les maux imaginables, & quand ces malheureuses victimes purent la regarder comme une grace.

La Palisse laissa sous Parme un Corps de quatre cens Lances, &

1512.

de trois mille hommes d'infanterie, à portée de deffendre le Milanois situé à la droite du Po, s'il étoit attaqué du côté de l'Apennin, ou de se jeter dans Boulogne si l'armée de l'Union y marchoit. Quand ce Général eut fait ces dispositions, & mis dans les places les garnisons convenables, sa grande armée se trouva réduite à douze cens Lances, à cinq mille hommes d'infanterie François & à quatre mille Lansquenets. Avec cette armée il vint camper à Pont-Oglio sur le haut de l'Oglio, en vue d'empêcher les Suisses d'entrer dans l'Etat de Milan par Bressan & le Bergamasque, Selon l'apparence & le bruit commun, ils devoient prendre cette route. En la tenant il ne leur falloit plus passer l'Adda qu'ils avoient trouvé une barriere insurmontable dans leurs irruptions précédentes. Il étoit en même tems très-facile aux Suisses de tenir cette

route, en marchant par la gauche  
 du Lac de Come, dont les passa-  
 ges les plus commodes n'étant pas  
 encore commandez par les forti-  
 fications \* que les Maîtres du Mi-  
 lanois y ont construites depuis un  
 siècle. Mais les Suisses devenus plus  
 circonspects par le mauvais suc-  
 cès de leurs premières entreprises,  
 voulurent dans celle-cy tenir une  
 route par laquelle ils pussent join-  
 dre sans que rien les en empêchât,  
 l'armée de la République. Ils s'as-  
 semblerent donc sous Coire sans  
 que les Grisons qui étoient Alliez  
 & pensionnaires de la France, pus-  
 sent l'empêcher. Bientôt ils s'y  
 trouverent vingt mille Suisses,  
 nombre le plus considerable qu'on  
 eût encore vû en Italie. Aussi ve-  
 noient-ils à cette expédition com-  
 me à une guerre qui auroit dé-  
 cidé du salut de leur patrie. Irritez  
 du mépris que Louis XII. avoit té-  
 moigné de leur service, & de voir

\* Le  
 Fort de  
 Fuentes.

**1512.** — qu'il leur ôtât encore le pain de la main, en mettant en crédit l'infanterie Allemande & la Grisonne, ils avoient refusé même d'entendre les Ministres envoyez pour traiter avec eux. Le gros de la nation s'anima si fort contre la France, que ses créatures dans les douze Cantons furent obligées à se taire. Les Suisses firent encore plus.

Quand le Roy de France levoit du monde en Suisse, ceux qui entroient dans son service ne se mettoient en marche qu'après avoir reçu un mois de paye, c'est-à-dire quatre écus d'or & demi. Les soldats qui s'enrollerent pour le service du Pape & de l'Union, sortirent du país sans toucher par la premiere montre qu'un écu d'or. Ce fut le dernier jour du mois de May qu'ils descendirent dans le Trentin, par lequel l'Empereur les laissa passer comme amis. Cette facilité de l'Empereur étoit une con-

travention manifeste à la Ligue de 1512.  
 Cambray ; mais il s'excusoit en alléguant , que son traité avec les Suisses l'obligeoit à leur livrer ce passage. Excuse frivole ! Le traité de Cambray avoit été conclu plus de deux années avant que l'Alliance héréditaire long-tems interrompue, eût été renouvelée. L'Alliance héréditaire étoit donc subordonnée au traité de Cambray , & c'étoit ce traité que Maximilien , s'il eût été de bonne foy , devoit executer.

Les Suisses descendus par le Trentin joignirent dans le Véronois l'armée Venitienne forte de huit cens hommes d'armes , d'un pareil nombre de cavalerie légère , & de six mille hommes d'infanterie.

La Palisse voyant les Suisses prendre la route du Trentin , vint camper à Valeggio sur le Mincio. Il y étoit à portée de défendre l'entrée du Milanois , qui s'étendoit



alors jusqu'à cette riviere, comme de passer le Po & de secourir Ferrare, si l'ennemi se mettoit en marche pour l'attaquer. Le malheur de la France voulut qu'une Lettre que cet Officier écrivoit à Milan à Jacques de Silli Trésorier général de Normandie & Intendant de cet Etat, fût prise par un parti Venitien. Comme la Palisse écrivoit sa lettre au Trésorier general pour l'engager à lever incessamment de l'infanterie, & qu'il connoissoit son inclination à l'épargne par laquelle on faisoit toujours sa cour à Louis XII. il lui représentoit naïvement le mauvais état de l'armée qu'il commandoit, & l'impossibilité de faire tête à l'ennemi, s'il n'étoit joint par de nouvelles troupes. Les Generaux Venitiens, & le Cardinal Evêque de Sion, qui commandoit les Suisses, déliberèrent sur cette lettre. Leur résolution fut que l'armée au lieu d'aller joindre

celle du Pape & du Roy d'Arragon dans la Romagne, entreroit dans le Milanois presque desarmé, puisque la Palisse ne pouvoit pas tenir la campagne avec dix ou douze mille hommes contre leur armée, où l'on comptoit plus de trente mille combattans. Cette résolution étoit très-conforme à l'humeur entreprenante de Baglioné & à l'audace du Cardinal de Sion. Ce Cardinal s'appelloit Mathieu Scheiner; c'étoit un homme impétueux & éloquent, qui par ses prédications s'étoit acquis un crédit d'autant plus grand dans la Suisse, qu'il montoit encore en chaire après avoir été fait Evêque, & qu'il continuoit ainsi de faire après être parvenu à l'Episcopat, ce qu'il avoit fait pour y parvenir. Ce crédit fit que Jules II. pour l'attacher à ses intérêts, lui donna le chapeau de Cardinal. Scheiner ne trompa point l'attente de son bien-

**1512.** — faicteur, & il haït bientôt les François autant que lui. Toûjours disposé à prêcher contre eux une Croisade, il ne laissa passer aucune occasion de leur nuire sans en profiter, & le Roy François I. sous le regne duquel il mourut, disoit que ce soldat tondu lui avoit donné autant d'affaires qu'aucune autre tête à Couronne.

L'armée Venitienne & les Suisses joints ensemble se posterent donc à Villa franca dans le Veronois, en vûë de passer le Mincio. Maximilien maître de Verone, ne pouvoit pas selon les traitez permettre ce campement aux ennemis de la France. Mais ce Prince ne restoit ami des François que pour assener sur eux des coups plus dangereux qu'il ne les auroit pû porter s'il se fût déclaré leur ennemi. L'armée de la Palisse étoit trop foible pour rester campée au delà du Mincio & du même côté que les ennemis.

Ainsi ce General repassa la riviere 1512.  
& vint loger à Castiglione d'elle  
Stiveré. Ce que dit Guichardin de  
la disposition où étoit alors l'armée Lib. 10.  
fo. 108.  
pag. 2.  
de la Palisse mérite d'être rapporté.  
Il la représente pleine de division,  
& les principaux Chefs n'obéissant  
qu'à regret & de mauvaise grace  
au General. La plupart des Offi-  
ciers François étoient même telle-  
ment frappez d'ennui, maladie si  
douloureuse pour la nation, qu'ils  
ne souhaitoient rien tant que le  
desordre des affaires de leur maître,  
& la perte soudaine de l'Etat de  
Milan pour revenir plutôt en Fran-  
ce. Ce sont les termes formels de  
Guichardin. Beaucoup étoient si  
impatiens d'y retourner, que tous  
les projets qui pouvoient mainte-  
nir les François au-delà des Alpes,  
ne trouvoient presque aucun apro-  
bateur dans le Conseil de guerre.  
Les uns, disoient-ils, étoient au-  
dessus de l'effort humain, & on ne

— pouvoit sans mourir de faim exécuter les autres.

Les ennemis occuperent Valeggio dès que la Palisse en fut sorti, & après avoir passé le Mincio ils vinrent camper dans le Mantoüan, pais neutre & où le pillage leur étoit deffendu. Le Corps d'infanterie de six mille hommes que le Trésorier general de Normandie mettoit sur pied, devoit dans peu joindre la Palisse, & les troupes laissées à la garde de Boulogne, & rappelées sur l'inaction de l'armée Ecclesiastique, n'étoient plus qu'à trois journées de son camp. Ce renfort faisoit neuf ou dix mille hommes avec lesquels il auroit été en état de faire tête à l'armée de l'Union. C'en étoit assez pour la repousser. Le Pape n'avoit pas fait ses remises proportionnées au grand nombre de Suisses qui étoient venus se ranger sous ses drapeaux, & les Vénitiens seuls ne pouvoient pas les

payer à jour nommé. Déjà les moins —  
échauffez s'en retournoient chez <sup>1512.</sup>  
eux se trouvant souvent sans solde,  
& ne sçachant pas quand ils en-  
treroient dans un país où il seroit  
permis de piller. Enfin dans qua-  
tre jours le Milanois étoit en état  
de défense. Ce fut dans ce mo-  
ment fatal que Maximilien, mal-  
gré tous les services reçus de Louis  
XII. & tous les sermens d'une re-  
connoissance éternelle tant de fois  
réitérez, porta aux affaires de Fran-  
ce le coup fatal & décisif. Quand  
la Palisse n'avoit plus qu'à faire du-  
rant quatre jours ce qu'il faisoit  
depuis plusieurs journées pour éloi-  
gner le danger, Maximilien fit pu-  
blier sans la participation des Let-  
tres Avocatoires dans le quartier  
des Allemands, qui servoient dans  
l'armée de France. Il étoit enjoint  
par ces Lettres sous les peines les  
plus rigoureuses à tout soldat sujet  
de l'Empire qui servoit sous les dra-

peaux de Louis XII. de les quitter dès le même jour, & de s'en revenir chez lui. La plûpart des quatre mille Allemands qui servoient dans l'armée de la Palisse, étoient des païs hereditaires, & sujets de Maximilien comme Empereur & comme Archiduc d'Autriche. Ainsi ils se débänderent presque tous, & le même jour que les Avocatoires eurent été publiées, il n'en resta pas deux cens dans le camp de ce General, trop foible pour employer à les retenir d'autres moyens que des remontrances & des prieres. Ainsi l'armée de France réduite à cinq ou six mille hommes & sans infanterie qui pût combattre en bataillon, devint trop foible pour tenir la campagne. La Palisse proposa bien à ses Officiers généraux de se retrancher sur l'Oglia. Mais ils trouverent que ce seroit trop risquer les troupes du Roy, que d'oser le faire. Il fallut aban-

donner tout le plat païs de l'Etat —  
 de Milan à l'ennemi, qui devoit 1518  
 y trouver une subsistance commode,  
 & sur-tout de quoi payer les Suisses.  
 La Palisse jetta donc quelques com-  
 pagnies de Gendarmerie, & pres-  
 que toute son infanterie dans Ber-  
 game, Bresse & Cremona; & avec  
 onze cens Lances & le peu de fan-  
 tassins qui lui restoient, il vint cam-  
 per à Ponte-Vico sur l'Oglio. Il y  
 étoit à portée de se retirer sous Cré-  
 mona, ou de se jeter dans les pla-  
 ces de l'Adda, si les ennemis sans  
 former de siège vouloient marcher  
 toujours en avant & entrer dans le  
 Duché de Milan. Ce fut ce der-  
 nier parti qu'ils prirent, & persua-  
 dez qu'il n'y a point de troupes plus  
 faciles à dissiper qu'une armée  
 Françoisse qui se retire, ils marche-  
 rent droit à Ponte-Vico. Les Fran-  
 çois avoient déjà jugé que le poste  
 n'étoit pas tenable, & ils vinrent  
 joindre à Pizzichiton les troupes



— qui arrivoient de Boulogne. Ils faisoient leur compte d'y recevoir plutôt l'infanterie que Silli-levoit dans Milan, & de se mettre en posture de deffendre du moins contre les ennemis le passage de l'Adda.

La Palisse pour ne point s'affoiblir davantage, ne laissa de garnison dans Crémone que ce qu'il en falloit pour garder le Château. Ainsi la ville abandonnée ouvrit ses portes aux ennemis, & elle se racheta du pillage moyennant quarante-mille écus d'or qui servirent à mettre les Suisses en-curée. Les Venitiens demandoient, que conformément au traité d'Union on leur remît la place, mais les Suisses à qui le desordre de l'armée de France commençoit à donner déjà de vastes idées, s'opposèrent à la réintégration des Venitiens dans Crémone. Epris du projet de rétablir à Milan Maximilien Sforze fils de Louis le More, qui auroit tou-

jours besoin pour se maintenir des armes des douzes Cantons, ils voulurent que les Crémonois prêtassent le serment de fidelité au nom de ce Prince. Bergame fit la même chose peu de jours après. La Palisse en avoit retiré la garnison en s'approchant de l'Adda, à cause que la place n'étoit pas de défense en des tems de disgrâce & de découragement.

L'armée de l'Union sans s'arrêter à faire le siège du Château de Crémone, se mit en marche pour passer l'Adda. La Palisse ne se crut pas assez fort pour l'en empêcher. Faute d'argent le Trésorier général de Normandie n'avoit pû lever à tems l'infanterie qu'il lui avoit promise. Le Général François prit donc le parti de se retirer à Pavie avec sa petite armée après avoir jetté dans le Château de Milan une bonne garnison. Le Trésorier de Normandie l'y vint

1512. joindre avec tous les Ministres du Roy qui se trouvoient à Milan & avec les Peres du Concile. Les prisonniers faits à Ravenne furent aussi contraints de suivre les François dans leur retraite ; mais le plus considérable d'entr'eux , le Cardinal de Médicis se sauva en chemin par un concours d'événemens heureux que Paul Jove raconte si agréablement dans la vie de ce Prince.

La Palisse vouloit défendre Pavie , & on imagine aisément les moyens qu'il avoit de le faire. Mais on ne conçoit pas les raisons que pouvoient alléguer Trivulze & tous les Officiers généraux de l'armée pour colorer leur obstination à vouloir revenir incessamment en France. On se doute bien du motif qui les poussoit à une retraite si précipitée. Les François ressembloient en beaucoup de choses aux Gaulois leurs devanciers , & les Gau-

lois si connus par leur légèreté ne  
ne connurent guerre la vertu de  
patience & de longanimité. Quoiqu'il en soit la Palisse fut obligé de  
se laisser entraîner au nombre, &  
ne pouvant défendre la place sans  
ses Officiers, il fut contraint de  
reprendre avec eux le chemin des  
Alpes, & il sortit d'Italie avec la  
même douleur qu'on ressent en  
quittant sa patrie pour s'en aller  
en exil. 1512.

Il est plus facile aux armées  
Françoises de gagner des batailles  
que de faire une belle retraite.  
L'armée des ennemis à qui toutes  
les places de l'Etat de Milan  
à l'exception de quelques Châteaux,  
ouvrirent leurs portes, étoit  
déjà en vûe de Pavie avant que la  
Palisse en fût sorti. Sa retraite  
néanmoins étoit encore sûre, parce  
qu'il étoit maître du seul pont  
sur le Tesin qui fut dans le pays.  
Cependant la confusion avec la-

— 1512. — quelle il fit sa marche , fut telle, qu'un corps d'infanterie des ennemis passa sous les yeux cette riviere, si difficile par elle-même à traverser. Ce Corps sans cavalerie défit au débouché du pont une partie de l'arriere-garde de la Palisse , bien qu'il y eut cinq cens Lances. Mais ils semble que les François ne puissent leur ardeur & leur courage que dans les yeux de leur ennemi , tant ils paroissent consternez dès qu'il faut lui tourner le dos. Ce fut le dernier échec de la Palisse , & sans estre poursuivi davantage il arriva en Piémont avec l'armée Françoisse. Cette armée qui l'onzième jour d'Avril campoit victorieuse sur le bord de la mer Adriatique, sans ennemis qui tinssent la campagne , & qui n'avoit derriere elle que des pays soumis ; se trouva repoussée dans les Alpes le vingt-huitième de Juin de la même année , sans

avoir défendu une ville ni donné une bataille. Non seulement en <sup>1512</sup> deux mois de tems Louis XII. se trouva dépouillé de toutes les conquêtes qu'il avoit faites avec tant de gloire & conservées avec tant de soin ; mais il perdit encore par la même révolution le Comté d'Ast, ancien patrimoine de sa maison , & qu'il possédoit avant son avènement à la Couronne. Il le tenoit du Chef de Valentine Visconti son ayeule qui l'avoit apporté en dot à la Maison d'Orleans. Mais c'étoit la destinée des François de perdre par leur bonne foy & par la négligence qui chez eux est une suite inséparable de la prospérité, ce que leur valeur & leur audace leur faisoient conquérir.

Maximilien Sforze fut mis en possession par les Suisses de tout l'Etat de Milan à l'exception des villes de Parme & de Plaisance. Le Pape les occupa comme faisant

— partie de l'Exarcate de Ravenne qui  
 1512. appartient à l'Eglise par les dona-  
 tions de Pepin & de Charlema-  
 gne. Si l'on eût laissé faire Jules II.  
 il auroit en cas-de besoin fait dé-  
 pendre le Piémont entier de cet  
 Exarcate, cependant il est de noto-  
 rieté que son district ne passât ja-  
 mais Modene, s'il est véritable qu'il  
 se soit étendu jusques-la. Mais  
 il plaisoit à ce Pape d'y compren-  
 dre tout ce qui étoit à sa bienléan-  
 ce, & c'étoit son titre pour s'em-  
 parer des terres sur lesquelles il n'a-  
 voit point de droit, & dont il vou-  
 loit se faire maître. Il soutint donc  
 alors que cet Exarcate s'étendoit  
 jusqu'aux Alpes par la droite du  
 Po. Quand les François eurent  
 abandonné Ast, il envoya même un  
 Commissaire pour recevoir la pla-  
 ce en son nom, comme une ville  
 de son Exarcate de Ravenne. Mais  
 Sforze le prévint & s'en mit en  
 possession.

Ce nouveau duc de Milan ne —  
 faisoit que prêter son nom aux <sup>1 5 1 2.</sup>  
 Suisses, qui partageoient entre-  
 eux tous les deniers provenans des  
 contributions imposées aux villes  
 qui se soumettoient. Elles étoient  
 obligées à payer le centuple de  
 ce qu'il leur auroit fallu donner  
 pour aider l'armée de France, avec  
 laquelle les Milanois avoient tant  
 gagné.

Tout le parti Guelfe attaché de  
 longue main aux François fut mal-  
 traité à l'excès par Sforze, qui ce-  
 pendant ne donnoit aucune récom-  
 pense au parti Gibellin toujours  
 fidele à sa maison. Mais il en coû-  
 te pour récompenser, & on gagne  
 à punir, d'ailleurs rien ne tour-  
 noit à son profit. Taxes sur les  
 Communautés, confiscation sur les  
 particuliers, les Suisses s'apro-  
 prioient tout. Le Milanez fut donc  
 bientôt rempli de soldats de cette  
 avide nation. Ils desertoient la Suis-



se pour couvrir un pays où ils entendoient dire que leurs compatriotes faisoient de riches moissons d'écus d'or. Les Cantons prirent encore ce tems-là pour faire des acquisitions plus utiles & plus durables. Ils occuperent quatre Bailiages du Milanez qui étoient à leur bienséance, & les Grisons à leur exemple se saisirent de Chiavenne & de la Valtoline.

Locar-  
ne.  
Lugan.  
Magdia.  
Mendri-  
gio.

Boulogne abandonnée des François reçut le duc d'Urbain dès qu'il se présenta avec les troupes du Pape. Les taxes qui furent imposées aux habitans, les firent suffisamment repentir du passé, mais l'avenir étoit encore bien plus à craindre pour eux. Le dessein de Jules II. qu'il auroit exécuté s'il ne fut pas mort si-tôt, étoit de traiter leur ville ainsi que l'Empereur Frederic Barbe-rousse traita Milan, c'est-à-dire de n'y point laisser pierre sur pierre, & de transférer,  
comme

comme le dit Guichardin , les ha-  
bitans à Cento. Dans la même  
révolution les François perdirent  
encore Gennès , de toutes les villes  
d'Italie , celle qui avoit été le plus  
long-tems sous leur domination. A  
l'approche de Janus Fregosc , le-  
quel y marcha avec un détache-  
ment de l'armée Vénitienne , le  
peuple se mutina , & le Gouver-  
neur François consterné des mal-  
heurs de sa nation , se laissa épou-  
vanter par la sédition assez pour  
se sauver en Provence. La garni-  
son François après sa retraite se  
jetta dans les deux forteresses , le  
Petit château qui commandoit la  
ville & la Lanterne ou le Fanal  
qui pour lors étoit envelopé d'une  
bonne enceinte & qui comman-  
doit le port.

L'expulsion des François don-  
noit une face nouvelle aux affai-  
res d'Italie , & changeoit entière-  
ment les intérêts de ses Princes.

— A l'exception du duc de Ferrare  
 1512. & de la République de Florence,  
 ils s'étoient tous réunis contre  
 Louis XII. dont la puissance trop  
 supérieure à celle des autres fut  
 toujours suspecte même à ses amis.  
 Après son désastre ils tournerent  
 mutuellement les uns contre les  
 autres, la jalousie qu'ils avoient  
 contre luy. La crainte de le voir  
 revenir auroit pû seule les tenir  
 unis, mais ils étoient à cet égard  
 dans la sécurité. L'union lui don-  
 noit dans son Royaume des affai-  
 res qui ne lui permettoient pas d'en-  
 voyer une armée au delà des  
 Monts. Le Roy d'Angleterre &  
 le Roy d'Aragon attaquoient la  
 France chacun de son côté, &  
 on pouvoit aisément deviner que  
 bientôt l'Empereur feroit la même  
 chose. Il se vantoit hautement que  
 c'étoit luy qui avoit mis les Fran-  
 çois hors d'Italie, en saisissant le  
 moment décisif pour rappeler l'in-

Guich.  
 liv. 11.

l'armée Allemande qui étoit à leur service. Il publioit que tous les ménagemens pour eux n'avoient tendu qu'à les empêcher de se défier de luy ; & de faire en sorte qu'à la faveur de leur confiance il pût prendre son temps, & leur porter plus sûrement le coup mortel.

La bonne intelligence des Princes Confédérés cessa donc par les succès trop heureux qui leur arriverent. Ces succès passoient l'espérance de tout le monde & les desirs de beaucoup d'entre-eux. Ils souhaitoient tous que la puissance de la France fût afoiblie ; mais ils ne convenoient pas tous jusqu'à quel point il falloit qu'elle fût diminuée. Encore trop puissante pour l'intérêt des uns, elle se trouvoit déjà trop faible pour l'intérêt des autres. La différence des vûes de chacun des Confédérés détruisit donc toute bonne correspondance, & la division, suivit

— ordinaire de la jalousie , prit sa  
 15 12. place. Cette désunion produisit en  
 Italie une opposition d'intérêts &  
 une mésintelligence générale. Le  
 plan de la conduite de chaque  
 Prince ne pouvoit plus même de  
 long-tems y être certain. Les Prin-  
 ces qui n'avoient pas encore en-  
 tièrement pénétré leurs vûes ré-  
 ciproques , se défioient tous mu-  
 ruellement les uns des autres , &  
 il se ménageoient en même tems  
 ne connoissant pas encore ceux  
 qu'il leur faudroit aimer , ni ceux  
 qu'il leur faudroit haïr. Depuis  
 trois ans la plûpart des Puissan-  
 ces d'Italie avoit eu un but inva-  
 riable à qui leurs autres vûes étoient  
 subordonnées : L'abaissement de la  
 France. Ce but étoit une regle sûre  
 dans les démarches qu'on avoit à  
 faire , parce qu'on pouvoit compter  
 que les autres y conformeroient  
 leur conduite. La puissance de la  
 France étant anéantie en Italie , ce

but avoit disparu ; & chacun se traversoit mutuellement dans les routes qu'il prenoit pour parvenir à ses fins particulières. Dans l'incertitude de ce qui devoit arriver, on s'opposoit à tout le monde & on ne favorisoit personne. Voilà la confusion où resta l'Italie, jusqu'à ce que ce cahos d'intérêts fût débrouillé par les événemens.

Le Pape qui avoit été audacieux même dans ses disgraces, se livroit à toutes les vûes chimériques que la prospérité imprévue peut faire naître dans les esprits présomptueux. Il ne parloit que de réunions & de conquêtes, & souvent il lui échappoit de dire que tous les *Barbares* établis en Italie auroient bientôt la même destinée que les François. L'Empereur vouloit aussi profiter de leur désastre ; mais c'étoit sans sçavoir luy-même à quoi s'en tenir. Quelquefois il prétendoit donner l'Etat de Milan à Charles l'aîné

Guich.  
liv. 11.

de ses petits fils, ou à Ferdinand  
 1512 frere puîné de Charles. Quelque-  
 fois il disoit qu'il laisseroit Sforze  
 à Milan à condition qu'il luy ce-  
 dat les démembrements de cet Etat,  
 que les François avoient pillés  
 aux Vénitiens en conséquence de  
 la Ligue de Cambray. Le premier  
 parti luy étoit suggéré par le Roy  
 d'Arragon qui craignoit son agran-  
 dissement en Italie, autant que  
 l'augmentation de la puissance  
 temporelle du Pape. Les Vénitiens  
 étoient mécontents & disposés à  
 remuer. Quand ils avoient signé  
 l'Union, le Pape s'étoit obligé à  
 leur faire rendre les places perduës  
 dans le cours de la guerre de Cam-  
 bray, à mesure qu'on les repren-  
 droit sur les François. On leur  
 manquoit de parole. Bergame &  
 Crémone avoient été mises entre  
 les mains des Officiers de Sforze,  
 & on vouloit même le mettre en  
 possession de Creme & de Bresse

lorsque les François qui tenoient  
 encore ces deux places , seroient  
 obligez à les évacuer. Dans cette  
 vûe le Cardinal de Sion qui s'étoit  
 érigé en Général des Suisses , ne  
 vouloit pas que l'armée Vénitien-  
 ne attaquât Bresse ni Creme , &  
 pour empêcher cette armée de  
 rien entreprendre , il la retenoit  
 de son autorité sur les bords du  
 Tesin , à dessein , disoit-il , de la  
 mener contre le Duc de Savoye &  
 contre le Marquis de Saluzze des  
 Alliez des François. Ce Cardinal  
 prétendoit ouvertement disposer  
 des conquêtes faites par les armes  
 de l'Union , & avec la volonté de  
 le faire , il en avoit le pouvoir. Les  
 Vénitiens se plaignoient bien au  
 Pape & au Roy d'Arragon de l'in-  
 justice du Cardinal , & ils sollici-  
 toient vivement auprès d'eux l'exé-  
 cution des traitez ; Mais ces Prin-  
 ces se mettoient peu en peine de  
 leur faire donner satisfaction , par-



2512. ce qu'ils croyoient n'avoir plus besoin de la République.

Les Florentins reconnurent bientôt la faute qu'ils avoient faite en demeurant dans la neutralité. Le Pape leur avoit promis toutes choses pour les empêcher de donner aux François des secours , qui placez dans les conjonctures convenables auroient pû maintenir ces Alliez en Italie ; mais dès que le tems fatal fut passé, il ne témoigna plus qu'il scût aucun gré aux Florentins de leur inaction. Au contraire il laissoit entendre qu'il songeoit à rétablir les Médicis à Florence dans leur ancienne autorité , en disant de tems en tems : Je ne puis guere prendre de confiance à la République tant qu'elle sera gouvernée par d'autres que par eux. Cependant aucune Puissance respectable n'avoit intérêt de s'opposer aux volontez du Pape en faveur de la liberté des Florentins.

Les Suisses qu'on pouvoit compter parmi les Puissances d'Italie, quand ils étoient au nombre de trente mille dans le Milanez, n'avoient pour but qu'un intérêt pécuniaire. Ils vouloient un Duc de Milan assez riche pour les bien payer, mais non pas assez puissant pour se passer de leur protection, C'est ce qui les engageoit à soutenir Maximilien Sforze qu'ils mettoient en possession de cet Etat sans demander le consentement à personne qu'au Pape, & sans se soucier que les Vénitiens & le Roy d'Arragon l'approuvassent. Les Suisses s'arrogeoient même le droit de se faire justice sans la demander, quand ils croyoient qu'elle leur étoit dûë. Les Vénitiens avoient dévalisé deux compagnies de Gendarmerie Florentine qui avoient servi dans l'armée de France, & qui s'en retournoient dans leur pays avec un saufconduit signé

de la main du Cardinal de Sion.

352. Ce Cardinal fit arrêter les Provéditeurs de l'armée Vénitienne qui lui étoient venu rendre visite, sans autres formalitez que celles qu'observe un Juge pour faire arrêter un criminel. Les Provéditeurs ne furent même élargis que sous caution & moyennant une promesse par écrit de six mille écus d'or, à quoi il arbitra le dommage fait par leurs troupes.

Le Duc de Ferrare avoit trouvé des protecteurs, & le Roy d'Arragon qui craignoit que le Pape ne s'agrandît des dépouilles de ce Prince s'étoit expliqué & vouloit faire la paix. Il prétextoit ses offices d'un motif de parenté à laquelle jusqu'alors il n'avoit point paru faire d'attention. Cette parenté venoit de ce qu'Alfonse d'Est étoit petit fils de Ferdinand Roy de Naples surnommé le vieux, par sa mere Eleonor d'Arragon fille de ce Prince.

Voilà quelle étoit la disposition des puissances d'Italie, résolues de s'agrandir autant qu'il leur seroit possible, & d'empêcher en même tems l'agrandissement des autres. Néanmoins pour donner une forme aux affaires, & pour débrouiller les intérêts des Puissances confédérées, il fut résolu, qu'il se tiendrait incessamment un Congrès à Mantoue, & l'Empereur promit qu'il y enverroient l'Evêque de Gurck, en qualité de son Plenipotentiaire.

Le Duc de Ferrare qui craignoit d'être sacrifié dans ce Congrès, voulut en prévenir le danger, en faisant une paix soudaine avec le Pape. Il se servit de l'entremise de Fabrice Colonne qui lui avoit une obligation essentielle. Fabrice Colonne ayant été fait le prisonnier du roy de France à la journée de Ravenne, fut envoyé à Ferrare à la garde du Duc. Quand les François le redemandè-

rent, le Duc temporisa si à propos, qu'ils sortirent d'Italie sans pouvoir emmener Colonne, qui par-là se trouva en liberté. Pour témoigner sa reconnoissance au Duc de Ferrare, il lui procura un saufconduit du Pape pour venir à Rome, & l'Ambassadeur d'Arragon tira encore parole de Sa Sainteté que ce passeport seroit observé dans toute sa teneur. Le Duc de Ferrare se rendit donc à la Cour de Jules II. qui l'admit à lui baiser les pieds, & lui donna même dans un Consistoire public l'absolution des censures qu'il avoit encourues. Pour rendre la cérémonie plus auguste, il se tint dans la salle Royale. On peut la voir exactement décrite \* dans le Journal de Grassi. Mais quand il fut question de traiter des affaires sérieuses, le Pape s'obstina à vouloir que le Duc lui cedât Ferrare pour la réunir à l'Etat Ecclesiastique, sans

\* Le 4.  
Juillet  
1512.

offrir d'autre équivalent à son Sou-  
verain, que le comté d'Ast. Ce  
Comté n'étoit pas dans la main  
du Pape, & il étoit même hors  
d'apparence qu'il demeurât long-  
tems à celui qui en seroit mis en  
possession, attendu le voisinage de  
la France. D'ailleurs la difference  
entre l'Etat d'Ast, & celui de Fer-  
rare étoit si grande, qu'il n'y avoit  
gueres de difference entre dépouil-  
ler entierement le Duc, & le ré-  
duire à un échange si dispropor-  
tionné. Ce Prince perdit donc  
d'abord l'esperance de faire la paix  
aussi promptement qu'il se l'é-  
toit imaginé, & un avis qu'il  
reçut peu de jours après acheva  
de le persuader que le Pape étoit  
toujours aigri contre lui. Dans le  
temps qu'on négocioit & qu'il  
étoit à Rome sur la foy d'un sauf-  
conduit, Jules II. envoya le Duc  
d'Urbain à la tête de l'armée de  
l'Eglise s'emparer de Reggio. Le

— Cardinal d'Est Regent dans les  
 1512. Etats de son frere durant qu'il étoit  
 absent, tenta de sauver Reggio,  
 comme le Pape lui-même avoit  
 sauvé Modene: c'est-à-dire en dé-  
 posant la place entre les mains de  
 l'Empereur. Witfrust qui comman-  
 doit pour ce Prince à Modene,  
 en fit même partir quelques trou-  
 pes pour aller prendre au nom de  
 Sa Majesté Impériale possession de  
 Reggio. Mais les intelligences que  
 le Pape avoit dans la place, ren-  
 dirent la négociation du Cardinal  
 inutile, & le Duc d'Urbain y en-  
 tra avant que les Allemands y fus-  
 sent arrivez.

L'Ambassadeur d'Arragon & Fa-  
 brice Colonne demanderent un  
 audience du Pape à ce sujet, &  
 ils lui représenterent vivement l'ir-  
 régularité du procédé qu'il tenoit  
 quand il profitoit de l'absence d'un  
 Prince qu'il avoit fait venir à sa  
 Cour comme dans le sanctuaire

de la paix, pour lui débaucher les  
sujets & surprendre les places. Le 1512.  
Pape répondit que le saufconduit  
qu'il avoit accordé au Duc de Fer-  
rare l'empêchoit bien d'attaquer  
les places, mais non de les recevoir  
quand elles se donnoient à lui, &  
que les habitans de Reggio avoient  
appelé ses troupes. Par cette ré-  
ponse la conversation se trouva en-  
gagée sur la nature de ce passe-  
port. Jules II. qui ne s'y attendoit  
pas, & qui ne sçavoit dissimuler  
que lorsqu'il s'étoit préparé à le  
faire, dit en expliquant l'intention  
qu'il avoit eüe en donnant son sauf-  
conduit, qu'il ne s'étendoit pas  
même aux actions juridiques qu'on  
pourroit intenter contre le Duc de  
Ferrare. Il ajouta que telle chose  
arriveroit, qu'il ne seroit plus mê-  
me le maître de refuser aux créan-  
ciers de ce Prince, la justice qu'ils  
lui demandoient depuis si long-  
tems. On ne pouvoit avouer plus



naïvement le dessein formé de faire  
 512. arrêter le Duc de Ferrare, en vertu  
 de quelque mauvaise procédure.  
 Ainsi dès le jour même il sortit de  
 Rome à l'aide de ses amis, & s'é-  
 tant déguisé, il regagna les Etats  
 par des chemins détournés. Dans  
 le même tems l'armée Venitienne  
 trouva le moyen de dérober une  
 marche aux Suisses qui la gardoient  
 presque à vue, & de sortir du Duché  
 de Milan. Comme les voyes de  
 fait étoient devenues d'usage con-  
 tre les Confederez, elle chassa de  
 Bergame les Officiers de Sforze,  
 & s'étant partagée en deux, elle  
 bloqua à la fois les garnisons Fran-  
 çaises qui étoient dans Cremonne &  
 dans Bresse.

Cependant le Congrès qui se  
 devoit tenir à Mantouë, s'y étoit as-  
 semblé. L'Evêque de Gurck & le  
 Viceroy de Naples furent obligés  
 de se rendre aux instances du Pape  
 & à l'obstination des Suisses entré-

tez plus que jamais de rétablir Sforze dans le bien de son pere. Il fut donc résolu entre les Conféderez, que l'Evêque de Gurck iroit incessamment trouver le Pape pour convenir des conditions de l'investiture que l'Empereur seroit tenu de donner à ce Duc. Ce Prélat devoit traiter en même tems de la paix entre les Venitiens & son maître, afin que toutes les Puissances d'Italie se trouvant réunies dans une même confederation, elles fermaient pour jamais les portes du pais au Roy de France.

On parla aussi dans le même Congrès de rétablir les Medicis dans Florence; mais le peu de goût de l'Evêque de Gurck pour cette entreprise fut cause qu'il n'y eut rien de décidé en leur faveur. Néanmoins ils vinrent bientôt à bout de leur dessein. Le Viceroy de Naples se laissa séduire à leurs promesses, & il mena de sa propre

1512. autorité l'armée Espagnole contre  
 les Florentins, tandis que le Pape,  
 qui sous main favorisoit l'expédi-  
 tion, témoignoit en être mécon-  
 tent. Mais c'étoit uniquement en  
 vûe de s'attacher les Florentins,  
 & les Médicis n'étoient pas heu-  
 reux. L'expédition du Viceroy réu-  
 Le 1.  
Septem. sit à la destruction du Gouverne-  
 ment Républicain, qui avoit fait  
 fleurir l'Etat de Florence durant un  
 si long-tems. Ses citoyens prirent  
 de mauvaises mesures pour se des-  
 fendre, tandis que leurs ennemis  
 en prenoient de bonnes pour les  
 attaquer, & ils furent bientôt obli-  
 gez de se soumettre. Les Floren-  
 tins forcez à recevoir les Médicis  
 non plus comme leurs concitoyens,  
 mais comme leurs maîtres, éprou-  
 verent combien la neutralité est  
 dangereuse aux petits Etats durant  
 la guerre entre de puissans voisins.  
 En voulant attendre l'événement  
 pour se ranger du parti de la for-

tune ; ils devinrent la proie du vainqueur. 15124

Dès que l'expédition de Florence fut terminée, le Viceroy fit repasser l'Appenin à ses troupes, & il les mena faire le siège de Bresse, pour achever de chasser les François de l'Italie. A son arrivée d'Obigni qui commandoit dans la place, & qui depuis long-tems étoit pressé par l'armée Venitienne, capitula pour se rendre au Viceroy. Il mit garnison Espagnole dans la ville au nom de l'Union malgré les remontrances des Venitiens, qui devoient en être mis en possession. Le but des François en rendant la place au Viceroy, avoit été de jeter des semences de méfiance entre leurs ennemis. Pour en venir à bout ils mettoient entre les mains des uns ce qui devoit appartenir aux autres. C'étoit ouvrir une source de plaintes, d'aigreurs & de démêlez, que d'ex-

— 1512. — poser les uns à la tentation de jouir du bien d'autrui, & de mettre les autres dans la nécessité de faire des instances importunes & des plaintes emportées. Aussi ce but fut-il celui des François dès qu'ils se virent obligés d'abandonner l'Italie. Peu de jours après la perte de Bresse, ils rendirent à l'Empereur Peschiera, malgré les offres des Vénitiens qui vouloient donner deux années de paye à la garnison, afin qu'elle remit la place entre leurs mains. Cette place devoit leur revenir par le traité d'Union; & de toute la Terre ferme, c'est la plus importante pour la République dont les Etats presque séparés par le Mantouan, ne s'entrecommuniquent que par le point de Peschiera. Nous verrons que le dessein des François réussit, & que la mésintelligence se mit bientôt entre leurs ennemis, de manière que les plus aigris contre eux fu-

rent forcez à les rappeler en Italie. 1512.

Le Gouverneur de Creme avoit le même ordre que les autres Commandans François ; mais il se laissa gagner par les Venitiens, & le 9. de Septembre il leur remit la place, sous prétexte qu'il n'y avoit qu'une capitulation faite avec les Officiers de la République, qui fut une sûreté suffisante pour la garnison.

L'Evêque de Gurek, suivant ce qui avoit été arrêté au Congrès de Mantouë, prit le chemin de Rome, & il fut reçu en Souverain dans toutes les villes de l'Etat Ecclesiastique où il passa. Le Pape qui le vouloit gagner avoit donné des ordres exprès de le faire, & il vouloit même que le College des Cardinaux fut le recevoir en Corps aux portes de Rome. Mais le sacré Collège ne voulut point consentir à cette nouveauté, & le Pape fut contraint de se rendre à ses raisons. Néanmoins il envoya deux

ART. 2. Cardinaux au-devant du Prélat Allemand jusqu'à Ponte Mole, & ces Cardinaux l'ayant placé entr'eux comme Plénipotentiaire de l'Empereur en Italie, ils entrèrent ainsi dans Rome à ses côtes. Le Pape l'attendoit en plein Consistoire, où il lui fit un accueil proportionné au besoin qu'il avoit de son amitié & de la bienveillance de l'Empereur.

Le Cérémonial ayant été rempli, il fut question de négocier. Le point le plus difficile de la négociation, c'étoit la paix entre les Vénitiens & l'Empereur, dont les Médiateurs avoient tant de fois dressé les articles; sans que les parties eussent jamais voulu les signer. L'Evêque de Gurck proposa comme conditions sur lesquelles il étoit inutile de négocier, mais qu'il falloit accepter ou refuser, & ce qu'on appelle dernières propositions: Que les Vénitiens garderoient Padoue, Trevise, Bergame, Cremona & Bresse;

& qu'ils tiendroient ces places \_\_\_\_\_  
 comme fiefs de l'Empire : Qu'ils <sup>1514.</sup>  
 en prendroient des investitures de  
 Sa Majesté Imperiale qui leur se-  
 roient accordées moyennant une  
 redevance de trente mille écus  
 d'or : Qu'ils payeroient comptant  
 pour le relief de ces fiefs deux cens  
 mille écus d'or : Que les Etats de  
 Vicenze & de Verone & tout ce  
 que l'Empereur avoit conquis dans  
 les domaines de la République , lui  
 demeureroit quitte de toutes les  
 prétentions des Venitiens.

Ces conditions étoient dures pour  
 eux. Il étoit deshonorant pour la  
 République de tenir sous la mou-  
 vance de l'Empire des Etats jus-  
 ques-là possédez en toute Souve-  
 raineté. D'ailleurs suivant le sys-  
 tème de cette paix les Etats de  
 S. Marc demeureroient coupezz & ils  
 ne pouvoient plus s'entrecommu-  
 niquer qu'en passant sur les terres  
 de l'Empereur , puisque ce Prince



devoit garder le Veronois & le Vicentin. Les Venitiens se défendirent donc d'accepter ces conditions, & pour ne point mécontenter le Pape, qui vouloit qu'il n'y eût plus de guerre que contre la France, ils s'excusèrent sur la parole positive que la République avoit donnée aux Vicentins quand d'eux-mêmes ils retournerent sous son obéissance, qu'elle ne les abandonneroit jamais.

Le Pape qui sentoit bien l'iniquité des conditions proposées par les Allemands, & la répugnance de la République à s'y soumettre, employoit les sollicitations les plus pressantes pour obtenir que l'Evêque de Gurck modifiât ses demandes. L'Ambassadeur des Suisses à Rome le secondoit, dans l'appréhension que la guerre ne recommençât entre l'Empereur & la République. Les Suisses venoient de s'engager à sa défense moyennant une pension annuelle de vingt-cinq mille

mille écus d'or. Si la guerre suspendue par la trêve de dix mois recommençoit, ils alloient être réduits ou à perdre la pension des Venitiens, ou à prêter leurs armes contre l'Empereur. Mais le Pape trouva tant d'obstination du côté des Allemands, & tant de fermeté du côté des Venitiens, qu'il fut forcé de renoncer à l'esperance de les rapprocher. Dans cette situation il résolut d'abandonner les Venitiens afin de mériter à force de sacrifices l'amitié de l'Empereur, & de parvenir à l'engager enfin à reconnoître le Concile de Latran, & à se déclarer hautement contre la France. A ces conditions il fut bientôt l'ami de l'Evêque de Gurck. Ce Prélat pour ne pas demeurer en reste avec le Pape qui lui sacrifioit de si bonne grace ses meilleurs amis, sacrifia de même à Sa Sainteté ceux de qui son maître avoit reçu les services les plus importants. Le traité

— fut ainsi bientôt conclu. Il contenoit que Sa Sainteté abandonnoit les Venitiens à la discrétion de l'Empereur, puisqu'ils n'avoient pas voulu profiter de sa médiation, pour faire leur paix. Que même Sa Sainteté les tiendrait dorénavant pour ses ennemis, que comme tels elle les poursuivroit avec les armes spirituelles & temporelles, & que la trêve qui leur avoit été accordée seroit tenue pour expirée. Que le Pape ne pourroit faire aucun traité avec eux qu'ils n'eussent donné à l'Empereur une satisfaction pleine & entière. Que de son côté l'Empereur entroit dans la sainte Union conclue en 1511. en acceptant la place qui lui fut réservée dans le traité lors de sa conclusion. Qu'il adhérerait au Concile de Latran, & révoquerait tous les actes faits par lui en faveur de l'assemblée de Pise. Qu'il n'accorderoit sa protection à aucun Feudataire de l'Eglise, &

DE CAMBRAY, *Liv. III.* 195  
nommément au Duc de Ferrare & ———  
aux Bentivolles. Que les villes de 1512.  
Parme, de Plaisance & de Reggio  
demeureroient pour le présent entre  
les mains de Sa Sainteté, mais sans  
que sa possession pût préjudicier  
en rien aux droits de l'Empire. Que  
les Rois d'Arragon & d'Angleterre  
seroient sollicitez d'accepter ceux  
des articles de ce traité qui étoient  
nouveaux & qui ne se trouvoient  
pas déjà dans le traité de la sainte  
Union signé à Rome en 1511.

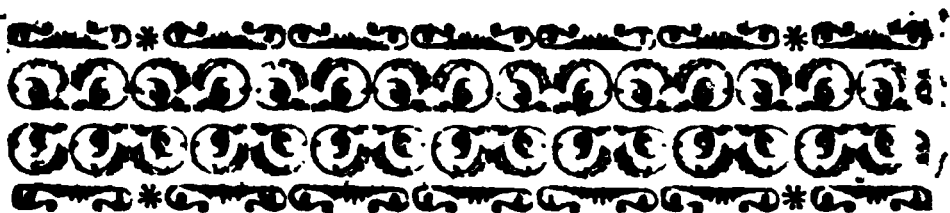
Le lendemain de la publication  
solemnelle de ce traité qui fut faite  
dans l'Eglise de sainte Marie du  
peuple, l'Evêque de Gurck, comme  
Plénipotentiaire de l'Empereur, as-  
sista à une séance du Concile de  
Latran. Il y fit au nom de son  
maître les Actes convenables d'ad-  
hérence, & il retracta tout ce qui  
s'étoit fait par lui ou par les Mini-  
stres en faveur du Concile assem-  
blé à Pise.

1512. Dès que l'Empereur se fut déclaré l'ennemi du Roy de France en entrant dans la sainte Union, le Pape ne le contraignit plus. Il fulmina la Bulle qu'il tenoit prête, par laquelle il mettoit en interdit le Royaume de France & tous les Etats qui lui donneroient assistance. Louis XII. malgré la mauvaise situation de ses affaires, ne laissa pas de répondre à cette Bulle par les protestations convenables, & comme le dit le Président de Thou, *il repliqua avec bauteur aux vaines imprécations d'un vieillard moribond.*

Histo.  
 Liv. I.  
 Edit. Paf-  
 fion.  
 page 8.

L'Ambassadeur d'Angleterre refusa de ratifier les nouveaux articles ajoûtez à l'Union, alléguant que son maître étoit trop serviteur du saint siège pour persecuter jamais ceux qui venoient de lui rendre autant de services que les Venitiens l'avoient fait. Celui d'Aragon fit la même chose par des

motifs particuliers. Ferdinand ne <sup>15120</sup>souhaitoit point que l'Empereur devint puissant en Italie, & il n'étoit pas assez content du Pape pour se mettre beaucoup en peine de le satisfaire. Jules II. n'avoit point d'égard à son intervention en faveur du Duc de Ferrare. Il s'obstinoit même malgré les instances de Ferdinand à continuer les procédures juridiques commencées contre les Colomnes au sujet de la violence qu'ils avoient faite aux Gardes de la porte de Saint Jean de Latran quand ils les forcerent pour faire évader de Rome le Duc de Ferrare. Ferdinand refusa donc d'entrer dans la nouvelle Union contre la République; mais sans alléguer les véritables motifs de son refus, qu'il vouloit laisser deviner au Pape, il se contenta de lui représenter l'imprudence de sa conduite, qui bientôt obligeroit les Vénitiens à se jeter entre les bras de la France.



# HISTOIRE

## DE LA LIGUE

### DE CAMBRAY.

---

#### LIVRE QUATRIEME.

1512.



DEU de jours après la conclusion du traité de la nouvelle Union, l'Evêque de Gurck prit la route de Milan pour y assister au nom de l'Empereur à l'installation de Maximilien Sforze. Le Cardinal de Sion & les Suisses s'étoient résolus avec peine à la déference d'attendre son arrivée pour en faire la cérémonie. Comme ils avoient fait la conquête du Milanez sans le se-

cours & sans les auspices de l'Empereur, ils auroient voulu de même installer le nouveau Duc sans l'intervention de son Ministre. Néanmoins sur les instances réitérées du Pape ils différèrent la cérémonie jusqu'à l'arrivée de l'Evêque de Gurck, qui ne fut pas admis à y présider sans de grandes contestations. Elle se fit avec pompe le vingt-neuf de Décembre 1512. On lut d'abord l'Investiture Imperiale dans laquelle Bergame & Creme étoient comprises, au mépris des Vénitiens, & le Cardinal de Sion présenta ensuite au nouveau Souverain les clefs de Milan & les ornemens de la dignité Ducale. La joye de la populace éblouie de la présence majestueuse de Sforze, bel homme & dans la fleur de son âge, parut extrême; mais les personnes sages qui connoissoient ce Prince pour imbécile & nullement propre à conserver un Etat où son



— pere, avec tout son esprit, n'avoit  
1512. pû se maintenir, déploroient leur  
condition & celle de leurs compa-  
triotés. Elle alloit être de gémir  
sous l'esclavage des Suisses jusqu'à  
ce qu'une nouvelle guerre & de  
nouveaux malheurs les délivrassent  
des extorsions d'un soldat étranger  
& mercenaire, comme du gouver-  
nement foible d'un Prince inca-  
pable de commander, le plus ter-  
rible des fleaux dont Dieu châtie  
les peuples dans sa colere. Voilà  
quel fut en Italie le succès de la  
campagne de 1512. à la fin de la-  
quelle il ne resta plus aux François  
que le Château de Crémone, celui  
de Milan, & les Forts de Genes.  
La guerre que leur faisoient en de-  
çà des Monts le Roy d'Angleterre  
& le Roy d'Arragon les empêchoit  
de pouvoir secourir si-tôt ces pla-  
ces, comme elle les avoit empê-  
chez de faire passer en Italie dans  
les tems convenables des forces.

capables d'y faire tête aux Conféderez. Ces derniers se tinrent même si assurez qu'il ne viendrait pas de secours, & que les garnisons Françoises consommées par l'ennui demanderoient au premier jour comme une grace de pouvoir s'en retourner en France, qu'ils ne daignèrent point attaquer ces places. Ils se contentèrent de les tenir bloquées.

Pour parler succinctement de ce qui s'étoit passé en deçà des Alpes, le Roy d'Arragon s'étoit emparé de la Navarre sur Jean d'Albret, Allié de Louis XII. en vertu de la Bulle que Jules II. devoit publier pour mettre le Royaume de France & les Etats liguez avec elle en interdit. Henri VIII. lui avoit fait la guerre sur la frontière. Comme les Rois d'Angleterre tenoient encore des places dans le Continent, ils ne pouvoient faire aucune guerre à la France qui ne l'allarmât juste-

---

 2512.

ment, & qui ne l'obligeât à tourner de ce côté-là son attention la plus sérieuse. Louis XII. n'étoit pas même assuré que l'Empereur & l'Archiduc ne l'attaquassent pas bien-tôt du côté des Pais-bas & de l'Allemagne. Il étoit encore informé que les Alliez proposoient aux Suisses de faire une irruption dans le Duché de Bourgogne. Il devoit même craindre que les armées que l'Union avoit sur pied en Italie, lesquelles dès le mois de Juillet n'y avoient plus d'ennemis, ne passassent les Alpes pour attaquer encore son Royaume du côté du Dauphiné & de la Provence. Cependant ses forces avoient toutes de l'occupation ailleurs, & il ne pouvoit garnir cette nouvelle frontière mal couverte par les débris de l'armée de la Palisse, sans exposer les autres. On veut que dans cette extrémité le Roy après avoir tiré Louis le More de la pri-

son, ait pris la résolution de le <sup>1512.</sup>  
 renvoyer dans le Milanéz, que pour  
 lors il desespéroit de reconquerir.  
 Le nom seul de Louïs le More au-  
 roit ramené une grande partie de  
 ses sujets à son obéissance, & lui  
 auroit acquis des Alliez. Les Puif-  
 sances Italiennes qui craignoient  
 les étrangers établis dans leur pa-  
 trie, & qui toutes avoient une haute  
 opinion de sa capacité, lui eussent  
 demandé des conseils, & en peu  
 de tems Louis le More auroit semé  
 tant de méfintelligence & tant de  
 broüillerie entre les Princes Confe-  
 derez, qu'ils se fussent trouvez hors  
 d'état de faire une grande entreprise  
 de concert. L'Empereur & le Roy  
 d'Arragon mêmes auroient trouvé  
 assez d'affaires dans leurs Etats  
 d'Italie. Du moins ils n'auroient  
 pû songer davantage à faire en deçà  
 des Alpes les invasions que le Roy  
 pouvoit craindre.

Louis Sforze, surnommé le More,

r s i 2.  
 Coquill.  
 hist. du  
 Nivern.  
 P. 203.  
 Saint  
 Gelais,  
 P. 159.

parcequ'il avoit pris le meurier pour  
 sa devise, & non point parce qu'il  
 fut bazané, après avoir été dé-  
 pouillé de l'Etat de Milan, & fait  
 prisonnier à Novarre, fut renfer-  
 mé au Lis S. Georges en Berri &  
 transferé depuis dans le Donjon  
 de Loches. Il n'y fut pas resseré,  
 comme on le dit ordinairement,  
 dans une de ces cages de fer dé-  
 crites si naïvement par Philippes  
 de Commines, qui lui-même en  
 éprouva le séjour sous le successeur  
 de son bon maître Louis XI. qui  
 les avoit mises en vogue. Sforze  
 fut mis dans une espece de cachot  
 clair pratiqué dans l'épaisseur de  
 la muraille, & éclairé sur le fossé.  
 Sa prison y dura huit ans, sans que  
 personne le plaignît de la souffrir,  
 tant son caractère l'avoit rendu  
 odieux. C'étoit un Prince plus ar-  
 tificieux que prudent, & plutôt  
 rusé que véritablement habile. La  
 bonne intelligence entre les voi-

Mais étoit son plus grand malheur, parce qu'il étoit sans amitié sincère, comme sans aversion véritable, toujours disposé à changer de parti, & capable de décréditer pour long-tems la parole des Princes & les sermens des Souverains. Jusqu'à sa disgrâce il avoit fait servir les Puissances les plus respectables d'instrument à toutes ses passions & de jouet à son ambition. Tantôt l'ami des François & tantôt leur ennemi, il fut la première cause des guerres d'Italie qui mirent en deuil si souvent durant quarante années, les plus illustres Maisons de l'Europe. Mais enfin lui-même il fut la dupe de ses menées & de ses complots. Plus dissimulé que caché, il fut reconnu par tout pour le perturbateur du repos public, & l'intérêt commun réunir contre lui ceux qu'il pensoit avoir rendus irrécconciliables. Le Pape & les Vénitiens se racommoderent à ses dépens avec

— pourroit être entre ses forces &  
1512. celles de ses ennemis. Mais on l'a  
vûë presque toujours bientôt rassu-  
rée; & peu contente de repousser  
ses ennemis, les aller chercher chez  
eux. Louïs incertain dans le mois  
de Juillet de 1512. s'il pourroit  
conserver la Monarchie en son en-  
tier, se crut en état dès qu'il eut  
éprouvé ses forces & celles de ses  
ennemis, de songer à reprendre ce  
qu'il avoit perdu delà les Monts. Il  
crut qu'il auroit le tems de profi-  
ter des facilitez qu'apportoient à  
son entreprise les Châteaux de Cré-  
mone & de Milan, & le Fanal de  
Genneſ, qui étoient encore tenus  
par ſes troupes. Afin d'avoir moins  
d'ennemis à combattre, il tenta  
d'abord de détacher de l'Union par  
la voye de la négociation, chacun  
des Princes Confederez en par-  
ticulier, perſuadé que la ſituation  
des affaires ayant changé, il trou-  
veroit auſſi du changement dans

leurs sentimens. Henry VIII. à qui —  
il s'adressa en premier lieu, refusa <sup>1512</sup>  
d'entendre le Ministre qu'il lui en-  
voyà.

La Reine Anne de Bretagne  
avoit toujours parlé en faveur du  
Pape dans tous les tems. Sa Sainteté  
ne pouvoit l'ignorer, & elle de-  
voit avoir d'autant plus de re-  
connoissance pour cette Princesse,  
que ses bons offices étoient partis  
uniquement de son inclination. Le  
Roy crut Jules II. capable de quel-  
que reconnoissance, & il s'imagina  
qu'un Envoyé qui lui porteroit des  
lettres de la Reine, trouveroit  
quelque amitié dans son cœur. Tout  
ce que produisirent les lettres de la  
Reine ce fut de procurer une au-  
diance favorable & un acueil gra-  
cieux à la personne qui les rendit.  
Jules II. crut que de simples senti-  
mens de reconnoissance l'acquit-  
toient suffisamment de tous les ser-  
vices qu'il avoit reçus.



Le Roy d'Arragon craignoit également la puissance de l'Empereur & celle du Pape, & on sçavoit qu'il ne trouvoit l'une & l'autre que trop augmentées par la révolution qui venoit d'arriver en Italie. Veritablement il n'étoit pas de son intérêt que le Roy très-Chrétien recouvrât ses domaines perdus; mais il ne lui convenoit pas que la Monarchie Françoisé fût affoiblie à un tel point que le Pape & l'Empereur cessassent de la craindre. Maximilien dès qu'il n'appréhenderoit plus rien des François, pouvoit demander à Ferdinand, qui avoit depuis plusieurs années touché tous les revenus de la Castille, des comptes fâcheux à rendre, & il étoit plus à portée de se jeter sur le Royaume de Naples, que Ferdinand ne l'étoit de le défendre. Sans parler de l'affaire du Duc de Ferrare & des Colomnes, Jules II. dès qu'il s'étoit vû hors de tout danger, avoit

cessé de fournir à l'armée Espagnole qui étoit en Italie le subside de vingt mille écus d'or par mois, qu'il étoit tenu de lui donner aux termes du traité d'Union. Il étoit sensible qu'il vouloit en lui retranchant sa subsistance, obliger cette armée suspecte à se débander, afin qu'il ne restât plus en Italie d'autres troupes étrangères que les Suisses. Comme ils ne faisoient pas la guerre pour eux, mais en mercenaires, le Pape pouvoit moyennant quelque argent les renvoyer dans leur pays dès qu'il le jugeroit à propos. C'en étoit assez à un Prince aussi pénétrant que Ferdinand, pour percer jusqu'au dessein du Pape, & pour s'appercevoir que ce dessein étoit de renvoyer les Espagnols au-delà de la mer, comme par leur secours il avoit renvoyé les François au-delà des Alpes. Mais Jules II. épargnoit lui-même la peine d'aprofondir ses vûes, & de

— creuser beaucoup pour déterrer son  
 \* 5 13. projet. Il ne parloit que de déli-  
 vrer l'Italie du joug des *Barbares*,  
 & de la remettre en l'heureux état  
 où elle se trouvoit en 1494. quand  
 toutes ses Provinces étoient gou-  
 vernées par des Princes qui ne pos-  
 sèdoient pas de domaine hors de  
 son continent, & qui n'avoient pas  
 d'autre patrie. Il convenoit donc  
 à Ferdinand que Louis XII. ne re-  
 couvrât point l'Etat de Milan, mais  
 que le Pape appréhendât toujours  
 que ce Prince ne vint à bout de le  
 faire. Moins le Roy très-Chrétien  
 auroit d'affaire dans son Royaume,  
 plus il seroit redouté au-delà des  
 Monts. Ainsi le Roy Catholique  
 écouta favorablement l'Envoyé de  
 France. Après une négociation  
 très-courte, il signa même un traité  
 de trêve pour un an, par lequel  
 les deux Rois s'engageoient à ne  
 point se nuire ni s'attaquer en deçà  
 des Alpes durant ce tems. Ce traité

s'accordoit aux vûes du Roy d'Ar-  
ragon sur l'Italie, & en même  
tems il lui donnoit le loisir de s'af-  
fermir dans le Royaume de Navar-  
te, acquisition importante à un  
Roy qui vouloit dominer sur tout le  
Continent d'Espagne, & de laquelle  
les François n'avoient manqué de  
le chasser que par un hazard im-  
prévu. De son côté Louis XII.  
mettoit en sureté par la trêve une  
frontiere très-étendue, & s'il diffé-  
roit d'un an le secours qu'il devoit à  
son Allié, c'étoit sans faire aucune  
cession, ou aucun accord qui lui fît  
perdre ses droits.

Ensuite ce Prince voulant dis-  
poser les Suisses à traiter avec lui,  
il leur envoya les deux Seigneurs  
de son Royaume pour qui cette bel-  
liqueuse nation, qui fût souvent le  
témoin de leurs faits d'armes, avoit  
le plus de considération; Jean-  
Jacques Trivulze & Louis de la  
Trimouille. Ils étoient chargés

— d'offrir à la Diette des Cantons toutes les pensions qu'elle pouvoit prétendre, de combler les particuliers de présens, & de stipuler même la cession d'un démembrement de l'Etat de Milan considérable par son étendue & encore plus important aux Suisses. Ce démembrement consistoit dans les quatre Bailliages de Lugan, Locarne, Mendrisio & Magdia. Les Suisses qui les gardent encore aujourd'hui s'en étoient emparez immédiatement après l'expulsion des François, sur un acte de donation de Maximilien Sforze nouveau Duc de Milan, à ce que dit leur Historien. Mais les Suisses devenus arrogans par les bassesses des Puissances d'Italie qui venoient acheter à deniers comptans leur amitié & leur protection, refuserent d'écouter les Ambassadeurs de France, s'ils ne commençoient par accorder un préliminaire qui étoit la renonciation absolue du Roy à

Simler,  
libro 1.

tous les droits sur l'Etat de Milan, & une prompte évacuation de toutes les places qu'il y tenoit encore. Non seulement les Ambassadeurs de France n'avoient point de pouvoir pour consentir à ces cessions, mais ils avoient des ordres positifs de n'entrer en aucune négociation à cet égard : Ainsi ils s'en revinrent sans avoir fait autre chose que de faire des propositions.

Ce n'étoit point assez à Louis XII. pour être en état de faire la guerre avec succès en Italie de diminuer le nombre de ses ennemis, il falloit encore qu'il se fît des amis & qu'il acquît des Alliez. Deux Puissances, l'Empereur & les Vénitiens paroissoient disposées à traiter avec lui, parce qu'elles ne pouvoient rien conclure l'une avec l'autre. Le Roy d'Arragon venoit de faire un dernier effort pour les pacifier qui avoit été inutile. Son Ambassadeur persuadoit bien l'Evêque

— de Gurck Ministre de l'Empereur, 1513. qu'il étoit de l'intérêt de son maître de se relâcher sur ses prétentions, & de laisser Vicenze aux Venitiens en prenant une somme d'argent en récompense. L'Evêque de Gurck alla même avec lui jusqu'à Lintz pour faire goûter la proposition à l'Empereur; mais ce Prince la rejeta constamment. D'un autre côté les Venitiens ne pouvoient se résoudre à signer un traité qui rendoit les Allemands les maîtres de leur ôter au premier caprice l'Etat de Terre ferme, & qui ne laissoit à leur Capitale d'autre barrière que Padouë. Cependant Maximilien prévoyoit bien qu'il seroit trop foible, bien qu'avec le secours du Pape, pour faire désormais des conquêtes sur les Venitiens, & même pour consacrer celles qu'il avoit déjà faites sur eux, s'ils se ligueroient une fois avec la France. Ainsi il s'expliquoit de les vouloir prévenir

en

en faisant avant eux alliance avec cette Couronne , & les Venitiens paroissoient craindre d'être prévenus. Ainsi graces aux conjonctures Louis XII. pouvoit choisir son Allié. Robertet qui avoit beaucoup de part à sa confiance comme son Secrétaire le plus affidé , le Maréchal de Trivulze & ses principaux Ministres lui conseilloyent de prendre ses liaisons avec les Venitiens. Ils lui représentoient que c'étoit par leur assistance que Louis le More avoit été dépouillé. Qu'on pouvoit bien compter sur le Sénat, mais non pas sur l'Empereur dont l'incertitude & l'inconstance tenoient toujours ses Alliez dans une perplexité continuelle. Que ce Prince ne pouvoit donner au Roy d'autre garant de la sincérité de ses engagements , qu'une parole à laquelle il avoit déjà manqué plusieurs fois. Que jusques-là Maximilien , avoit à son propre deshonneur , trompé



— le Roy Très-Chrétien; mais que  
1513. dorénavant le deshonneur seroit  
pour le Roy Très-Chrétien s'il se  
laissoit tromper davantage par Ma-  
ximilien. D'un autre côté le Car-  
dinal de S. Severin, qui avoit beau-  
coup de crédit à la Cour de France,  
& par son propre mérite & par la  
faveur du grand Ecuyer Galcas de  
S. Severin son frere, conseilloit au  
Roy de négliger les Venitiens, &  
de traiter avec l'Empereur. Il al-  
léguoit que pour cette fois l'Em-  
pereur demandoit des avantages  
qui seroient des garants assurez de  
sa constance dans son engagement  
si le Roy les lui accordoit. L'Em-  
pereur proposoit le mariage d'un  
de ses petits fils avec la fille puî-  
née de Louis XII. à condition  
qu'elle lui succedât à l'Etat de Mi-  
lan. Que l'Empereur suivant l'usage  
constant des Princes Autrichiens,  
avoit toujours été très-fidele aux  
interêts de sa maison. Que son al-

alliance étoit bien d'un autre poids — que celle des Venitiens, dont l'a-<sup>1513.</sup>mitié ne rendroit pas le Roy redoutable au Pape & aux Anglois, comme le feroit l'amitié de l'Empereur. Qu'il faudroit céder aux Venitiens pour prix de leur alliance le Crémonois & la Ghiara d'Adda. Que le Roy ne pouvoit faire cette cession fans préjudicier infiniment à sa réputation, quand il avoit remué le ciel & la terre, & signé la Ligue de Cambray, pour réunir ces deux Provinces à l'Etat de Milan.

Le raisonnement du Cardinal de S. Severin étoit plus spécieux que solide. Veritablement il le proposoit plutôt par aversion contre l'alliance des Venitiens, dont Trivulze, de qui il étoit jaloux, appuyoit les interêts, que parce qu'il fut persuadé interieurement de la bonté de la cause qu'il soutenoit. Néanmoins Saint Severin fit valoir

— son sentiment, s'il ne fit pas re-  
 2513. jeter le sentiment opposé. Sa  
 grande raison fut qu'Anne de Bre-  
 tagne appuya ce projet, parce qu'il  
 renfermoit un établissement avan-  
 tageux pour la fille puînée. Com-  
 me la Monarchie Françoisé ne pou-  
 voit passer à ses enfans, parce qu'elle  
 n'avoit pas de garçons, elle s'em-  
 barassoit peu du tort que ce traité  
 devoit faire à l'Etat. Elle avoit  
 même plus que de l'indifférence à  
 cet égard.

Après la mort du Roy son mari  
 la Couronne de France regardoit le  
 Comte d'Angoulême neveu de ce  
 Prince à la mode de Bretagne. Le  
 Comte d'Angoulême n'avoit rien  
 fait qui dût lui attirer l'aversion  
 de la Reine ; mais la Reine qui  
 punissoit ce Prince des pechez de  
 sa mere, ne l'en haïssoit pas moins.  
 C'étoit la Comtesse d'Angoulême,  
 femme hautaine, impérieuse, mal-  
 faisante, & dont les passions & les

caprices ont causé des malheurs qui font une des plus tristes parties de l'histoire de la Monarchie Françoisse. Elle s'étoit attiré l'aversion de la Reine par des discours pleins de vanité, par des airs de hauteur, par des comparaisons à son avantage, & par d'autres petites, sujets ordinaires des démêlez des femmes, qui nonobstant leur futilité, ne deviennent que trop souvent des querelles importantes où l'Etat se trouve intéressé.

Louis XII. négocia donc en même tems avec l'Empereur & avec les Venitiens. Mais la première négociation échoua bientôt. L'Empereur demandoit que le Roy fit passer à la Cour de Lintz sa fille encore enfant pour y être élevée, & que pour sûreté de l'exécution du traité il pût mettre garnison Allemande dans les places les plus importantes de l'Etat de Milan. Le Roy ne voulut pas consentir à cette

1513 proposition, ni l'Empereur s'en dé-  
lister.

La négociation avec les Venitiens fut plus heureuse. Les premières ouvertures furent faites par un Secrétaire du Maréchal Trivulze, qui séjourna à Venise sous le prétexte de donner ordre à ses affaires domestiques, & qui traita secrètement avec le College. Dès que le projet du traité eut été dressé, il fut communiqué au Sénat, qui approuva d'abord les articles essentiels, & comme le Roy & la République trouvoient également leur avantage dans une étroite alliance, bientôt la négociation fut en des termes tels, qu'on ne doutât plus de sa conclusion. André Gritti, qui avoit toujours été détenu en France depuis que Gaston de Foix l'avoit fait prisonnier dans Bresse, fut mis en liberté dès que le Sénat lui eut envoyé des Lettres en créance sur lui

pour consommer le traité. Aussi-tôt —  
 il parut publiquement à la Cour, & <sup>1513</sup>  
 il y prit la qualité d'Ambassadeur de  
 la République de Venise auprès du  
 Roy très-Chrétien.

Jules II. ne mourut pas de la  
 douleur que la conclusion de ce  
 traité lui auroit donnée, parce  
 qu'une maladie violente l'emporta  
 quelques jours avant qu'il fût signé.  
 Le nombre des projets dont il avoit  
 l'esprit toujours rempli, n'étoit pas  
 diminué par ceux qu'il avoit exé-  
 cutés. D'autres en plus grand nom-  
 bre succédoient à ceux-là. Ses me-  
 sures étoient prises pour faire le  
 siège de Ferrare au retour du beau  
 tems. Il étoit en traité avec l'Em-  
 pereur qui devoit lui remettre Mo-  
 dène, & contribuer à faire son ne-  
 veu le Duc d'Urbain, Souverain de  
 Sienné. Mécontent du Cardinal  
 de Sion qui ravageoit le Milanois,  
 comme l'auroit pû faire un Chef  
 de Bandis, il avoit révoqué la Bulle

1513. de la Légation, & malgré le contenu de ses sortes de Bulles, qui dispense ceux qu'elles nomment pour exercer quelque commission de rendre compte de leur gestion à d'autres qu'à Dieu, il le citoit à Rome pour y rendre compte de son administration. Le dessein de Jules II. étoit de dépouiller ce Prêtre soldat de son autorité, afin de gouverner désormais les Suisses immédiatement par lui-même. Il vouloit joindre ensuite leur bras à la tête des Italiens, & composer ainsi une puissance capable d'expulser tous les Barbares de l'Italie. Peu satisfait du Cardinal de Médicis, il pensoit à bouleverser encore une fois à Florence le Gouvernement. Il ne songeoit pas même à se raccommoder avec ses anciens ennemis, quand il alloit s'en faire tant de nouveaux. Au contraire il étoit résolu à se porter aux dernières extrémités contre le Roy de France.

La minute de la Bulle qui devoit ~~changer~~ <sup>1513.</sup> l'interdit en excommunication, & livrer son Royaume au premier occupant, étoit déjà écrite. Il avoit même pris des mesures pour faire transférer au Roy d'Angleterre par un decret du Concile de Latran, le titre de Roy très-Chrétien & de fils aîné de l'Eglise ; comme s'il y avoit au monde une Puissance qui pût faire que de toutes les Monarchies qui subsistent aujourd'hui, la Monarchie Françoisé ne fût pas la plus ancienne ; & qu'après avoir reconnu la premiere de toutes l'autorité du S. Siège, elle n'eut pas toujours perseveré constamment dans la foy Catholique.

Voilà les projets dans lesquels la mort surprit le Pape, mais s'il fut surpris, ce fut sa faute. Son grand âge vouloit que dès long-tems il s'attendît à sa fin. Frapé d'une maladie dont un jeune homme n'auroit pû esperer de guérir, il fit as-



1513. sembler dans sa chambre les Cardinaux, & il confirma en leur présence sa Bulle contre les Simonies des Conclaves qui fait encore la meilleure partie de la Constitution du Pape Gregoire XV. touchant ces augustes Assemblées. Jules II. inséra dans sa Bulle, que les Cardinaux Peres du concile assemblé à Pise, qui depuis la révolution du Milanois continuoit ses Sessions à Lyon, ne pourroient pas être admis dans le prochain Conclave, quoique ce fût hâter le Schisme que l'Eglise craignoit tant. Mais le Pape couvrit son ressentiment du prétexte ordinaire des vindicatifs, & il répondit à ceux qui lui représentoient les conséquences de sa Bulle, qu'après avoir pardonné de bon cœur à ces Cardinaux les injures qu'ils lui avoient faites comme à Julien de la Roveré, il ne pouvoit point leur remettre les outrages qu'ils avoient faits à l'Eglise en sa

personne. Quant à sa famille, objet qui a occupé les dernières heures de tant de Papes, il ne parut s'en souvenir que pour demander aux Cardinaux qu'ils consentissent à l'inféodation de Pesaro au Duc d'Urbain, leur représentant que c'étoit à ce Duc que l'Eglise avoit la plus grande obligation d'être rentrée en possession de cet Etat après la mort de Jean Sforze qui l'avoit usurpé. Mais quand sa fille *Donna Felice* lui demanda le chapeau pour Gui de Monte Falcone frère uterin de cette Dame, il la refusa, alléguant une raison sur laquelle il avoit passé si souvent; que le sujet n'étoit pas digne du Cardinalat. Enfin il mourut la nuit du vingt au vingt-un de Février sans paroître aussi inquiet qu'il auroit dû l'être du compte terrible qu'il alloit rendre. Je ne parle pas tant de ses pechez de foiblesse, qui cependant furent des moins excusables, que de

— l'abus affreux qu'il avoit fait du pouvoir des Clefs. Il causa de grands maux dès son Pontificat ; mais il paroît encore avoir été la principale occasion du defastre qui survint sous le Pontificat suivant. Ce fut sous Léon X. successeur de Jules II. que la communion , qui subsistoit entre toutes les Eglises d'Occident fut rompue , & que tant de Chrétiens Theologiens sans Lettres saintes , & Apôtres sans vocation , sous prétexte de réforme , ôterent de la Religion , tout ce qui déplaisoit à leur humeur , & qu'ils la mirent dans la même confusion où se trouveroit la Société civile , si chaque particulier entreprenoit d'abolir les loix qui lui déplaisent. On ne peut disconvenir que les abus que Jules II. fit de l'autorité Pontificale , quand il employa pour faire valoir des prétentions purement temporelles des armes destinées à la défense de la foy & de la

discipline de l'Eglise, n'ayent bien  
diminué la terreur que ces armes  
inspiroient auparavant aux Chré-  
tiens, & la vénération qu'ils avoient  
pour les souverains Pontifs. Ces  
abus furent ainsi une des causes de  
la naissance du Protestantisme, le  
plus grand malheur qui soit arrivé  
à l'Europe depuis sa dévastation  
par les peuples du Nord, même  
à ne le regarder qu'avec les yeux  
de la chair.

C'est le sentiment d'un des plus  
illustres & des plus sçavans Au-  
teurs qu'ayent les Protestans. Ces  
*entreprises*, dit-il, *furent cause que les*  
*derniers Papes avant la Réformation,*  
*pour avoir voulu étendre leur pouvoir*  
*au-delà de ses bornes, perdirent l'au-*  
*torité qui leur est dûë, & que la Chré-*  
*tienté avoit tant d'intérêt qu'ils con-*  
*servassent.* On sçait bien que quel-  
ques-uns des Prédecesseurs de Ju-  
les II. étoient tombez dans les mê-  
mes excès que lui, mais il combla

Leib-  
nitz in  
Præfat.  
Cod.  
Diplo.  
pag. 100

la mesure. D'ailleurs l'ignorance  
 1513. grossière des siècles précédens avoit  
 pour ainsi dire enveloppé de téné-  
 bres l'irrégularité de la conduite  
 des autres Papes. Mais au com-  
 mencement du seizième siècle les  
 sciences renaissantes rendirent les  
 hommes plus clairs-voyans , & mi-  
 rent les fautes & les abus de Jules  
 II. dans tout leur jour.

Dès que sa mort fut publique,  
 le Viceroy de Naples suivant les  
 intentions du Roy son maître, de  
 traverser en toutes manieres la gran-  
 deur temporelle des Papes , fit ré-  
 volter contre la Cour de Rome,  
 Parme & Plaisance , qui se réunia-  
 rent aussi-tôt à l'Etat de Milan. D'un  
 autre côté le Duc de Ferrare ren-  
 tra dans toutes les petites places  
 occupées sur lui par Jules II. Il n'y  
 eut au reste aucun mouvement dans  
 l'Etat Ecclesiastique , tant le Pape  
 défunt avoit mis bon ordre qu'il  
 n'y en arrivât point même après

sa mort. Le Conclave s'assembla aussi tranquillement que s'assembler un consistoire, & les Cardinaux le commencèrent par dresser une espèce de capitulation, que celui qui seroit élu Pape devoit jurer d'observer. Les excès du dernier Pape avoient suffisamment donné à connoître les inconveniens d'une autorité illimitée entre les mains du Chef de l'Eglise, & montré la nécessité de marquer des bornes à sa puissance. C'est ce que faisoit la capitulation. Mais de quoi pouvoit-elle servir, quand ceux entre les mains desquels elle auroit été jurée, attendroient tout leur avancement de celui qui l'auroit promise?

Dès le septième jour du conclave le Cardinal de Médicis, qui n'avoit encore que 37. ans fut élu Pape, comme un sujet très-capable de servir le S. Siège dans les conjonctures difficiles où il se trouvoit. Veritablement Leon X. (c'est

1513. le nom qu'il prit ) ne fut peut-être pas un Ecclesiastique trop austere ; mais il fut un grand Pape. On peut juger de sa severité par le récit que fait Paul Jove , sa créature , de ses passerens ordinaires , & par ce qu'écrira le même Paul Jove dans l'Eloge de Machiavel : Que Leon X. ayant appris le succès prodigieux qu'avoit eu le *Messer Nicia* \* de Machiavel dans les representations qui s'étoient faites à Florence , il fit venir à Rome l'attirail du spectacle & les Auteurs pour y jouer cette comédie devant lui. Jamais la Cour de Rome ne fut aussi spirituelle & aussi brillante que de son tems. Tout n'y respiroit que la magnificence. La joye y fut generale , & comme la santé du Pape rejaillit sur le sacré Collège , il n'y avoit guere de Cardinaux moribonds ni renfermez sous le Pontificat d'un Prince de 37. ans. C'est ce qui fit regretter si souvent aux Romains

Vita  
Leonis  
X. lib.

4.  
Elog.  
vir. doc.  
Illust.

\* C'est  
le nom  
du prin-  
cipal  
persona-  
ge de la  
Comé-  
die de la  
Mandra-  
gore.

le regne de Leon X. après qu'il fut fini. — 1513.

Un bonheur auquel il ne s'attendoit pas, le délivra de la crainte d'un Schisme. Les Cardinaux de Sainte Croix & de S. Severin, qui faisoient la plus grande figure dans le parti du concile de Pise, ayant appris la mort de Jules II. vinrent s'embarquer à Marseille pour se rendre au plutôt à Rome. Ils furent obligez de débarquer en Toscane où les amis du Pape les arrêterent pour les lui remettre entre les mains.

Le nouveau Pape voulut attendre l'onzième d'Avril suivant pour se faire couronner, parce qu'il y auroit précisément un an et jour, là qu'il avoit été fait prisonnier à Ravenne. Ce couronnement se fit avec toute la pompe digne d'un souverain Pontife, & du fils du magnifique Laurent de Médicis. Mais ce qui plut davantage aux spectateurs qui le prirent pour un heu-



— reux augure de la clémence du nouveau Pontificat, ce fut de voir le Duc de Ferrare faire à la cérémonie les fonctions de sa dignité de grand Gonfalonier de l'Eglise. Leon X. en lui accordant d'abord une suspension des censures fulminées contre lui & un armistice, donnoit à connoître que ses mœurs seroient plus convenables à un Vicaire de Jesus-Christ, que ne l'avoient été celles de Jules II.

On attendoit avec impatience quel parti il prendroit dans les conjonctures où l'Europe étoit alors; mais on l'attendit long-tems inutilement. Il n'est pas sans apparence que lui-même fut quelque tems sans sçavoir à quel personnage il devoit se déterminer. Son Prédécesseur, qui se conseilloit à ses passions, avoit bientôt pris sa résolution. Leon X. qui ne vouloit rien faire que de conforme à la raison d'Etat & aux intérêts du saint Siége, devoit dé-

libérer plus long-tems. D'un côté <sup>1513</sup> il ne lui convenoit pas que le Roy de France recouvrât ses domaines en Italie. Mais d'un autre côté il devoit se défier du Roy d'Arragon, comme d'un Prince ennemi de la grandeur temporelle des Papes. La trêve du Roy Catholique avec la France avoit paru un énigme ; mais la conduite du Viceroy de Naples dans la révolution de Parme & de Plaisance l'expliquoit très-intelligiblement. Léon X. connoissoit encore les Suisses mieux que Jules II. Il regardoit donc leurs armes comme un secours équivoque & incertain. Il pouvoit également lui manquer, soit que ces soldats ne touchassent pas leur paye à heure nommée, soit que pour avoir emboursé trop d'argent, ils voulussent aller jouir de leur acquisition dans la patrie dont le besoin seul peut les faire sortir. Sforze étoit un Allié à charge, l'Empereur Maximi-

1513.

lien un ami également léger & dangereux, & les Venitiens étoient rentrez dans l'alliance de la France.

La République ne s'étoit déterminée qu'avec beaucoup de peine à souscrire aux propositions de Louis XII. qui contenoient, que le Crémonois & les Sables de l'Ad-da demeureroient dans la suite réunis à l'Etat de Milan, & que les Venitiens renonceroient aux droits que le traité de 1499. leur avoit acquis sur ces Provinces si fort à leur bienfaisance. Mais la nécessité de prendre un parti, & l'idée que la France, qui seule les avoit chassés de Terre ferme, pouvoit seule les y rétablir, furent cause qu'ils y donnerent les mains. Le nouveau traité d'alliance entre Louis XII. & la République fut bientôt après signé à Blois. Il contenoit une Ligue offensive & défensive entre les Puissances contractantes pour s'entraider à recouvrer leurs domaines,

Le 13  
Mars.

1513.  
ſçavoir le Roy de France l'Etat de Milan, tel que l'avoit tenu Louis le More avec le Cremonois & la Ghiara d'Adda; & les Venitiens, tout ce qu'ils possédoient en Lombardie du tems de ce Duc. Les prisonniers de part & d'autre devoient être mis en liberté sans rançon, & les Bannis pour avoir servi une des deux Puissances, rétablis par celle qui les auroit proscrits. Les Venitiens avoient bien demandé que le Roy s'engageât à leur faire rendre, à l'exception des deux Provinces cedées, tout ce qu'ils avoient perdu soit en Lombardie, soit dans le Royaume de Naples, depuis la Ligue de Cambray. Mais Louis XII. leur representa qu'eux-mêmes ils avoient cédé ces domaines perdus au Pape & au Roy d'Arragon par des traitez subséquens à cette Ligue & les Venitiens ne le presserent pas davantage sur ce sujet. Dans le fonds le Roy ne vouloit pas en si-

gnant un pareil article , se rendre  
 1513. irréconciliable avec Leon X. &  
 avec le Roy Catholique.

Le traité de Blois fut ratifié à Venise, & il y fut publié solennellement l'onzième d'Avril à la grande joye de tous les citoyens. Il portoit le coup mortel à la Ligue de Cambray, & s'il ne faisoit pas cesser la guerre qu'elle avoit allumée, il donnoit une esperance presque certaine de la voir finir bientôt par le recouvrement de l'ancien état de Terre ferme. Veritablement ce traité de Blois doit être regardé comme le coup d'Etat par lequel Venise rafirma sa grandeur si fort ébranlée. C'est le sentiment de ses plus illustres Historiens. Bientôt la France se mit en devoir de l'exécuter. Elle commença par rendre la liberté aux prisonniers Vénitiens parmi lesquels on comptoit plusieurs personnes de la première distinction. Un des plus illustres

étoit Barthelemi l'Alviane, fait prisonnier à la journée d'Agnadel, où il servoit en qualité de Mestre de Camp general. C'est un malheur que nous n'ayons pas les Commentaires de sa vie qu'il écrivit durant sa prison, en se servant de morceaux de balais pour plume, & d'une encre qu'il composoit de charbon pilé & détrempé avec du vin. Paul Joye qui les avoit vûs, rapporte un fait très-singulier qu'il en tire. L'Alviane y racontoit que les Astrologues lui avoient prédit très-précisément tout ce qui lui étoit jamais arrivé, ses maladies, ses avancemens, sa prison & même ses blessures. Le fait seroit très-remarquable si l'on en étoit assuré. L'Alviane étoit un soldat de fortune, quoique Varillas répète plusieurs fois dans son histoire de Louis XII, qu'il étoit de la Maison des Ursins, & suivant le cours ordinaire des choses, il ne devoit jamais parve-

Eloge  
de L'Al-  
viane.

Louis  
XII. to.  
I. pag.  
351. &

1513. nir au Généralat des armées Veni-  
 361. 10. tiennes , le premier poste où pût  
 2. pag. monter en Italie un homme qui  
 20. 48. portoit l'épée. Mais on peut croire  
 &c. que Paul Jove de tous les Histo-  
 riens le plus prostitué à la faveur,  
 — aura inventé ce fait pour faire sa  
 cour à Paul III. sous lequel il écri-  
 voit ses éloges qu'il publia sous le  
 Pontificat suivant. Paul III. selon les  
 Historiens, étoit extrêmement en-  
 têté de l'Astrologie judiciaire, &  
 lui-même il est cité par les Astro-  
 logues comme un garant de la ve-  
 rité de leur science , par laquelle  
 Paul Jo- il prévint le tems & la durée de son  
 7c. Cardan. regne. C'étoit lui faire sa cour, que  
 de fomentier la crédulité des hom-  
 mes pour cet égard ; & voilà pour-  
 quoi Paul Jove, qui écrivit sous le  
 Pontificat de Paul III. la plus  
 grande partie de ses livres, raconte  
 tant de faits avantageux à l'Astro-  
 logie. Comme avant la Bulle de  
 Sixte - Quint contre l'Astrologie,  
 cette

cette vaine science n'étoit point —  
notée en Italie, on ne doit pas être 1513:  
surpris des récits de Paul Jove, ni  
de la foy qu'il a pour les *Nativitez*.

Dès que l'Alviane fut en liberté,  
il envoya au Sénat un écrit qui  
contenoit son apologie, sur la dé-  
route d'Agnadel. Sa justification  
sur ce sujet étoit devenuë d'au-  
tant plus difficile, que le bruit  
qu'il avoit été la cause du malheur,  
passoit pour une verité démontrée,  
parce que personne ne l'avoit con-  
tredit pendant les cinq années de  
la prison de cet Officier. L'Alviane  
représentait dans son Mémoire,  
qu'il n'avoit pû se dispenser de com-  
battre : Qu'il avoit rempli dans  
l'action tous les devoirs d'un Gé-  
néral : Que la disposition du Corps  
qu'il commandoit avoit été si bon-  
ne, que les François n'avoient eu  
sur ses troupes d'autres avantages  
que celui de la valeur. Enfin il su-  
plioit le Sénat de ne point ajoû-



1513. ter foy aux rapports calomnieux des Subalternes , qui dans la vûë de justifier leur lâcheté , chargent toujours le General , afin de se rendre innocens à ses dépens. Que la perte de la bataille venoit uniquement de ce que ceux qui servoient sous lui ne l'avoient pas secondé comme ils l'auroient dû faire , & de ce que le Comte de Pitigliano ne l'avoit pas secouru à tems.

Le Sénat fut partagé sur la réponse qu'il convenoit de faire à l'Alviane , & sur la question , *si la République lui donneroit de l'emploi.* Molino représenta que la plus mauvaise excuse que pût alléguer un de leurs Generaux après avoir perdu une bataille à la tête d'une armée égale à celle de l'ennemi , c'étoit la lâcheté des troupes : Qu'il s'accusoit par-là de les conduire mal & d'avoir perdu leur confiance. Que les soldats bons juges de la capacité de celui qui les commande,

ont de la valeur à proportion du <sup>15130</sup>  
mérite qu'ils connoissent à leur General. Que personne n'étoit capable de rendre un meilleur compte des ordres que l'Alviane avoit donnez, que les Subalternes qui les avoient reçus, & que la République ne pouvoit refuser d'en croire leur témoignage, sans s'accuser d'avoir fait une infinité de mauvais choix. Qu'il étoit bien plus probable qu'elle n'en avoit fait qu'un en prenant l'Alviane pour son Mestre de camp general. Que c'étoit un homme qui ne pouvoit même parler de guerre de sang froid & sans entrer en une espece de fureur. Qu'attendre d'un pareil General, sinon que la tête lui tourneroit toujours dès qu'il verroit l'ennemi, & dans ces momens où les transports de vivacité sont d'une si grande conséquence; puisqu'il faut que les ordres soient aussitôt exécutez que donnez?

1513.

Par bonheur pour l'Alviane, Gritti Provéditeur de l'armée battue à Vaila venoit d'arriver à Venise. Il entreprit la justification de ce General ; mais en tombant d'accord qu'il auroit pû mieux faire. Il représenta que sa déroute l'avoit rendu plus sage ; que désormais il seroit prudent sans se soucier d'être appelé timide ; circonspect , sans s'embarrasser d'être réputé lent, & posé, sans craindre de passer pour un homme qui n'a point de vûes. Qu'il ne s'agissoit pas tant de sçavoir si l'Alviane avoit fait quelques fautes, que de sçavoir s'il y avoit quelqu'un qui en fist moins que lui. Qu'ils connoissoient les défauts de l'Alviane , parce qu'il avoit été mis en œuvre, & qu'ils sçavoient par conséquent les remèdes qu'on y pouvoit apporter : mais que ceux qui l'avoient si fort noirci auprès du Sénat feroient peut-être plus mal que lui, s'ils se trouvoient en

tête une armée Françoisë menée par son Roy : Que disputer la victoire à une pareille troupe, c'étoit gagner une bataille. Enfin le Sénat résolut de donner le Généralat de ses forces à l'Alviane, qui étoit d'ailleurs fort au goût des Venitiens par sa jactance & par une certaine ostentation de bravoure, qu'ils aiment dans leurs soldats presque autant qu'une déference aveugle pour le sentiment des Provéditeurs.

Le Roy de France se pressoit en même tems d'accomplir le traité de Blois dans son article essentiel, qui étoit de faire passer au plutôt les Monts à son armée. Il sçavoit d'ailleurs que la disposition des peuples lui étoit favorable, & qu'ils regrettoient les François après avoir tant de fois souhaité d'en être délivrés. Enfin les garnisons des forteresses qui tenoient encore pour lui s'afoiblissoient tous les jours. Il étoit tems de les secourir si l'on ne

1513.

vouloit les perdre. Leur perte auroit absolument changé la nature de l'entreprise, & réduit l'armée Françoisé à faire une guerre de frontiere, au lieu d'une guerre d'invasion que ces places lui donnoient le moyen de porter d'abord dans le centre du Milanez. On représentoit bien à Louis XII. qu'il devoit assurer le repos de la France avant que de porter le trouble en Italie, & que ses armes seroient mieux employées à rassurer ses sujets, qu'à jeter la terreur chez ses ennemis. Mais comme l'Etat de Milan lui appartenoit personnellement, & qu'il étoit encore sa conquête, il avoit une prédilection pour cette Province qui lui cachoit le péril où le départ de sa gendarmerie alloit laisser le Royaume. Ses troupes eurent donc ordre dès le mois de Mars de défiler incessamment pour se rendre à Suze où le Maréchal Trivulze qui avoit pris les devans les recevoit.

La Trimouille qui commandoit l'armée en qualité de Lieutenant General pour le Roy delà les Monts, partit incessamment pour s'y rendre. Cette armée devoit être forte à la fin d'Avril de quinze cens hommes d'armes, de huit cens chevaux legers, de huit mille Lanfquenets distribuez en différentes Bandes ; & les célèbres Bandes Noires composées de six mille fantassins de la même nation, que le Duc de Gueldres avoit levez pour le service de la France, en devoient aussi faire une partie.

Leon X. avoit fait son possible pour détourner les Venitiens de ratifier le traité de Blois ; mais ses instances & ses prieres se trouverent inutiles. Pour ménager ses ennemis même en suivant ses intérêts presents, il prit à la fois des mesures pour s'opposer de son mieux à l'entreprise de Louis XII. & pour se disculper en même

— tems auprès de ce Prince, & l'em-  
1513. pêcher de lui sçavoir mauvais  
gré de ce qu'il auroit fait contre la  
Couronne. Le Pape envoya pour  
cet effet au Roy le nommé Cin-  
thio dont il se servoit volontiers  
dans ses négociations secretes.  
Nous ne le connoissons guere que  
par cet endroit, qui ne donne pas  
une grande opinion de sa droiture.  
Il y a des occasions où le choix des  
Princes n'honore pas ceux sur les-  
quels il tombe. Non seulement  
Leon X. choisit Cinthio en une  
occasion où ses intentions n'étoient  
pas trop scrupuleuses ; mais après  
l'avoir employé une fois, il conti-  
nua de s'en servir en de pareilles  
affaires. Cet homme de confiance  
assura donc le Roy de la part du  
Pape, que Sa Sainteté étoit l'heri-  
tier des sentimens respectueux de  
la Maison de Médicis pour la Cou-  
ronne de France, & que son pere  
Laurent n'avoit eu ni plus d'incli-

nation ni plus de veneration que <sup>1513.</sup> lui pour les Rois très-Christiens. Mais que Pape depuis un mois, il ne pouvoit pas rompre en un jour les engagements solennels où son prédécesseur avoit jetté le S. Siège. Que son intention étoit bien de changer de parti & de se ranger du côté du Roy; mais qu'une pareille révolution dans les Alliances d'un Etat, étoit un ouvrage de longue haleine pour un Souverain électif. Qu'il falloit préparer un pareil changement, & que celui dont il s'agissoit ne pouvoit pas être fait précipitamment sans soulever contre Sa Sainteté toutes les personnes zelées pour l'honneur du S. Siège, & conséquemment jalouses qu'il fût fidele à ses engagements. Qu'il supplioit le Roy de n'imputer qu'à son Prédecesseur quelques démarches qu'il seroit obligé de faire pour paroître le traverser dans la conquête du Milanez, de croire que son



1513. cœur les desavoüoit, & d'attendre du moins à juger de ses sentimens qu'il fût le maître de conformer sa conduite à son inclination. Enfin le Pape faisoit supplier le Roy de trouver bon qu'il l'exhortât par un Bref à ne rien entreprendre contre le repos de l'Italie. Il paroît par la conduite de Louis XII. que du moins il crut une partie de ce discours.

Mais quoique Leon X. assurât tant d'avoir toujours présent à l'esprit qu'il étoit fils de Laurent de Médicis, son procédé faisoit voir qu'il l'avoit oublié, pour le souvenir seulement qu'il étoit frere de Pierre de Médicis, chassé de Florence à l'occasion du voyage de Charles VIII. à Naples, & qu'après la bataille de Ravenne on l'avoit voulu emmener lui-même prisonnier en France. D'un côté il sollicitoit le Roy d'Angleterre de faire une invasion en France, de l'autre

Il envoyoit en Suisse des indulgences & beaucoup d'argent pour animer la nation à la défense du Milanais, comme pour la porter à faire descendre en Italie le plus grand nombre de soldats qui se pourroient tirer du pais. Ses instances auprès du Roy d'Arragon, afin que son armée concourût à repousser les François, étoient encore d'autant plus pressantes, que ce Prince sembloit chancelant dans ses résolutions, & qu'il étoit impossible de rien comprendre aux marches & contremarches de ses troupes. Enfin il ne tint qu'aux François de connoître alors distinctement que les Souverains Pontifes ne changent que de nom à leur égard, & qu'un nouveau Pape n'agit point conformément à l'inclination qu'on croit qu'il a fait voir quand il étoit Cardinal ; mais suivant les intérêts de la Cour de Rome, qui souvent subsistent les mê-

— mes sous differens Pontificats. La  
 1513. conduite de Jules II. & de Leon  
 X. fut presque la même dans l'ef-  
 sentiel envers Louis XII. & ce Roy  
 ne trouva guere de différence que  
 dans leurs manieres. L'humeur op-  
 posée de ces deux Papes les fit seu-  
 lement aller par diverses routes au  
 même but , qui fut constamment  
 la diminution du pouvoir de la  
 France que la Cour de Rome  
 croyoit alors avoir intérêt d'abatre.

Le Roy d'Arragon étoit de meil-  
 leure foy que Leon X. Il faisoit  
 assurer tous les jours Louis XII.  
 que les troupes n'auroient pas en  
 tête l'armée Espagnole qui étoit  
 en Italie. Il s'en faisoit même un  
 grand mérite auprès de ce Prince,  
 & c'étoit avec raison , puisque la  
 trêve qui étoit entre les deux  
 Royaumes , ne s'étendoit pas au-  
 delà des Alpes. Veritablement il  
 paroissoit que l'armée de Ferdi-  
 nand ne vouloit pas s'opposer aux

progrès des François. Le Viceroy <sup>1513.</sup> qui la commandoit s'obstinoit à la tenir campée sur la Trebbia, & les Suisses le pressoient inutilement de les venir joindre à Tortone. Ils s'y étoient assemblez, parce que les mouvemens des François faisoient croire qu'ils entreroient dans la partie de l'Etat de Milan qui est à la droite du Po. Enfin l'armée Espagnole étoit encore sur la riviere quand le Comte de Musocco fils du Maréchal Trivulze, qui menoit la tête des troupes Françaises, surprit Ast & Aléxandrie. Les Suisses eurent peur, croyant que l'armée de France le suivoit, & qu'ils l'alloient avoir sur les bras. Ils dépêcherent aussi-tôt au Viceroy, qui refusa de nouveau de se mettre en marche pour les joindre. Sur ce refus les Suisses repassèrent le Po pour ne point combattre seuls contre toutes les forces de l'ennemi, & Sforze les ayant joints avec quelque Gen-

darmerie, ils se jetterent dans Novare. Ils y étoient à portée de recevoir aisément les secours de leur nation qui étoient en marche, & qui devoient arriver au premier jour. Le Viceroy de son côté abandonnant l'Etat de Milan aux François, partit avec l'armée Espagnole forte de douze cens hommes d'armes, & de huit mille fantassins, & il reprit le chemin de Naples.

Maximilien Sforze avoit été haï & méprisé des Milanois dès qu'il en avoit été connu. Il lui arriva donc dans sa disgrâce ce qui arrive aux Princes malheureux quand il n'y a pas u d'autres liens entr'eux & leurs sujets, que le pouvoir armé d'un côté, & la crainte des violences de l'autre. Tout le monde l'abandonna. Socromore Visconti, qui commandoit pour lui au blocus du Château de Milan, vendit au Chevalier de Louvain, son Gouverneur, toutes les munitions de

bouche qu'il voulut acheter.

---

Les Milanois après en avoir en-<sup>1513.</sup>  
voyé faire de légères excuses à Sfor-  
ze , députèrent des Commissaires  
pour traiter avec les François.  
Après avoir si souvent déclamé  
contre l'insolence de ces maîtres ,  
ils se tinrent heureux de pouvoir  
se jeter entre leurs bras. Les Suisses  
réputés si bonnes gens , avoient  
enseigné aux Milanois depuis la ré-  
volution , que la hauteur , la con-  
voitise & la vanité ne sont point le  
caractère particulier d'aucune na-  
tion ; mais des vices qui de tout  
tems ont suivi par tout la grande  
prosperité. Qu'on trouve ces vices  
chez tous les peuples à qui la for-  
tune donne l'ascendant sur l'étran-  
ger , & qu'il faut chercher des  
hommes , que les succès & la do-  
mination n'enorgueillissent pas où  
l'on en trouve que les disgraces &  
la servitude n'abattent point. Les  
Milanois avoient donc jugé après

1513 l'expérience, qu'on ne pouvoit reprocher aux François d'autres vices que ceux qui sont communs à tous les hommes, & qu'ils compensoient encore ces vices par une bonté & une facilité qui leur sont particulieres : Enfin que les Milanois étant condamnez à souffrir que l'étranger dominât dans leur país, ils auroient moins à souffrir des François que d'aucun autre. Toutes les villes de l'Etat, à l'exception de Côme & de Novarre, arborerent l'étendart des François, ou celui des Venitiens. De leur côté ils faisoient ce que le traité de Blois les obligeoit à faire. Ils avoient mis sur pied une armée dans laquelle on comptoit huit cens hommes d'armes, dix mille hommes d'infanterie, outre un grand nombre de compagnies de cavalerie légère. L'Alviane partit de S. Boniface le vingtième de Mai à la tête de cette armée pour s'approcher

de Vérone où il avoit des intelligences. Mais ces intelligences furent découvertes par la garnison Allemande, & un nouveau renfort qui lui vint fit perdre l'esperance d'emporter la place par un siège régulier. Alors l'Alviane passa le Mincio contre le sentiment du Provéditeur Venitien qui étoit dans son armée, & sans donner avis de sa marche au Sénat, que lorsqu'il fut si avancé, qu'on ne pouvoit plus ni le rapeller, ni le faire demeurer où il seroit. Son dessein étoit de joindre au plutôt la Trimouille, persuadé que rien ne résisteroit aux armées de France & de Venise, quand une fois elles seroient réunies. Mais le projet étoit aussi périlleux qu'il étoit grand, & jamais le Sénat qui ne met pas volontiers ses armées au pouvoir de la fortune, n'y auroit consenti s'il eût été consulté sur son execution. Les commencemens de la campagne de



— l'Alviane furent très-brillans. La  
1513. ville de Peschiera se rendit à son  
approche, & l'Allemand qui com-  
mandoit dans le Château, le lui re-  
mit pour une somme d'argent. Les  
habitans de Bresse se déclarerent  
aussi pour Saint Marc dès que l'Al-  
viane se fut approché de leur ville,  
& ils l'envoyerent prier de les ve-  
nir aider à chasser du Château la  
garnison Espagnole. Mais leurs prie-  
res ne purent détourner l'Alviane  
de son projet principal. Il se con-  
tenta de leur envoyer un foible  
détachement de son armée, & con-  
tinuant sa marche, il arriva devant  
Crémone. Pour avoir l'honneur  
de remettre lui-même la place aux  
François, il dissipa quelques trou-  
pes qui se disoient amies, & qu'il  
trouva à ses portes. Elles avoient  
été ramassées par les Pallavicins,  
sous ombre d'une commission ve-  
nuë de France pour se saisir du Cré-  
monois. Ensuite l'Alviane entra

brusquement dans la ville par le Château qui tenoit encore pour les François, & il fit prisonniers de guerre trois cens chevaux, & cinq cens hommes de pied du Duc de Milan qui en formoient le blocus. Les habitans prêterent serment de fidélité au nom de Louis XII. & dans les premiers jours du mois de Juin ceux de Lodi, de Soncino & des autres villes voisines, firent la même chose. Par tout la fortune étoit aussi favorable aux François, & ils venoient encore de rentrer dans Gennes avec la même facilité qu'ils en avoient été chassés. La garnison Françoisé quand elle évacua la ville, s'étoit retirée dans deux forteresses, le *Castelletto* ou petit château & le Fanal. Le *Castelletto* qui étoit situé sur les hauteurs qui commandent la ville, & à peu près dans l'endroit où est aujourd'hui le réservoir de l'Aqueduc entre l'Albergo & la hauteur de

— Carignan, n'avoit pû être secouru  
 45 112. par les François. Il s'étoit rendu  
 faute de vivres, & les Gennois l'a-  
 voient razé. La forteresse qui étoit  
 autour du Fanal & qui a subsisté  
 jusqu'à la démolition par André  
 Dorie, avoit reçu de tems en tems  
 des secours de Provence, & elle  
 tenoit encore pour le Roy. Il arriva  
 dans ces conjonctures que les freres  
 du Doge Frégose assassinerent  
 un Fiesque. Les autres Fiesques ir-  
 ritez du meurtre de leur frere, pri-  
 rent pour le vanger plus surement,  
 le parti de la France. Ils leverent  
 du monde en son nom, ils entre-  
 rent dans Gennes par le Fanal, &  
 leurs ennemis furent obligez à se  
 sauver. Aussi-tôt tout le monde se  
 déclara pour eux & pour la France,  
 sous les étendarts de laquelle ils  
 étoient entrez dans la ville.

Dès événemens si heureux fi-  
 rent croire à la Trimouille, qu'il  
 pouvoit se dispenser d'attendre que

toutes les forces fussent rassem-  
blées pour entrer dans l'Etat de  
Milan. Il pensa qu'en marchant  
promptement à Novare avec les  
troupes qui se trouvoient auprès  
de lui, il feroit prisonnier Maxi-  
milien Sforze dans la même ville où  
Louis le More, le pere de ce Prince,  
avoit été livré aux François par la  
même nation qui avoit le fils en son  
pouvoir. Tandis que le reste de son  
armée passoit les Monts, il prit  
les devans avec cinq cens hom-  
mes d'armes, six mille lansquenets  
& quatre mille hommes d'infan-  
terie François. Les Auteurs Ita-  
liens qui suivant la remarque de  
Brantôme, *sont grands larrons de la  
gloire de nos François*, augmentent  
de beaucoup le nombre de l'infan-  
terie & des Bandes d'ordonnance  
de cette armée, afin d'augmenter  
l'affront qu'elle reçut bientôt après.  
Mais il n'y a pas d'apparence de  
les en croire préféablement à Mar-

—  
I 5 I 3.  
Liv. I.

tin du Bellay, Auteur contemporain qui donne une liste exacte de l'armée de la Trimouille, & qui spécifie les compagnies d'Ordonnance qui s'y trouverent, énonçant même par le détail le nombre des gendarmes qui servoient sous chaque guidon.

La Trimouille tira droit à Novare, comptant apparemment autant sur les conjonctures que sur ses forces. Il n'y avoit que six mille Suisses dans la place ; mais Morin venoit d'un côté à leur secours avec sept mille de leurs compatriotes, tandis que le Baron d'Alt-Sax arrivoit par un autre côté avec un nombre égal. Véritablement il paroît que la Trimouille *avoit une pratique* avec les Suisses, & sans une telle intelligence son entreprise n'eût pas été raisonnable. Aussi se contenta-t-il de faire une tentative sur la place. Voyant que tout y paroissoit disposé à une vigoureuse

défense , & que les Suisses mépri- 1513.

sant le nombre de son infanterie , ne fermoient pas même les portes du côté de l'attaque , il se barri- cada dans son camp. Il étoit formé d'une quantité prodigieuse de bar- rieres de bois qui s'enlassant les unes dans les autres , composoient un camp retranché. Robert de la Marck , qui servoit dans l'armée de France étoit l'inventeur de cette espece de fortification , ou plutôt il avoit imité celle que le Duc de Bourgogne Charles le Belhiqueux , avoit fait fabriquer , & dont les camps retranchez des Romains lui avoient donné la premiere idée. Sur le bruit de l'approche de Motin la Trimouille décampa de devant Novare , & vint loger à la Riotta à deux milles de la place. Son des- sein étoit d'attaquer le lendemain au passage du Tesin les troupes de ce Colonel Suisse , qui venoient de Milan à Novare par la route qu'il

— faisoit tenir à l'armée François.  
 1513. Comme son projet n'étoit pas de combattre dans son camp, il n'examina pas la situation du terrain qu'il occupoit aussi exactement qu'il l'auroit dû faire, & il ne s'aperçut pas que la gendarmerie étoit séparée de son infanterie par des canaux & par des hayes, de manière qu'elle ne la pouvoit secourir. Il ne prit pas même la précaution de faire poser le camp retranché qu'il portoit avec lui. La Trimoüille se reposa de tout sur un Italien, le Maréchal Trivulze qui étoit du país & qui le devoit connoître. Il ne le connoissoit que trop bien, & les Historiens demeurent tous d'accord que ce fut pour épargner des métairies qui lui appartenoient, qu'il campa si mal l'armée. Enfin c'étoit une de ces occasions où les François étoient encore destinez à faire voir, que par la faute des Chefs les troupes les plus belliqueuses

queues peuvent être battuës par  
des ennemis moins redoutables <sup>1513.</sup>  
qu'elles.

Le Colonel Motin avoit passé le  
Tessin le même jour que la Tri-  
moüille partit de devant Novare.  
Informé de la marche des François,  
il quitta donc le grand chemin de  
Milan, & prenant sur sa gauche,  
il entra dans Novare sans les ren-  
contrer. Dès qu'il y fut arrivé les  
Suisses tinrent un grand conseil de  
guerre sur ce qu'il convenoit de  
faire dans les conjonctures présen-  
tes. La plus grande partie des Chefs  
de la nation vouloient avant que de  
rien entreprendre, qu'on attendît le  
Baron d'Alt-Sax qui alloit arriver  
avec un renfort de 7. mille de leurs  
compatriotes. Mais Motin repré-  
senta que le reste de l'armée Fran-  
çoise joindroit apparemment la Tri-  
moüille avant qu'ils fussent joints  
par Alt-Sax, & qu'alors les Suisses  
seroient hors d'état de paroître en



1513. campagne: Que les ennemis étoient logez dans un poste où leur infanterie seule pouvoit combattre; Qu'ils ne se camperoyent pas toujours aussi mal, & que leur infanterie se montoit à peine à dix mille hommes. Enfin qu'il étoit honteux à treize mille Suisses d'héziter à l'attaquer: Qu'ils n'avoient qu'à se présenter pour vaincre, mais que s'ils ne marchoyent à cette action qu'après avoir été joints par leurs camarades, toute la gloire seroit pour les nouveaux venus: Que le gain d'une bataille étoit ordinairement attribué à ceux après qui l'on avoit attendu pour la donner.

Sur les remontrances de Motin il fut résolu que le lendemain sixième de Juin les Suisses iroient attaquer l'armée Françoisse dans son camp. Paul Jove fait une observation superstitieuse à cet égard qui a été adoptée par beaucoup d'Historiens de la nation, dont l'imagi-

nation échauffée reçoit souvent —  
sans examen tout ce qui tient du <sup>1111.</sup>  
merveilleux. Cet Italien remarque  
donc comme un prodige qui an-  
nonçoit clairement la défaite des  
François, que la nuit qui précéda  
la bataille leurs chiens les quitte-  
rent & vinrent en foule se donner  
aux Suisses, flatant & caressant avec  
transport leurs nouveaux maîtres.  
Mais il faut être bien crédule &  
avoir l'esprit bien foible pour re-  
garder comme un événement mi-  
raculeux que les chiens qui s'étoient  
écartez du camp de l'armée Fran-  
çoise pour chercher à manger, &  
qui ne trouverent plus à leur re-  
tour les soldats auxquels ils appar-  
tenoient, parce qu'elle avoit levé  
le piquet sans bruit dès le matin,  
soient entrez dans Novare, & qu'ils  
se soient donnez à d'autres soldats.

Les Suisses qui étoient trop fa-  
tiguez demeurèrent à la garde de  
Novare, & ceux qui étoient en état

— de combattre en sortirent deux heures avant le jour au nombre d'onze mille combattans. A peine commençoit-il à luire qu'ils attaquèrent avec furie l'armée Françoisé, qui n'eut que le loisir de se mettre en bataille. Leur charge fut d'abord soutenue avec fermeté par les François, & l'artillerie tua beaucoup de monde aux Suisses avant qu'ils pussent la gagner. Mais la cavalerie Françoisé ne pouvant faire aucun mouvement pour soutenir son infanterie, l'infanterie fut enfoncée & le canon pris par les Suisses. La seule compagnie d'hommes d'armes de Robert de la Marck parvint à faire une charge, & elle s'en acquita avec succès & avec gloire. Deux enfans de ce Seigneur, Fleurange & Jametz, commandoient l'infanterie Allemande qui se trouvoit à l'action, & lorsqu'elle fut rompuë ils resterent sur le champ de bataille perchez de

coups & tenus pour morts. A cette douloureuse nouvelle leur pere fit 1513. l'impossible pour pénétrer à la tête de sa compagnie d'hommes d'armes , jusqu'au terrain où l'action s'étoit passée. Il le trouva occupé par un gros bataillon Suisse. Il l'attaqua , l'ouvrit & il perça jusqu'à la place où ses enfans avoient combattu. A l'aide de ses gens il les emmena avec lui , & rendit ainsi la vie à ceux à qui il l'avoit donnée.

Les Suisses perdirent cinq mille hommes en cette journée , & les François huit , suivant le rapport de Gradinico , qui nous a laissé un journal de ces tems-là , lequel peut passer pour l'histoire la plus exacte que nous en ayons. Mocenigo dit Liv. 5. que les deux premiers bataillons des Suisses furent entierement rompus & taillez en pieces , & que ce fut leur corps de reserve qui enfonça l'infanterie de l'armée de France. Guichardin ne compte que quinze

1513. cens morts dans l'armée des Suisses, mais ce n'est pas la seule fausseté qui se trouve dans le récit que fait cet Historien du combat de Novare. Il suppose que les prieres ni les larmes de la Trimouille & de Trivulze ne purent obliger la Gendarmerie Françoisse à charger, quand il est certain que la nature du terrain ne lui permettoit pas de le faire : Que les François perdirent dix mille hommes d'infanterie à la Riotta où ils ne les avoient pas, & que la plûpart de cette infanterie fut tuée en fuyant, quoiqu'il soit vrai que les Suisses, qui n'avoient pas de cavalerie, ne s'avancerent point au-delà du champ de bataille, parce qu'ils n'osoient poursuivre les fuyars soutenus par la cavalerie Françoisse. Guichardin & les Ecrivains ses compatriotes, avant que de tâcher à ravaler la valeur Françoisse, devoient faire une réflexion : Que moins il y aura eu de valeur dans les

soldats des armées Françoises, plus ———  
 il doit y avoir eu de pusillanimité 1513.  
 dans d'autres armées. On ne trouve pas dans l'histoire que depuis la défaite de Vindex par Virgilius-Rufus \* les compatriotes de Guichardin aient gagné bien des batailles contre ceux de la Trimoüille.

\* C'est un événement arrivé sous le règne de l'Empereur Galba.

Les Suisses rentrèrent en triomphe dans Novare le jour même de la bataille avec vingt-deux pièces de canon, prises sur les François, & avec le corps du Général Motin, tué dans le combat. La Trimoüille partit du champ de bataille pour se retirer en France, sans faire attention à ses ressources. Il rencontra à chaque gîte les compagnies d'Ordonnance qui le venoient joindre, & il trouva près de Suze les Bandes Noires que Tavanès Lieutenant du Duc de Gueldres lui amenoit. Toutes les villes qui s'étoient déclarées pour la France cherchèrent aussitôt à faire leur paix avec le

— 1513. Duc de Milan, & les grosses sommes dont elles acheterent une amnistie, furent le butin des Suisses, qui ne devinrent ni moins glorieux ni moins fiers après l'avantage remporté près de Novare. Non contents de mettre le Milanez à contribution, ils ravagerent encore le Piémont & le Montferrat, comme pays alliez des François, & ils disposerent ainsi l'Italie à se réjouir du desastre qui leur devoit arriver.

La face des affaires y changea entierement par la déroute de Novare. Sforze dans sa mauvaise fortune avoit remis au Pape Parme & Plaisance sans obtenir que des promesses generales d'aide & de protection; mais après l'évenement de Novare, Leon X. se déclara hautement son allié & son ami. Il négocia même si heureusement avec Raymond de Cardone, Viceroy de Naples, que l'armée Espagnole parut être entierement à la dévotion.

de la Ligue. Elle fit par ordre de Sa Sainteté l'entreprise de Gennes, d'où les François furent chassés encore une fois & réduits à se retirer dans les fortifications du Fanal. A la premiere nouvelle de leur disgrâce l'Alviane partit pour s'en retourner sur l'Adige ; il laissa bien une garnison dans Creme ; mais il rapella en même tems le détachement qui étoit dans Bresse, dont il n'avoit pû prendre le Château défendu par une garnison Espagnole. Enfin il s'arrêta à la Tomba, d'où il envoya Baglione se rendre maître de Legnago pour avoir sur l'Adige un passage assuré. La ville fit peu de résistance, & le Château gardé seulement par cent cinquante fantassins, n'en fit guere davantage. Le feu s'étoit mis au magasin des poudres. A la faveur du desordre les Venitiens entrèrent par la brèche que cette mine imprévuë avoit faite à la muraille, & ils passerent au fil



1513. de l'épée la garnison Impériale. L'Alviane choisit de faire la guerre dans ce pais, parce qu'il y étoit toujours à portée de couvrir les places de la République, quand l'armée de l'Union, qui n'avoit plus d'ennemis depuis la retraite précipitée des François, entreprendroit de venir les attaquer. Il étoit de ces Généraux audacieux que les disgraces de leur parti ne consternent jamais, & qui méditent en fuyant le projet d'une nouvelle bataille. Dans le mauvais état où se trouvoient les affaires des Venitiens restez seuls à soutenir la guerre contre toutes les Puissances d'Italie, il osa bien faire une entreprise qui paroîtroit hardie, quoique tentée dans les conjonctures les plus heureuses. Ce fut l'attaque de Verone où Roccandolf, qui commandoit pour l'Empereur, avoit sous lui trois mille Reitres & trois mille Lansquenets. Cette expédition est une

des plus singulieres de cette guerre, & même on n'oseroit la rapporter si le récit uniforme de tous les Historiens n'obligeoit à la croire. En un même jour le siège fut formé, l'assaut donné & le siège levé.

L'Alviane campoit à saint Jean à quatre lieuës de Verone. Il en partit avant le jour, & s'étant avancé sous les murailles de la ville, il mit sur le champ son canon en batterie; & comme la muraille n'étoit point terrassée, il y eut bientôt fait une brèche large de vingt toises. Aussitôt il y fit donner l'assaut par son infanterie. Mais ce n'étoit pas une chose faisable pour des fantassins Italiens, que de forcer une brèche défendue par des bataillons Allemands. Aussi l'Alviane avoit-il compté que les Véronnois prendroient les armes en sa faveur, dès qu'il vit donc que l'interieur de la ville demeuroid tranquil, il fit sonner la retraite. Néanmoins sur

— un message des amis qu'il avoit dans  
 1513. Verone, lesquels le faisoient assurer  
 qu'une autre fois ils feroient mieux  
 leur devoir, il fit donner un se-  
 cond assaut. Mais il fut aussi in-  
 utile que le premier, parce qu'il  
 ne fut pas mieux secondé. Il se re-  
 tira donc dans le moment, & le  
 soir il arriva dans le même camp  
 dont il étoit parti le matin, faisant  
 voir qu'aucune diligence n'étoit au-  
 dessus de son activité, comme au-  
 cune disgrâce n'étoit au-dessus de  
 son courage. Ce fut la dernière en-  
 treprise, parce que l'armée de l'U-  
 nion s'avançoit contre lui à gran-  
 des journées.

Immédiatement après la révo-  
 lution de Gennes le Viceroy l'avoit  
 fait marcher pour occuper ou pour  
 les païs que l'Empereur  
 pour la satisfaction aux  
 dernier Traité d'Allian-  
 cemin elle avoit pris à  
 ses villes de Bresse & de

Bergame. Cette armée après avoir — encore repris la ville & le Château de Peschiera vint donc à Verone, où elle fut jointe par les troupes Allemandes qui avoient fait la guerre dans le Frioul depuis la rupture de la trêve. Elles s'y étoient signalées plus par leur cruauté que par leurs exploits.

Après cette jonction le Viceroy prit Legnago & vint camper à Montagnagna. Comme il menaçoit également de là Padouë & Trévisé, les Venitiens furent obligés à séparer leur armée pour la jeter dans ces deux places. Baglione s'enferma dans Trévisé avec deux cens hommes d'armes & deux mille hommes d'infanterie. L'Alviane se jeta dans Padouë, qui étoit beaucoup plus difficile à défendre, & qui probablement étoit la place que les ennemis vouloient attaquer. Il y conduisit avec lui cinq cens hommes d'armes & six mille hom-

mes d'infanterie. Toute la jeunesse  
1513. des meilleures maisons de Venise  
encouragée par le succès de 1509.  
année où Maximilien assiégea la  
même ville en personne, vint en  
foule s'y renfermer pour soutenir  
un second siège, & pour mériter les  
louanges qu'elle avoit entendu don-  
ner à ceux qu'elle imitoit. Mais ce  
qui affligeoit le plus les Venitiens,  
c'étoit le secours que le Pape venoit  
d'envoyer à l'armée ennemie. Ce  
secours qui ne consistoit qu'en deux  
cens Lances & en quelques com-  
pagnies d'infanterie, étoit peu de  
chose par lui-même ; mais il mar-  
quoit que le Pape vouloit être leur  
ennemi, & que son intention étoit  
d'exécuter le traité que son Prédé-  
cesseur avoit signé contre eux avec  
l'Empereur. D'ailleurs Leon X.  
expliquoit ouvertement ses inten-  
tions. Il disoit que les Venitiens,  
eux-mêmes, le déterminoient à en  
user ainsi, en marquant beaucoup.

de mauvaise volonté contre lui. Ses —  
griefs étoient que la République ne <sup>1513.</sup>  
lui avoit envoyé son ambassade d'o-  
bédience qu'après la retraite de la  
Trimouïlle, & que les troupes de  
Saint Marc avoient commis de  
grands defordres sur toutes les ter-  
res de l'Eglise où elles avoient passé.

Enfin l'armée de l'Union après  
avoir fait un long séjour à Monta-  
gnagna, s'approcha de Padouë pour  
en former le siège. La lenteur de  
l'Evêque de Gurck, qui se fit atten-  
dre long-tems ; fut la cause de cette  
inaction ; car le Viceroy n'osoit se  
déterminer sur celui des deux siè-  
ges qu'il pouvoit entreprendre  
avant que de l'avoir consulté. Ce  
Prélat dès qu'il fut arrivé, proposa  
le siège de Padouë, parce que la  
prise de cette place feroit tomber  
Trévise, renfermeroit les Venitiens  
dans leurs Lagunes, & assureroit à  
l'Empereur la possession tranquille  
de toutes ses conquêtes précédentes.

— 1513. tes. Le Viceroy & les autres Officiers généraux ne furent pas du sentiment de l'Evêque de Gurck. Ils lui représenterent que le siège de Trévisé étoit une expedition proportionnée à leurs forces & à leurs moyens ; mais qu'il étoit comme impossible que le siège de Padouë réussit, quand il seroit entrepris par une armée aussi médiocre que la leur. En effet, il n'y avoit dans cette armée que quatorze cens Lances, sept mille Lansquenets & cinq mille hommes d'infanterie Espagnole, & si son artillerie étoit belle & nombreuse, ses munitions étoient en petite quantité. L'Evêque de Gurck répliqua que leurs troupes avoient une si grande superiorité sur celles des Venitiens du côté de la valeur, qu'elles pouvoient sans témérité entreprendre tout ce qui étoit possible aux armées sans ennemis. Enfin il obligea le Viceroy à consentir au siège de Padouë,

moins par la force de ses raisons, 1513.  
qu'en se prévalant de la déférence  
que l'Espagnol avoit pour lui. Elle  
ne pouvoit être plus grande. L'E-  
vêque étoit l'homme de confiance  
de l'Empereur, & le Roy d'Arra-  
gon qui craignoit toujours que ce  
Prince ne traitât avec la France,  
venoit encore d'envoyer des ordres  
positifs au Viceroy de trouver tous  
les projets des Allemands des en-  
treprises raisonnables. L'armée s'ap-  
procha donc de Padouë ; & trop  
petite pour investir la place, elle  
se contenta d'occuper tout le ter-  
rain qui est vis-à-vis de la porte de  
S. Antoine, & de s'y retrancher.  
Mais bientôt l'Evêque de Gurck  
lui-même reconnut la vanité de  
l'entreprise. La garnison de la place  
étoit presque aussi nombreuse que  
l'armée qui l'assiégeoit. D'ailleurs  
comme Padouë étoit assiegée sans  
être investie, la cavalerie légère des  
assiegez sortoit tous les jours, & fa-



— vorisée par les paisans, elle enlevoit  
1513. tous les vivres qu'il falloit faire venir de Verone & de Legnago. Elle rendoit encore les fourages très-dangereux pour la cavalerie Espagnole, parce que le dégât fait autour de Padouë, la contraignoit à chercher au loin sa subsistance. Enfin l'infanterie des Alliez se trouva outrée de fatigue dès le quinzième jour du siège. Comme tout le peuple de la campagne s'étoit sauvé, les fantassins avoient été obligez faute de pionniers, à remuer eux-mêmes la terre, malgré la fatigue que leur causoient les autres travaux militaires. Ainsi d'un consentement unanime le siège de Padouë fut levé le dix-huitième jour après qu'il eut été commencé, & l'armée de l'Union se retira à Vicenze qui étoit devenuë une place ouverte. Elle s'y arrêta quelques jours durant lesquels le Viceroy envoya saccager Marostica & Bassano,

son point parcé que ces deux villes —  
ussent rien fait contre les loix de 1513.  
a guerre ; mais parce qu'il vou-  
oit faire du butin & fournir de la  
ubsistance à ses troupes. Jamais  
Maximilien & Ferdinand ne scu-  
rent pourvoir à la solde de leurs  
armées , & le Milanez épuisé par  
l'avidité des Suisses, étoit hors d'é-  
tat de rien contribuer pour la paye  
des soldats de ces Princes, quoi-  
qu'on comparât dès-lors l'Etat de  
Milan à une oye à laquelle il revient  
d'autant plus de plumes qu'on lui  
en ôte davantage. Bientôt même  
la rareté des subsistances obligea  
cette armée à déloger de Vicenze.  
Les fourages étoient difficiles &  
coûtoient beaucoup. Comme le  
Viceroy avoit peu de cavalerie lé-  
gere , & que celle des Venitiens  
assiégeoit son camp, il falloit qu'il  
supléât au petit nombre de la sienne  
en se servant de sa gendarmerie  
pour les fourages & pour battre

— l'estrade. Elle ne pouvoit faire  
 1513. long-tems un métier où elle étoit  
 si peu propre, sans être totalement  
 ruinée. Ainsi ce Général sépara son  
 armée pour la mettre en des postes  
 où elle pût trouver sa subsistance,  
 sans être obligée de rendre un com-  
 bat pour chaque sac de grain, &  
 pour chaque botte de fourage. L'E-  
 vêque de Gurck vint ensuite cam-  
 per sous Crémone avec les troupes  
 de l'Empereur, & le Viceroy à sa  
 priere se posta avec l'infanterie Es-  
 pagnole à Alberé sur l'Adige, pour  
 favoriser aux Veronois leurs ven-  
 danges & leurs semailles.

Les Venitiens faisoient encore  
 la guerre du côté de Creme où  
 Rence de Céri s'étoit enfermé  
 avec un petit corps d'armée. Il ne  
 put cependant empêcher les enne-  
 mis de prendre Pontevico, mais peu  
 de jours après il défit Savelli qui  
 commandoit quelques troupes du  
 Duc de Milan, & après avoir sur-

pris la ville de Bergame, il se rendit encore maître de son Château. 1513

Ses prosperitez ne durerent pas long-tems. Le même Savelli qu'il avoit battu rassembla un corps de trois ou quatre mille hommes. Il attaqua Céri & le défit à son tour, après quoi les Venitiens perdirent Bergame en aussi peu de tems, qu'ils en avoient mis à prendre cette place. Le Pape avoit toujours pour son principal objet de dissoudre le Concile de Pise qui continuoit ses sessions à Lyon. Le nom seul de cette assemblée lui faisoit peur. Mais il n'étoit pas facile de porter Louis XII. contre qui il avoit actuellement les armes à la main, à la séparer. Sa Sainteté d'un autre côté n'obmettoit rien pour réconcilier les Venitiens avec l'Empereur. Le Roy portoit d'autant plus impatiemment cette négociation, que Leon X. ne pouvoit l'excuser par les engagements où il auroit

x s r 3.

trouvé le S. Siège à son avènement au Pontificat ; cependant s'il venoit à bout de la conclure , il fermoit pour long-tems les portes de l'Italie aux François , à qui les Venitiens seuls pouvoient les tenir ouvertes : Et ce qui augmentoit encore le chagrin du Roy , il n'y avoit que trop d'apparence que la médiation du Pape auroit son effet. Les Venitiens devoient être consternez de la déroute des François , désormais trop embarrassés chez eux pour envoyer de long-tems une armée au delà des Monts. Les finances de la République paroissoient épuisées & hors d'état de lui fournir davantage de quoi mettre sur pied des forces capables de tenir tête à celles de l'Union. Quant à l'Empereur , il souhaitoit d'avoir la paix en Italie , afin de porter toutes les forces dans la Franche-Comté , & de reprendre le Duché de Bourgogne , que les François avoient réuni à leur Couronne.

sur Marie de Bourgogne sa première femme. —  
15139

Le procédé de Leon X. étoit donc pleinement opposé à toutes les protestations d'inclination secrète envers la France, que peu de tems après son exaltation, il avoit fait faire à Louis XII. Le Pape ne se tenoit point dans les termes où il l'avoit fait assurer qu'il se contiendrait, & il venoit encore d'engager publiquement sa parole aux Suisses, que les pensions que Jules II. leur avoit promises, leur seroient payées avec exactitude, moyennant qu'ils continuassent à tenir des troupes dans l'Etat de Milan. Son Nonce à Zurich avoit déjà distribué de l'argent sur ces pensions, & Sa Sainteté donnoit au Duc de Milan pour Général de ses troupes Prosper Colonne, le meilleur Officier de l'Etat Ecclesiastique. Le Pape n'étoit pas même résolu à changer de conduite, quoiqu'il fût bien aise que

1513.

Louis XII. se trompât avec lui, & que ce Prince s'imaginât qu'il lui seroit facile de l'attirer à son parti. Néanmoins Leon X. conçut l'espérance d'obtenir la dissolution du Concile sans rien faire pour la mériter. Il renvoya donc le même Cinthio dont il a déjà été parlé à la Cour de France, avec ordre de nier avec audace les chefs sur lesquels il ne pouvoit pas être clairement convaincu, & une instruction qui lui suggereroit plusieurs moyens de donner de belles couleurs aux faits qui étoient trop notoires pour être défavoüez. Cet homme protesta au Roy qu'il étoit faux que le Pape eût envoyé un sol aux Suisses, ni qu'il les eût exhorté à faire tout ce qu'ils avoient fait contre les intérêts de la France dans le Milanais. Que véritablement en qualité de Pere commun des fideles, il n'avoit pû s'empêcher à l'instance des Vénitiens de faire quelques démarches pour

pour les racommoder avec l'Empereur. Mais que si la qualité de Vicaire de Jesus-Christ l'obligeoit à mettre obstacle à l'empôtement qui pouſſoit les Chrétiens à s'entregorger, elle ne l'obligeoit pas moins à procurer que personne ne jouît du bien d'autrui, & que les Princes enfans de l'Eglise ne demeurassent point dépouillez des Etats qui leur appartenoient comme aux heritiers de leurs ancêtres : Qu'ainsi son intention en cherchant de pacifier les differens des Venitiens avec l'Empereur, n'avoit jamais été d'empêcher qu'ils ne l'aïdassent à se remettre en possession du patrimoine de Valentine Visconti son ayeule : Qu'il étoit facile de connoître qu'il ne ſçavoit pas si mauvais gré aux Venitiens du parti qu'ils avoient pris en s'alliant avec la France : Qu'il n'avoit lancé contr'eux aucunes censures, quoique son Prédecesseur se fût



1543.

obligé par le traité d'Union à les poursuivre avec les armes spirituelles & temporelles : Qu'il étoit sensible par le petit nombre des troupes envoyées à l'armée de l'Union, & par le tems auquel elles étoient arrivées au rendez-vous, que Leon X. respectoit les amis de la France dans ceux mêmes que le S. Siège avoit déclaré ses ennemis : Que c'étoient-là les sentimens du Pape à l'égard du Roy, quoiqu'ils eussent des démêlez pour le spirituel & pour le temporel. Mais qu'à le bien prendre la querelle qu'ils avoient ensemble ne dureroit qu'autant que leurs démêlez pour le spirituel ne seroient pas terminez, & que la France continueroit de donner un azile au Conciliabule de Pise, qui deormais ne pouvoit plus nuire au S. Siège : Que le Pape étoit disposé néanmoins de faire des démarches importantes pour ôter cette pierre de scandale, dès que Louis XII. eût

moigneroit de son côté vouloir entrer en négociation sur ce sujet. Mais que cette négociation devoit être terminée avant que d'en entamer aucune autre, parce que comme Pape il ne pouvoit traiter aucun intérêt temporel avec un Prince qui étoit actuellement dans la disgrâce de l'Eglise.

La Reine étoit si prévenue en faveur des Papes, qu'elle sollicitoit pour eux, même avant que d'être informée de ce dont il s'agissoit. L'Envoyé de Sa Sainteté avoit ordre de lui offrir comme une preuve de la reconnaissance du S. Siège pour son zèle, que le Pape rendroit le chapeau aux deux Cardinaux faits prisonniers en Toscane, dès qu'il y auroit à Rome un Ambassadeur de France avec un pouvoir pour traiter de la dissolution du Concile de Pise. Louis XII. pouvoit répondre que les démêlez qu'il avoit avec le Pape pour le spirituel n'étoient

— qu'une suite de la guerre injuste que  
1512 Jules II. lui avoit faite avec des armes spirituelles & temporelles pour le chasser de l'Etat de Milan son patrimoine, & qu'aussitôt que cette guerre seroit terminée par la réintégration dans le Milanéz., un seul article inseré dans un bon traité de paix feroit cesser tous ces démêlez. Mais le pouvoir que la Reine avoit toujours eu sur l'esprit du Roy son mari, s'étoit changé peu à peu en une autorité presque absolue depuis la mort du Cardinal d'Amboise. Elle decidoit de toutes les choses dont elle pouvoit prendre connoissance. Le Roy se laissa donc persuader par ses discours, & il s'imagina que dès qu'il auroit donné la satisfaction que le Pape demandoit, Sa Sainteté se ligueroit avec lui pour l'aider à rentrer dans ses domaines d'Italie. La chose étoit hors d'apparence; mais ce Prince crut trop aisément les conseils de la

Reine, dont le zèle n'étoit peut-être pas suivant la prudence. Ainsi il fut résolu à la Cour de France qu'on satisferoit le Pape, & qu'avant toutes choses on termineroit ses démêlez avec Louis XII. touchant le Concile & les censures fulminées par Jules II. L'Evêque de Marseille eut ordre de se rendre à Rome comme Ambassadeur de France, & le Pape dès qu'il y fut arrivé suspendit l'interdit des Eglises du Royaume, & il rendit le chapeau & la liberté aux deux Cardinaux prisonniers. Par ces compensations peu solides Leon X. obtenoit ce qu'il souhaitoit, & il ne s'engageoit à rien qu'à de vaines démonstrations de reconnoissance. L'arrivée de l'Evêque de Marseille à Rome pour négocier la dissolution du Concile, ôtoit tout crédit à cette assemblée, & la dissoudoit par avance.

Sa dissolution effective ne tarda

— point long-tems à être consommée.  
 1513. Louis XII. y souscrivit, & le Pape de son côté ne s'obstina point à soutenir la demande qu'il avoit faite d'abord, que le Roy requît formellement la relaxation des censures fulminées contre la France. Il se contenta que l'Evêque de Marseille reconnût simplement le Concile de Latran pour un Concile œcuménique, & qu'il promît au nom du Roy très-Chrétien que l'Eglise Gallicane y assisteroit incessamment par ses Députez. C'est ce qui s'exécuta dans la huitième session de ce Concile, après quoi le Pape de son propre mouvement leva solennellement les censures, & fit tout ce qu'il jugea à propos pour mettre à couvert son honneur & celui de son Prédecesseur. Ainsi Louis XII. au lieu de faire attention à la conduite de Leon X. s'en rapporta à ses discours, & il lui accorda pour préliminaire ce que Sa Sainteté avoit le plus à

cœur d'obtenir. C'étoit lui ôter —  
 toute envie de traiter sérieusement <sup>1513.</sup>  
 & de jamais conclure rien à l'avantage de la France. Au lieu que le Roy en faisant de la dissolution du Concile un article de son traité, obligeoit le Pape, qui n'auroit jamais été tranquille tant qu'il eût été assemblé, à s'engager par ce traité à faire beaucoup de choses, qu'on ne pouvoit point sans simplicité se promettre de sa reconnoissance. Voilà comment fut terminé vers la fin de l'année le Concile de Pise à la grande satisfaction d'Anne de Bretagne, qui ne survêcut pas longtemps à un accommodement si imprudent, & dont les suites furent une opposition constante de la Cour de Rome au recouvrement du Milanéz.

Cependant l'Evêque de Gurck, en qualité de Commissaire Impé- <sup>More-  
nigo,  
liv. 5.</sup>  
 rial envoyoit des ordres à Mantouë,  
 à Ferrare, à Milan, à Gennes & à

**1553.** Florence pour y faire payer les contributions dûes aux troupes de l'Empereur quand elles sont en Italie. Par tout où il étoit le maître de les extorquer, il les exigeoit avec dureté. Le Viceroy de son côté se dispoſoit à mettre l'armée Eſpagnole en quartier dans le Bressan & dans le Bergamaſque, après qu'il auroit pris Creme, la ſeule place que les Venitiens poſſedaſſent au-delà du Mincio. Mais il changea de deſſein ſur les murmures de ſon armée prête à ſe revolter faute de paye. Il venoit d'apprendre, que ſur le bruit de ſon éloignement tous les païſans du Padoüan étoient revenus chez eux avec leurs effets, de manière que ſ'il y faiſoit bruſquement une irruption, il gorgeroit ſes ſoldats d'un butin capable de les faire ſubſiſter durant tout l'hiver. Il manda donc l'infanterie Allemande qui étoit à Verone, & ſe mettant auſſitôt en marche, il dé-

concerta les Vénitiens, qui ne s'attendoient pas à ce mouvement, & qui avoient déjà mis leur armée dans ses quartiers. Le Viceroy marcha droit à Buonavolenta, ville assise sur le Bachiaglione, laquelle il prit. Il y passa cette rivière, & sacageant tout ce qui se trouvoit sur sa route, il arriva sur la Brente. Ayant encore trouvé le moyen de la passer, il s'avança par Mestri jusqu'à la Marghera. C'est un petit bourg sur le bord des Lagunes, d'où l'on découvre à plein la ville de Venise. Pour insulter aux Vénitiens, le Viceroy fit tirer de là sur leur capitale quelques volées de canon à coup perdu, dont les boulets portèrent jusqu'à S. Second, Couvent de Dominiquains à un mille de Venise du côté de la Marghera. Enfin après avoir pillé Fucine & beaucoup de bourgs du Dogat, il se mit en route pour se retirer, se doutant bien qu'il auroit incessamment



— sur les bras toutes les troupes de la République. Jamais armée ne fit autant de desordres & ne commit plus de cruauté dans le cours de la guerre de Cambray, que celle du Viceroy en fit & en commit dans cette course. Un pillage où rien n'étoit respecté fut le moindre mal qu'essuyèrent les peuples. La vie des hommes, l'honneur des femmes furent laissez à la discrétion du soldat, qui brûla encore les maisons & tout ce qu'il ne put emporter.

Quoiqu'on vît de Venise le feu & la fumée des incendies allumés par les ennemis, & qu'on entendit leur canon de la place de S. Marc, la peur y fut moins grande que le dépit. On étoit bien assuré que la petite armée qui faisoit tout ce desordre ne pouvoit rien attenter contre Venise, & qu'elle se retireroit incessamment. Mais la colere & le dépit font souvent prendre de

mauvais partis aux hommes les plus sages. Le Sénat de Venise dont l'histoire de la République fait presque toujours l'éloge sans lui donner de louange , mais par le simple récit des faits , se laissa dans cette occasion gouverner par le dépit. Au lieu de faire inquiéter la retraite du Viceroy , qui avoit déjà fait tout le mal qu'il pouvoit faire , il permit à l'Alviane , toujours impatient de combattre , de lever les quartiers de l'armée & de la mener à l'ennemi. Ce Général agit avec toute la vivacité d'un homme livré à son caractère , & bientôt il fut en présence. Le dessein du Viceroy avoit été de repasser la Brente sur le pont de Citadella & de se retirer dans le Véronois par le Vicentin. Mais n'ayant pas réussi à insulter la place , il remontoit la Brente pour la passer au gué de Conticola dans la Marche Trévísane. Il y trouva l'Alviane campé de l'autre côté de la

1513. Brente avec l'armée Vénitienne. Là dessus le Viceroy prit son parti. Ce fut de faire remonter sur la gauche de la Brente une partie de la cavalerie comme pour la traverser plus haut, & l'Alviano qui crut deviner son dessein, remonta la rive droite de la rivière avec toute la sienne pour en traverser l'exécution. Durant ce tems une partie de l'armée Espagnole descendoit le long de la Brente, & comme la rivière étoit gayable en plusieurs endroits, car on étoit dans le mois d'Octobre & les pluyes n'étoient pas encore tombées, les Espagnols eurent bientôt trouvé un gué. Ce fut celui de la Novacroce où ils passèrent. Le Viceroy les y eut joints avec le reste de ses troupes avant que l'Alviano eut été averti de ce passage, & qu'il eut remis ensemble les corps separez de son armée pour s'y opposer.

Le Viceroy ne pouvoit arriver à

penze sans repasser encore une  
 ere, le Bachiglione. L'Alviane  
 et donc qu'il le combattroit avec  
 is d'avantage au trajet de cette  
 iere qu'en raze campagne, & il  
 hâta tellement de prendre un  
 te sur son bord, que le Viceroy  
 trouva déjà retranché sur la droite  
 Bachiglione, lorsqu'il arriva sur  
 gauche de cette rivière. L'em-  
 bras du Viceroy n'étoit pas petit.

Bachiglione n'étoit gayable que  
 ns les montagnes, & Baglione les  
 cupoit avec la cavalerie légère  
 l'infanterie du détachement de  
 armée Venitienne qui étoit à Tre-  
 e sous ses ordres. La gendarmerie  
 de ce détachement étoit dans  
 camp de l'Alviane : Baglione  
 oit même été joint par une mul-  
 tude innombrable de païsans ac-  
 ours pour se faire raison de leurs  
 igands, & pour servir S. Marc.  
 us on tarδοit à forcer les passa-  
 es de la rivière, plus il devenoit

1513. difficile de le faire, & le Viceroy en avoit déjà perdu le moment pour avoir délibéré. Cependant il étoit pour lui d'une nécessité urgente de prendre au plutôt un parti, parce que le mauvais tems qui rendoit la retraite impossible, pouvoit survenir d'un jour à l'autre, & les vivres qui commençoient déjà à devenir très-rares dans son armée au milieu du pais ennemi, qui fourmillait d'Albanois, devoient lui manquer entierement avant peu de jours.

Le parti que choisit le Viceroy fut de prendre la route des grandes Montagnes en marchant vers Marostica pour gagner par le chemin de Roveredo le haut de l'Adige, & redescendre ensuite à Verone. Il délogea donc dès la pointe du jour sans faire battre la generale pour mieux dérober sa marche, & il prit la route de Marostica & de Bassano. C'étoit tourner le dos à l'ennemi &

DE CAMBRAY, *Liv. IV.* 303  
re la manœuvre la plus périlleuse  
e puisse faire une armée. ———  
1515

Il étoit déjà grand jour quand  
Alviane s'aperçut du décamper-  
ment de l'armée ennemie, parce  
qu'un brouillard épais avoit caché  
pendant plusieurs heures son camp ;  
mais dès qu'il fut certain qu'elle se  
iroit, il se mit en marche pour la  
vivre avec son corps composé de  
dix mille hommes d'armes, mille che-  
vaux légers & de six mille fantassins.  
Il atteignit les ennemis avant qu'ils  
eussent fait deux milles. Le bruit  
qu'ils traînoient avec eux leur étoit  
un grand embarras, dans des che-  
mins difficiles, même pour des  
coureurs qui n'auroient été char-  
gés que de leurs armes. D'ail-  
leurs les païsans qui couvroient la  
montagne & qui escarmouchoient  
sans cesse, les obligeoient à mar-  
cher serrés. Enfin il étoit facile  
à Alviane de les faire périr de  
misère. L'armée Espagnole étoit

— défaite si elle n'eût pas combattu.

1513. Les Historiens ne s'accordent pas entr'eux sur celui des Généraux qui attaqua le premier. Les uns disent que l'Alviane s'entendant reprocher pour la première fois de sa vie par le Provéditeur Venitien, qu'il respectoit l'ennemi même dans son humiliation, fit charger aussitôt l'armée Espagnole. Les autres disent que le Viceroy désespérant d'achever sa retraite tant qu'il auroit l'armée Venitienne en queue, prit le parti de fondre sur elle, dès qu'il l'eut tirée de derrière ses retranchemens. Quoiqu'il en soit, ce fut le septième d'Octobre que se donna la bataille, qui ne dura pas long-tems. La cavalerie & l'infanterie de la République furent aussitôt rompuës qu'elles furent chargées, & le bagage & l'artillerie de cette armée demeurèrent au pouvoir des ennemis. Le Provéditeur Lorédan fut tué dans l'action.

E CAMBRAY, Liv. IV. 305

e cens hommes d'armes & 1513.  
e mille hommes d'infanterie

ent sur la place avec lui.

née Espagnole trop foible pour

entreprendre, ne tira d'autre

é de la victoire que la liberté

retirer sans être poursuivie,

avantage de ne point périr dans

entreprise aussi dangereuse que

et l'incursion du Viceroy.

e Sénat de Venise en usa en-

son Général malheureux com-

celui de Rome en usoit avec

iens dans leurs plus grandes

aces. Cependant le Sénat sca-

bien que la défaite de l'Alviane

ouvoit imputer à sa pétulance,

rice Colomne avoit encore fait

refir l'Alviane la veille de l'ac-

, qu'il déferoit l'armée Espa-

de, pourvû qu'il ne la combat-

pas. Comme Fabrice Colomne

et actuellement à la solde du Roy

rragon, & son Officier lorsqu'il

ina un tel avis, ce fait peut ser-

Justi-  
niani.  
liv. 12.



— vir de matiere à bien des réflexions.

1513. Néanmoins le Sénat députa deux des plus considerables de son Corps pour faire compliment à l'Alviane sur sa bonne conduite, qui avoit sauvé une partie de l'armée dans une occasion où l'armée entiere devoit périr.

Peu de jours après la bataille il y eut une trêve entre les deux partis. L'Evêque de Guerk venoit d'être fait Cardinal, pour récompense des services qu'il avoit rendus à la Cour de Rome dans la révolution du Milanois. Le Pape prit occasion de son séjour à Rome pour remettre sur le tapis le traité entre les Venitiens & l'Empereur. Comme les interêts de Maximilien demandoient qu'il n'eût plus d'affaires en Italie, ce Prélat pour abreger la négociation mit un blanc signé de son maître entre les mains du Pape. Le Sénat fut obligé d'en faire autant de son côté; mais plus défiant

que l'Empereur, il exigea préalablement une promesse de Sa Sainteté, qu'elle ne prononceroit pas la sentence arbitrale sans la communiquer premierement aux parties. La trêve que Léon X. indiqua dès qu'il eut été nanti des blancs signez, fut le seul fruit de la négociation. L'Empereur s'obstinoit à garder Verone & les autres conquêtes. Il vouloit encore que les Venitiens reprissent en fief de l'Empire ceux des gouvernemens de l'Etat de Terre ferme qui leur demeureroient, & qu'ils payassent de grosses sommes d'argent pour le relief. Les Venitiens rassurez par les François, qui promettoient de faire passer incessamment une armée en Italie, n'offroient qu'une somme d'argent très-modique pour la satisfaction de l'Empereur, à condition encore qu'il seroit tenu d'évacuer toutes les conquêtes.

Le Roy Catholique avoit paru

— jusqu'à vouloir avancer la paix.

• 513. Quoique Bresse dût être rendue à la République aux termes du traité d'Union, il l'avoit toujours gardée, & il s'étoit expliqué, qu'il la lui rendroit le lendemain de son accord avec Maximilien. Tout à coup par des vues qu'on ne peut pénétrer, il remit la place à l'Empereur, quoiqu'il prévît bien ce qui devoit arriver. En effet l'Empereur proposa de nouvelles conditions pour restituer Bresse, & les Vénitiens indignez qu'on voulût les obliger encore à racheter ce qui leur devoit appartenir par le traité d'Union, s'obstinèrent plus que jamais à ne rien ajouter à leurs offres, dans l'idée que des Princes qui montroient tant de mauvaise foy dans le cours d'une négociation, n'observeroient pas fort religieusement les conditions de la paix qui seroit conclue.

La campagne de 1513. se passa

sans aucun autre événement remarquable dans les Etats de la République que ceux qui viennent d'être racontés, & on y peut seulement ajouter la surprise de Maran dans le Frioul. Le Provediteur Marcello se laissa circonvenir par un prêtre du pais nommé Bartholi qu'il avoit admis à sa familiarité. Il lui confioit les clefs de la ville pour sortir de grand matin sous prétexte de ses parties de chasse, & ce prêtre s'en servit pour ouvrir les portes aux Allemands. Marcello & les autres Officiers de la République furent faits prisonniers; mais il fallut que Frangipani, qui commandoit pour l'Empereur, employât les dernières violences pour obliger les habitans du plat pais à se soumettre. Entr'autres violences il fit couper les pouces de la main droite & crever les yeux à deux cens des plus obstinez, pour les faire servir d'exemple à leurs malheureux com-

Mocenigo,  
liv. 5.

1513. patriotes. La nouvelle de cette perte affligea les Venitiens, toujours très-sensibles à tout ce qui interesse la navigation du Golfe. Ils mirent donc incontinent le siège devant Maran, mais ils furent contraints de le lever. La seule consolation qu'ils reçurent dans ce malheur, fut qu'un de leurs bâtimens prit en mer le prêtre qui les avoit trahis & qui avoit livré Maran aux Allemands. Aussitôt il fut conduit à Venise & pendu par les pieds entre les deux grandes colonnes de la place de S. Marc, où le peuple l'assomma à coups de pierre.

La guerre cruelle que la France eut chez elle durant cette campagne fut la cause de la tranquillité où les armées laisserent le Milanéz depuis la retraite de la Trimouille. Nonobstant la trêve du Roy Catholique & du Roy très-Chrétien, il restoit assez d'affaires à ce dernier pour l'occuper en deçà des A<sup>l</sup>.

pes. Les Suisses d'un côté & les Anglois de l'autre, l'attaquoient avec toutes leurs forces. Personne n'ignore comment la Trimoüille sauva l'Etat en renvoyant les premiers de devant Dijon, moyennant le fameux appointement par lequel il leur promettoit, sans être autorisé à le faire, que le Roy leur feroit toucher incessamment quatre cens mille écus d'or, qu'il évacueroit les places qu'il tenoit encore en Italie, & qu'il renonceroit à tous les droits & prétentions sur l'Etat de Milan. Les Anglois firent plus de progrès. Leur premier dessein étoit de faire une descente en Normandie; mais la flotte de Louis XII. se trouva supérieure à la leur. Elle avoit été augmentée d'une escadre de galeres, que le Capitaine Pregean amena de la Méditerranée, & qui furent les premières galeres de la construction moderne, qu'on ait vûes sur l'Océan Septentrional.

— Ainsi les Anglois prirent le parti  
 1513. de débarquer leurs forces à Calais.  
 Ces forces aidées par le secours de  
 Maximilien, qui lui-même fit la  
 campagne comme soldat du Roy  
 d'Angleterre, payé par mois à tant  
 pour la personne & à tant pour la  
 table, prirent successivement Té-  
 rouane & Tournay, deux villes qui  
 appartenoient au Roy de France  
 en toute propriété, quoiqu'elles  
 fussent situées au milieu de l'Ar-  
 tois & de la Flandre. Après ces siè-  
 ges les deux armées furent mises  
 en quartier d'hiver.

L'intention de Leon X. étoit  
 bien que Louis XII. eût tant d'aff-  
 aires dans son Royaume, qu'il fût  
 hors d'état de faire passer une ar-  
 mée en Italie ; mais non pas que  
 ce Prince fût assez pressé pour le  
 rendre à discrétion, si l'on peut par-  
 ler ainsi, à l'Empereur & au Roy  
 d'Arragon. Rien n'étoit plus op-  
 posé aux vûes & aux intérêts de Sa  
 Sainteté

Sainteté, que le projet de la paix à faire avec la France, lequel avoit été mis sur le tapis depuis la défaite de la Trimouille à Novare & les conquêtes du Roy d'Angleterre sur cette Couronne.

Ce projet portoit que le Roy Louis XII. transporterait tous ses droits sur le Duché de Milan à l'Archiduc Ferdinand. Il étoit fils puîné de Jeanne d'Espagne fille du Roy Catholique Ferdinand, & de Philippe le beau-fils de l'Empereur Maximilien. On vouloit même, pour rendre cette cession plus assurée que Louis XII. donnât en mariage la Dame Renée sa fille cadette à l'Archiduc Ferdinand. Le Roy très-Chrétien consentoit bien au mariage & à la cession proposée, mais il vouloit faire la cession à sa fille & non à l'archiduc. Il demandoit encore que cette Princesse âgée d'environ quatre ans, fût élevée à la Cour de France jusqu'à ce



1513.

qu'elle fût nubile , & que cependant il lui fût loisible de prendre l'Etat de Milan , & de le tenir en sa main jusqu'au tems de la célébration des nœces. Mais il y avoit apparence que bientôt le Roy de France seroit obligé à se désister de ces conditions , & à signer le traité tel qu'il étoit proposé par Maximilien & par Ferdinand , attendu la nécessité où il se trouvoit de faire la paix avec ces deux Princes. Le Roy d'Angleterre menaçoit d'entrer dans le cœur de la France la campagne prochaine , & il étoit en état d'exécuter sa menace. D'un autre côté les Suisses s'obstinoient à demander la ratification pure & simple de l'appointement de Dijon & Louis XII. étoit ferme à la refuser , alléguant , que ce traité avoit été signé par un de ses sujets , qui n'avoit pas un pouvoir pour le faire. Sur cela les Cantons menaçoient de faire rentrer leurs milices en

Bourgogne au Printems prochain. Il n'y avoit donc pas pour ceux qui connoissoient Louis XII. sujet de douter qu'il n'aimât beaucoup mieux faire la volonté de l'Empereur & du Roy d'Arragon, que de recevoir la loy des Suisses qu'il traitoit toujours de païsans & de vilains.

Les Agens que le Pape lui avoit envoyez ne gaignoient rien sur son inflexibilité pour les Cantons. Le Nonce résident à Zurich trouvoit dans les Suisses la même dureté, & un entier éloignement de tout accord, si le Roy de France ne tenoit d'un bout à l'autre l'appoinctement de Dijon. C'étoit en vain que le Nonce leur representoit que ce traité avoit été fait sans un ordre de Louis XII. & que s'il cédoit jamais le Milanez à la Maison d'Autriche, leurs Cantons se trouveroient enveloppez de tous côtez par les Etats de cette Maison, dont la

— 1513. plûpart ils avoient été les sujets. Qu'elle les remettroit sous le joug dès qu'elle auroit une occasion de le faire, & que cette occasion ne tarderoit pas à arriver lorsqu'ils n'auroient plus d'autres voisins que leurs anciens maîtres, & qu'ils seroient en même tems dénuéz de la protection de la France, qui les verroit desormais périr avec joye. Ces raisons faisoient tout au plus quelque impression sur les plus éclaircz des Suisses ; mais elles ne frapotent pas la multitude, qui dans plusieurs Cantons a le gouvernement entre ses mains. Elle étoit tellement entêtée de faire exécuter le traité de Dijon en son entier, que ceux qui voulurent appuyer de nouvelles propositions que fit faire alors Louis XII. furent réputez traîtres à la patrie ; leurs personnes insultées & leurs maisons abattues. Néanmoins les propositions de ce Prince devoient satisfaire le

Corps Helvétique. Il offroit de payer à la nation deux cens mille écus d'or comptans, de lui en faire toucher trois cens mille autres en differens termes, & d'accorder une trêve de trois ans pour l'Etat de Milan. Mais heureusement pour le Pape, Louis XII. fut bientôt assez rassuré pour ne vouloir plus céder le Milanez à la Maison d'Autriche. Le Roy Catholique consentit à renouveler avec lui sa trêve d'un an pour une autre année. Cet événement est encore un des points de la conduite de Ferdinand, dont jamais les plus pénétrans n'ont percé le mystère.

Le danger étoit éloigné ; mais comme il pouvoit revenir, le Pape à cause de sa distance présente ne négligea rien de ce qui pouvoit encore l'écarter. Il lui étoit trop important que le Milanez ne devint jamais une portion du patrimoine de la maison d'Autriche. En effet il

1513. étoit par trop à craindre si elle joignoit cet Etat à ceux qu'elle possédoit alors, ou qui lui étoient destinez en Italie, qu'elle ne devint le fleau & la ruine du pais, lorsqu'elle y seroit sans rival, & quand les Italiens ne pourroient plus opposer à ses entreprises que des armes inégales & de vaines remontrances.

Leon X. fit donc une nouvelle tentative pour pacifier les Venitiens & l'Empereur. Son idée étoit de faire ensuite avec la République & les Suisses une Ligue capable de maintenir Sforze à Milan, malgré tous les traitez que les Puissances Ultramontaines pouvoient faire entre elles. Dans ce dessein il se hâta de rendre provisionnellement une sentence arbitrale qui ordonnoit que par forme de provision, l'Empereur, le Roy d'Arragon & les Venitiens s'abstiendroient durant une année de toutes voyes de fait: Que l'Empereur déposeroit en-

tre les mains du Pape Vicenze & —  
 tout ce que les Allemands avoient 1513.  
 occupé dans le gouvernement de la  
 Marche Trévisane, que les Veni-  
 tiens lui remettroient de même la  
 ville & le territoire de Creme; qu'au  
 demeurant chacun garderoit ce  
 dont il étoit saisi; il ajoutoit, que  
 la sentence provisionnelle seroit  
 nulle si chacun ne déclaroit dans  
 un mois qu'il l'acceptoit; Que si  
 elle avoit lieu, les Venitiens se-  
 roient tenus de compter à l'Em-  
 pereur vingt-cinq mille écus lors  
 de l'échange des acceptations, &  
 que Sa Sainteté dans l'année pro-  
 nonceroit la sentence définitive en-  
 tre les parties. Mais les Venitiens  
 firent voir en cette occasion une  
 constance digne de l'ancienne Ro-  
 me. Entourez d'ennemis & éloi-  
 gnez de leurs Alliez malheureux,  
 ils eurent assez de fermeté pour  
 refuser d'accepter la sentence du  
 Pape, quoique de nouveaux mal-

— heurs semblaissent avoir entrepris  
1513. de les faire plier enfin sous la fortune. Le feu venoit de consommer la huitième partie de la ville de Venise, & il avoit brûlé les quartiers les plus riches & les plus peuplez. Le tems seul & les succès de la campagne prochaine pouvoient démêler des intérêts si broüillez, & donner une forme à des affaires si confuses.

Durant ces négociations la guerre se faisoit sur les frontieres plus ou moins vive, suivant le génie des Commandans. Rence de Céri sortoit souvent de Creme & battoit les partis des ennemis. Il prenoit pour passer les rivières le tems où le froid les rendoit gayables, & il réussit deux ou trois fois à enlever des quartiers aux Espagnols & aux Allemands. Les Venitiens ne furent pas si heureux dans le Frioul. L'Alviane y fit d'abord quelques entreprises avec succès, & il dissi-

pa même un corps des ennemis qui vouloit tenir la campagne. Mais le nouveau siège qu'il fit mettre devant Maran ne réussit pas, & il fut obligé de le lever à cause du grand nombre des milices qui s'assembloient pour secourir la place. Le voisinage des païs héréditaires donnoit aux Allemands la facilité d'y en faire venir une grande quantité qui se retiroit ordinairement après quelques jours de campagne. C'est ce qui fut cause de tant de révolutions qui arriverent dans le Frioul durant le cours de la guerre de Cambray. Les Venitiens ne pouvoient y tenir contre les Allemands quand ces derniers avoient leurs milices en campagne, & dès que ces milices s'en étoient retournées, les Allemands ne pouvoient plus faire tête au peu de troupes réglées que les Venitiens y employoient. Ces derniers retirèrent néanmoins un grand avantage du



— second siège de Maran. Le comte  
1513. Frangipani leur ennemi le plus dan-  
gereux s'étant avancé pour recon-  
noître leur armée , il donna dans  
une embuscade qui le fit prisonnier.

Les apparences sont aussi sou-  
vent trompeuses en politique qu'en  
morale. A voir tous les Princes de  
l'Europe en guerre les uns avec les  
autres , on auroit prédit que la cam-  
pagne de 1514. seroit des plus san-  
glantes. On verra néanmoins qu'elle  
se passa presque toute à se faire peur  
les uns aux autres , & qu'il y eut  
peu de sang de répandu. Le Roy  
Catholique avoit renouvelé sa  
trêve d'un an avec la France , &  
même il y avoit compris l'Empe-  
reur sans le consentement ni la par-  
ticipation de ce Prince. Le Roy  
d'Angleterre se plaignit avec ai-  
greur du Roy Catholique qui per-  
mettoit à la France par cette trêve  
de tourner toutes ses forces contre  
lui , & il s'adressa à l'Empereur ,

leur Allié commun, pour en demander raison. Maximilien blâma hautement la conduite de Ferdinand, & non seulement il promit de ne point accepter la place qu'on lui réservait dans ce traité; mais il s'engagea même d'empêcher Ferdinand de le ratifier. Il arriva tout le contraire par l'avantage qu'ont les esprits fermes sur les esprits légers. L'Empereur se laissa persuader par le Roy d'Arragon que lui-même il avoit entrepris d'amener à son sentiment. Le Roy d'Arragon lui fit représenter pour cela que la trêve étoit nécessaire à leur dessein d'obliger Louis XII. à céder le Milanez à l'Archiduc. Que sans cette trêve ce Prince seroit forcé de recevoir la loy des Suisses, & de transporter ses droits à Sforze: Qu'il resteroit en deçà des Alpes à Louis XII. après la trêve faite avec eux, dans le Roy d'Angleterre & dans les Suisses deux ennemis ca-

— pables d'occuper toutes ses forces;  
1514. & de l'empêcher d'envoyer cette année-là une armée en Italie. Il ajoutoit : Lorsque le Roy très-Chrétien aura épuisé ses forces contre ces deux ennemis, & que la trêve sera expirée, vous & moi nous serons en état d'intimider ce Prince assez pour qu'il signe aveuglément le traité que nous lui ferons présenter, comme l'unique voye d'obtenir la paix de l'Espagne & de la Maison d'Autriche prêtes à l'accabler. L'Empereur se rendit à ces raisonnemens, & il envoya au Roy Catholique son acceptation de la place qui lui étoit réservée dans le traité. Mais ce Prince par un motif que nous ignorons, quoiqu'il n'agît jamais sans en avoir, au lieu de remettre à Louis XII. l'acte d'accession de l'Empereur, se contenta de lui faire consigner un acte par lequel il déclaroit, que l'instrument de l'acceptation de la trêve

par l'Empereur étoit déposé entre ses mains. Quoiqu'il en fût dès le mois d'Avril 1514. les ratifications de ce traité de trêve furent échangées. 1513.

Le Roy d'Angleterre jetta feu & flâme contre ses Alliez lorsqu'il s'en vit abandonné. Pour leur faire dépit, ou parce qu'il desespéroit de faire sans leur diversion des conquêtes considérables sur la France, il consentit à traiter avec cette Coutonne, & dans l'attente d'une prompte paix, il ne mit pas même d'armée en campagne. Le Pape entra dans la négociation peut-être pour la refroidir plutôt que pour l'échauffer. Ce qui est certain, c'est que le Cardinal d'Yorck Christophe Bambridge Ambassadeur d'Angleterre à Rome, qui sçavoit les intentions du Pape, écrivoit souvent à son \* maître pour le dissuader de faire la paix. Néanmoins la guerre entre Louis XII. & Henri VIII.

\* Polid.  
Virg. in  
Henr.

— cessa dès le mois de Mai ; quoique  
1514. la paix ne fût signée qu'au mois  
d'Août suivant. Le Roy d'Angle-  
terre s'obstinoit à garder Tournay,  
& le Roy de France avoit peine à  
ceder une ville qui s'étoit toujours  
distinguée par sa fidélité à la Cou-  
ronne & par son attachement à la  
Monarchie. Mais le désir de se  
mettre en état de passer les Alpes  
au plutôt, le détermina à en faire  
la cession. A cette condition &  
moyennant le mariage du Roy avec  
la sœur du Roy d'Angleterre la paix  
fut conclue, & le traité en fut si-  
gné à Londres le septième du mois  
d'Août. Il porte que la paix con-  
clue entre le Roy de France & le  
Roy d'Angleterre , doit durer pen-  
dant la vie des deux Rois, & qu'a-  
près la mort d'un d'entr'eux, elle du-  
reroit encore un an entre son suc-  
cesseur & le contractant qui survi-  
vrait : Plusieurs conditions étran-  
geres à l'histoire de la Ligue de

Cambray : La reconnoissance de Louis XII. pour Duc de Milan, & la promesse de n'apporter aucun trouble au recouvrement de cet état. Le Pape dont l'entreprise voit du moins été inutile, n'y fut pas nommé comme Médiateur, mais il y fut simplement compris parmi les Puissances amies de Henri VIII. dans l'article où suivant la coutume il nomma les Alliez qu'il entendoit être garantis en vertu du traité. Bien des personnes croient & suposent même dans leurs écrits, que les Rois d'Angleterre lorsqu'ils traitent avec les Rois de France, sur refusent le titre de Roy de France dans l'instrument du traité qu'ils délivrent aux Rois très-Chrétiens. Ils pensent que les Anglois nomment les Rois très-Chrétiens Rois des François par affectation, comme si les Rois d'Angleterre entendoient par-là faire une réserve de leurs droits prétendus sur la Mo-

1514.

monarchie Françoisse, droits auxquels ils ont tant de fois renoncé. Pour détruire cette erreur il suffit d'exposer sur quoi elle est fondée. Les Rois d'Angleterre traitent en Latin avec les Rois de France; & c'est en cette langue que les Rois d'Angleterre délivrent à la France leur instrument du traité. Or les Rois très - Crétiens ne s'appellent pas en latin *Rex Francia* Roy de France, mais Roy des François, *Francorum Rex*. Eux-mêmes se donnent ce titre dans tous les actes latins & dans la légende de leurs monoyes. Cela vient de ce que le titre des Rois très - Chrétiens est plus ancien que la Monarchie Françoisse. Ils ont été Rois des François avant que d'être Rois de France, parce qu'il y avoit un peuple sur qui régnoient leurs ancêtres qui s'appelloit les François, avant qu'une partie des Gaules s'appellât France. C'a été le peuple qui a donné son

nom au païs après l'avoir conquis, & non le païs qui l'a donné au peuple. Long-tems après l'établissement de la Monarchie, la langue François se forma, & on a donné en cette langue le titre de Rois de France aux Rois très-Chrétiens, suivant la dénomination ordinaire des autres Souverains & le génie des langues modernes. Néanmoins ces Princes ont toujours continué de s'appeller *Roy des François* en langue latine. C'est donc en parlant le stile des Rois de France mêmes, & sans y entendre finesse que les Rois d'Angleterre les ont nommez dans les instrumens des traitez *Rex Francorum*. Leur donner ce titre en latin, c'est leur donner celui de *Roy de France* en François, ce que les Rois d'Angleterre ont fait quand l'occasion s'en est présentée. Il faut ainsi conformément à cet usage rendre *Rex Francorum* par le *Roy de France* dans la traduction de tous



— les actes publics qui se font entre  
 1514. les deux Nations , & tourner cette  
 phrase latine par *Roy des François*,  
 comme le font souvent des Ecri-  
 vains mal intentionnez, c'est affec-  
 ter une ignorance grossiere.

Leon X. ne s'étoit pas attendu  
 que les François & les Anglois fis-  
 sent une paix si précipitée. Il n'y  
 avoit pas encore de Médiateur re-  
 connu , ni personne qui interpo-  
 sât ses offices entre deux nations,  
 que toute l'Europe avoit été jadis  
 trente ans à réconcilier. Le Pape  
 s'étoit donc flaté que la négocia-  
 tion n'aboutiroit au plus qu'à une  
 trêve , ou bien si elle produisoit une  
 paix , qu'un des articles du traité  
 seroit , que le Roy de France ne  
 pourroit rien entreprendre en Ita-  
 lie. Il avoit compté que dans une  
 négociation qui se faisoit entre des  
 Ultramontains , les Nonces qu'on  
 avoit écoutez à Londres & à Paris,  
 seroient du moins les arbitres des

conditions du traité. Le contraire étoit arrivé. La paix venoit d'être conclue, & l'Angleterre y laissoit une pleine & entière liberté à la France de reconquerir à son gré les Etats qu'elle avoit perdus en Italie dans le cours de la guerre. Leon X. dans cet embarras eut recours aux menées ordinaires de sa nation, c'est de négocier alors avec les deux partis, de persuader à chacun que ses ennemis sont les nôtres, & qu'il n'a pas d'amis mieux intentionnez que nous.

Il étoit sans apparence que les Suisses voulussent faire une nouvelle irruption en France quand la Monarchie n'avoit plus qu'eux d'ennemis en deçà des Alpes, pour y venir essuyer dans les plaines de Dijon l'impétuosité de deux milles Lances Françoises. Tout ce que pouvoit faire le Pape, c'étoit de les engager à demeurer fermes dans la résolution de maintenir le Duc

— de Milan, & pour en venir à bout  
 1514. il y employa les mêmes instances,  
 & autant d'argent que s'il eût été  
 question d'obliger les Cantons à  
 rompre avec une Puissance leur  
 Alliée.

D'un autre côté le Roy d'Arragon & l'Empereur le sollicitoient de se joindre à eux pour empêcher les François de rentrer en Italie. Ils representoient qu'il seroit bien plus facile de leur en fermer l'entrée, qu'il ne l'avoit été de les en chasser, & que néanmoins on avoit réussi à le faire. Maximilien, pour gagner le Pape par l'endroit où il étoit le plus sensible, je veux dire par l'établissement de sa famille, lui remit moyennant une somme modique la ville de Modene déposée entre ses mains, & dont la parole qu'il avoit donnée au Duc de Ferrare ne permettoit pas qu'il se dé-faisist. Maximilien faisoit encore espérer à Sa Sainteté qu'il donne-

roit à son frere Julien de Medicis ———  
qui lui restoit à établir, l'Investi- 1514.  
ture de ce fief imperial & de ce-  
lui de Reggio. Laurent de Médi-  
cis, neveu du Pape & fils de Pierre  
son frere aîné, celui qui fut noyé  
dans le Gariglan, remplissoit à Flo-  
rence le poste qui rendit ses ancê-  
tres si puissans. Mais le Pape se dé-  
fioit trop de Maximilien, instruit  
& gouverné par le Roy d'Arragon,  
pour se hâter de prendre des en-  
gagemens formels & positifs avec  
lui. Il regardoit le traité proposé  
comme un piège qui lui étoit ten-  
du à dessein de l'enchaîner de ma-  
niere qu'il fût obligé d'agréer l'u-  
nion du Milanez aux Pais here-  
ditaires de la maison d'Autriche,  
événement qu'il appréhendoit en-  
core plus que le retour des Fran-  
çois en Italie. Sans rien conclure  
il se contentoit donc d'écouter fa-  
vorablement toutes les propositions  
qu'on lui faisoit, & lui-même en

1514. faisoit faire à tout le monde, n'ayant encore qu'un but general de semer la mesintelligence entre les Puissances, de les persuader toutes en particulier de sa prédilection, & de se rendre le maître des affaires. Ce fut dans cette idée qu'il dépêcha vers la République un Venitien qui le servoit en qualité de Secrétaire, homme d'esprit & acrédité dans sa patrie. Cet Envoyé étoit l'illustre Pierre Bembo depuis Cardinal, & auteur d'une histoire de Venise fort estimée, laquelle j'ai citée tant de fois. Son instruction étoit de porter la République à renoncer à l'alliance de la France, après quoi le Pape lui promettoit de prendre hautement son parti & de signer avec elle une Ligue offensive & deffensive envers tous & contre tous. Bembo fut entendu dans le Collège, & il exposa avec cette éloquence naturelle & ac-

numens, qu'il valoit mieux laisser Verone à l'Empereur qui en étoit déjà le maître, que de tout risquer pour la recouvrer. Il dépeignit les Turcs maîtres de l'Asie depuis leur dernière victoire sur les Persans, attaquans au premier jour Corfou & la Dalmatie. Enfin il fit de son mieux pour dégoûter ses compatriotes de l'alliance de la France, en leur représentant, l'incertitude de ses secours & l'instabilité de ses résolutions. Mais les Venitiens affermis de plus en plus dans la volonté de reprendre sur Maximilien ce qu'il avoit conquis sur eux, & convaincus d'y réussir avec le secours de la France, écoutèrent tous les discours de Bembo sans se laisser persuader. Bembo ne remporta donc que des complimens. On exagéra la joye dont la Seigneurie étoit pénétrée quand elle entendoit un compatriote s'énoncer avec tant d'élégance, & quand elle vo-

—voit qu'un de ses enfans avoit si  
 1514 bien profité de son séjour à la Cour  
 de Rome, qui étoit alors le centre  
 de la politesse. Ce fut toute la sa-  
 tisfaction qu'il eut de sa négocia-  
 tion, dont les Venitiens firent part  
 aussitôt au Roy leur Allié.

Cette confidence éclaira Louis  
 XII. & lui fit connoître les veri-  
 tables sentimens d'un Pape qui ten-  
 toit toutes sortes de voyes pour sé-  
 duire ses amis, dans le tems qu'il  
 le faisoit assurer qu'il avoit le génie  
 & le cœur tout François. Ce Prince  
 résolut donc de ne plus compter sur  
 lui qu'au cas qu'il donnât d'autres  
 assurances de sa sincérité que des  
 protestations affectueuses. La con-  
 duite que Leon X. tenoit avec le  
 Duc de Ferrare aussi distingué par  
 son attachement pour la France  
 que par ses qualitez éminentes, -  
 confirmoit encore Louis XII. dans  
 la croyance que Sa Sainteté ne  
 cherchoit qu'à l'amuser. Après tou-  
 tes

tes les promesses que le Pape avoit faites au Duc, d'oublier le passé & de le rétablir dans ses Etats, il ne lui restituoit ni Reggio ni Modene, & le Comte de Carpi, ennemi déclaré de ce Prince, étoit l'homme de confiance de Sa Sainteté, auprès de laquelle il faisoit la fonction d'Ambassadeur de Maximilien. Toute la faveur que le Duc de Ferrare avoit reçue, c'étoit la main levée des revenus des biens qu'il possédoit comme particulier dans l'Etat de Reggio. Enfin sous prétexte que la bataille que le Grand Seigneur venoit de gagner contre le Sophi, le mettoit en état d'envahir incessamment la Chrétienté, le Pape écrivoit bref sur bref à tous les Souverains pour les exhorter à l'union contre l'ennemi commun, & il remplissoit ces brefs d'expressions qui tendoient à rendre odieux le Prince, qui dans ces conjonctures feroit quelque entre-



2514.

prise militaire. Ces brefs étoient autant de manifestes publicz au nom de la Chrétienté contre Louis XII. qui ne pouvoit demeurer dans l'inaction quand son bien étoit détenu injustement, & quand la voye des armes étoit la seule par laquelle il pût rentrer en possession de son patrimoine.

Louis XII. étoit capable de faire de grandes fautes ; mais son caractère plein de douceur & de droiture l'éloignoit de cet attachement obstiné à tous les sentimens que beaucoup de Souverains ont regardé comme une marque d'indépendance. Du moins les mauvaises suites de ses fautes les lui faisoient avouer, & lui faisoient prendre une autre route. Ainsi il n'en eut pas plus de confiance pour Leon X. quand dans le même tems qu'il tramoit tant de menées contre lui, il le fit presser secrètement de se hâter d'entreprendre, & de profiter de la foi-

blessé & de la méintelligence des Alliez. Le Pape avoit deux buts dans cette menée. Le premier étoit son dessein favori de se trouver du parti du vainqueur, & de se faire un mérite auprès de lui des conseils qu'il auroit donnez avant l'évenement. L'autre, c'étoit de se préparer une excuse pour l'avenir, quand Louis XII. en état de passer les Alpes, le sommeroit de tenir les paroles qu'il lui avoit fait porter. Par les instances prématurées que Leon X. faisoit dès lors, il se mettoit en droit de lui répondre un jour qu'il l'avoit voulu aider dans l'occasion; mais que la négligence des François ayant laissé passer la conjoncture favorable, il n'étoit plus par leur faute, en pouvoir de les seconder autrement que par ses vœux. Le Pape étoit encore poussé à tenir cette conduite par l'envie de sçavoir au juste ce qui étoit de vrai dans un bruit qui couroit touchant

— un des articles secrets de la trêve  
 1514. conclue en dernier lieu entre le  
 Roy de France d'un côté, & l'Em-  
 pereur & le Roy d'Arragon de l'aut-  
 re. Ferdinand faisoit publier par  
 tout que le traité de trêve conte-  
 noit un article secret qui lioit les  
 mains au Roy de France, parce  
 que ce Prince s'y engageoit à ne  
 point faire passer une armée en Ita-  
 lie. Le Roy de France ne conve-  
 noit pas de cet article, & il trai-  
 toit de supposition ce qu'en di-  
 soient le Roy d'Arragon & ses Mi-  
 nistres. La chose par là devenoit  
 un problème, qu'il importoit au  
 Pape de résoudre. La présomption  
 étoit contre Ferdinand. Avoüer  
 qu'on trahit un secret en révélant  
 l'article d'un traité qui doit demeu-  
 rer caché, c'est se rendre suspect  
 d'être l'inventeur de ce qu'on avan-  
 ce. Qui peut violer un secret, peut  
 être imposteur.

Louis XII. n'avoit pas moins

d'intérêt de s'éclaircir enfin pleinement sur les véritables dispositions du Pape, quand les conseils qu'il recevoit de S. Sainteté se trouvoient en opposition manifeste avec la conduite qu'elle tenoit envers les Alliez & envers les ennemis de la France. Il lui fit donc représenter que si les troupes Françoises n'étoient pas encore en Italie, c'est qu'il n'avoit pû songer à les y faire passer qu'après la paix avec l'Angleterre, laquelle venoit d'être conclue. Qu'il lui demandoit en forme son amitié; & qu'il vouloit du moins signer un traité de neutralité avec lui. Que s'il recherchoit cette alliance, son empressement étoit un effet de l'amitié qu'il avoit toujours eue pour sa personne, & de l'inclination qu'il se sentoît pour la Maison de Médicis, à la grandeur de laquelle il contribueroit avec joye: Que rien ne pouvoit plus l'empêcher de reconquerir

— l'État de Milan, où les peuples  
2514: souhaitoient son retour avec une  
impatience dont il recevoit tous les  
jours des témoignages assurez : Que  
ces Peuples regrettoient amère-  
ment la douceur de sa domination,  
dégoutés comme ils l'étoient de  
la stupidité de celui qui portoit le  
nom de leur maître, & de la ty-  
rannie de ceux qui l'étoient en ef-  
fet : Que les milices de Suisse ne  
tiendroient pas la campagne con-  
tre les François, quand l'armée  
Venitienne s'avanceroit sur l'Adda  
pour leur donner la main : Que  
l'Empereur & le Roy Catholique  
s'étoient engagez à ne point tra-  
verser son expédition, & que l'un  
& l'autre sans argent & sans autres  
troupes que celles qui étoient né-  
cessaires à la défense de leurs Etats,  
ne voudroient pas manquer solem-  
nellement à leur parole, ni faire  
tuer leurs soldats dans le Milanez  
pour fournir une juste raison à la

France de passer à Naples & de s'emparer de Verone: Qu'un Pape ne pouvoit pas ménager des avantages à un Empereur en Italie sans se trahir lui-même: Qu'on sçavoit qu'elles étoient les prétentions des Chefs du Corps Germanique sur ce pais, & comment ils y en avoient usé toutes les fois qu'ils s'y étoient trouvez les plus forts: Que jamais les Rois très-Chrétiens n'y avoient prétendu que leur patrimoine; & que l'Eglise avoit reçu de si grands bienfaits de ces Princes, que tout Pape qui seroit digne de l'être, auroit toujours de la veneration pour leur mémoire & pour leurs successeurs. On fit encore sentir à Leon X. que la France n'alléguoit que des faits dont la verité & la consequence lui étoient connus. Enfin on lui dit qu'on le laissoit juger si le Roy étant paisible en deçà des Alpes & le maître d'envoyer toutes les forces du Royaume de France

1514. ce en Italie, il y devoit avoir des succès heureux. Que le Roy prioit donc Sa Sainteté de se souvenir de ce qu'elle avoit promis comme de ce qu'il avoit fait pour elle avant qu'il fût son obligé. Que sur la simple priere le Roy avoit apporté toutes les facilitez imaginables à la dissolution du Concile de Lyon : Que ce Prince lui demandoit seulement de signer un traité par lequel il retirât ses troupes & les étendarts de l'Eglise de l'armée des Alliez, & il s'engageât à ne traverser directement ni indirectement la conquête du Milanez.

L'intention du Pape étoit de ne s'engager à rien de positif qu'à l'extrémité, & son inclination ne le portoit guere à prendre un parti qui l'avoit broüillé avec les ennemis de la France, lorsqu'il seroit contraint d'en épouser un. Ainsi il tâcha d'abord d'éluder les propositions de Louis XII. par des ré-

ponses generales & par les assurances vagues d'une amitié sans bornes. Mais il fut obligé à s'expliquer clairement. Pour forcer le Pape à le faire, l'homme du Roy se servit de l'envie qu'avoit Sa Sainteté de ménager toujours la France. Il lui dit avec la vivacité & l'énergie Françoisé que Louis XII. prendroit pour rupture & pour marque d'une inimitié irréconciliable, le refus d'une réponse positive à ses propositions. Leon X. portant alors sa main gauche au coude de son bras droit, pour l'élever, dit qu'il donneroit ce bras pour voir le Roy de France en possession de son héritage, sans qu'il en coûtât des fleuves de sang à la Chrétienté, & il employa les biais les plus subtils des frases Florentines & tous les détours du jargon de Rome pour esquiver, & pour se défendre de donner une réponse plus formelle. A cela l'Envoyé de Louis XII. se con-



tenta de repliquer d'un ton plus froid ce qu'il avoit déjà dit. Ainsi le Pape forcé de parler, commença par lui dire : Que son maître sçavoit mieux que personne combien il étoit de ses amis, lui qui devoit se souvenir avec quelle chaleur il l'avoit pressé de faire passer ses troupes en Italie dans le temps où il suffisoit aux François de s'y montrer pour y être les maîtres. Que les avis qu'il avoit donnez à cet égard au Roy très-Chrétien n'avoient pas été suivis, & même qu'ils avoient été divulgués, quoiqu'il eût si soigneusement recommandé que la Cour de France les tint secrets : Qu'il en étoit arrivé deux inconveniens : L'un que les Alliez s'étoient si bien mis en posture de se défendre qu'ils ne pouvoient plus être chassés du Milanez qu'après plusieurs campagnes très-meurtrières : L'autre qu'ils éclairoient sa conduite comme celle du mil-

leur ami de la France : Que tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit de s'empêcher d'être insulté, mais qu'il le feroit infailliblement à la première démarche qu'il hasarderait en faveur de cette Couronne : Qu'il prioit le Roy de le dispenser d'une alliance que lui-même il disoit être inutile au succès de ses affaires, quand lui d'un autre côté il ne pouvoit plus manquer aux nouveaux & aux anciens engagements du S. Siège avec l'Empereur, le Roy d'Arragon & les Suisses, sans s'exposer à périr avec toute sa Maison : Qu'enfin la Puissance Ottomane étoit augmentée, à un tel point, qu'un Pape se rendroit indigne de sa place, s'il coopéroit à renouveler la guerre entre les Princes de sa Religion, & à l'effusion du sang Chrétien.

C'en étoit assez à Louis XII. pour se tenir assuré que le Pape s'opposeroit de toutes ses forces à

1514. son expedition, & s'il n'eût pas bien compris son langage, les Venitiens ses Alliez qui entendent si bien le stile de la Cour de Rome, le lui auroient expliqué. Il se disposa donc à reprendre l'Etat de Milan malgré les oppositions de la Cour de Rome.

La campagne de 1514. fut peu vive en Italie. On a déjà vû les plus grands exploits qui s'y firent. Une place y tenoit encore pour Louis XII. le Fanal de Gennes, car peu de tems après la déroute de la Trimouille les châteaux de Milan & de Crémone s'étoient rendus aux Alliez par desespoir d'être secourus. Faute de vivres ou par ennui, la garnison de ce Fanal capitula. Les Venitiens découvrirent une conspiration pour livrer Padouë aux Allemands, & dont l'exécution devoit commencer par l'assassinat de l'Alviane, & les Conjurez payerent de leur tête. L'armée Espagnole

fort affoiblie par les maladies, s'étant jointe à une partie de la garnison de Verone, vint assiéger Cittadella qu'elle prit. L'Alviane dont l'armée étoit supérieure, fut tranquille spectateur de l'événement, parce que le Sénat lui avoit donné des ordres positifs de ne point combattre. Ensuite le Viceroy fit une incursion dans la Polésine, & s'empara même de Rovigo ; mais sur la nouvelle que l'Alviane marchoit vers Verone, il quitta tout pour se jeter dans la dernière place dont l'Empereur n'auroit jamais pardonné la perte au Roy Catholique.

Il est étonnant que les Venitiens laissent ronger leur meilleur pays à une poignée de soldats Espagnols, quand ils pouvoient en huit jours de tems obliger le Viceroy de Naples de les remener dans son Gouvernement. La flotte de la République n'avoit pour cela qu'à se montrer sur les côtes de l'Abruzze

& de la Calabre. Les Historiens  
 nous apprennent que cette diver-  
 sion fut proposée plusieurs fois dans  
 le Sénat, & que souvent même il  
 y fut résolu de faire partir la flotte  
 pour l'exécuter. Mais jamais elle ne  
 mit en mer à ce dessein. Il est fa-  
 cile de juger que le Sénat vouloit  
 bien que le bruit de cette diver-  
 sion se répandît en Italie, mais qu'il  
 ne fut jamais d'avis de l'entrepren-  
 dre sérieusement. Peut-être les Ve-  
 nitiens craignoient-ils qu'une ar-  
 mée navale dans la mer Adriati-  
 que ne donnât de l'ombrage à la  
 Porte, & ne servît de prétexte au  
 Grand Seigneur pour leur faire la  
 guerre & attaquer leurs Etats ma-  
 ritimes en un tems où il eût été si  
 difficile de pourvoir à leur défense.  
 Les Auteurs Italiens ont souvent  
 reproché aux Venitiens que la cir-  
 conspection dans toutes les choses  
 où les Turcs peuvent se croire in-  
 tressés, étoit un des premiers mo-

biles de leur conduite. Veritablement les armées de terre que la République mettoit en campagne toutes les années, font voir que ce n'étoit point son épuisement qui l'empêchoit d'armer par mer. Des flottes lui auroient coûté bien moins que des armées de terre. Elles eussent même servi avec plus de zèle, puisqu'elles n'auroient été montées que par des sujets de la République, au lieu qu'elle ne formoit ses armées qu'en les composant en grande partie d'Officiers & de soldats étrangers & mercenaires. La guerre de terre ne fut jamais la science des Venitiens. Les autres Italiens leur reprochent d'y avoir toujours été tellement ignorans, que même ils n'ont pas sçu l'usage des armes dont on s'y servoit dans les tems qu'elles étoient en usage. Cette ignorance est cause, disent-ils, que les Venitiens ont représenté leur ancien patron Saint

— Théodore sur une des grandes Col-  
 1514 lonnes de la place de S. Marc, te-  
 nant sa lance de la main gauche &  
 son bouclier de la main droite. On  
 veut que l'ignorance de la guerre  
 de terre où les Venitiens & sur tout  
 les Nobles ont toujours été élevez,  
 soit un trait de politique de la Ré-  
 publique. Quoiqu'il en soit sa bonne  
 conduite & son opulence supléoient  
 à bien des inconveniens.

Rence de Céri défendoit tou-  
 jours Creme, malgré la peste & la  
 famine qui lui faisoient la guerre  
 dans sa place, en même tems que  
 les troupes de Sforze le tenoient  
 bloqué. Mais le Comte Nicolas  
 Scotto trouva moyen d'y jeter des  
 vivres, & quinze cens hommes d'in-  
 fanterie. Rence de Céri encouragé  
 par ce secours sortit de nouveau en  
 campagne, il défit un Corps des  
 troupes de Sforze, & après être  
 entré dans la ville de Bergame, il  
 obligea la garnison Espagnole qui

tenoit le Château à capituler. La prise de Bergame réveilla les ennemis. Le Viceroy & Prosper Colonne après avoir ramassé cinq ou six mille hommes d'infanterie & quelques Gendarmes, y vinrent mettre le siège. Céri qui n'étoit pas préparé à le soutenir fut obligé à se rendre après quatre ou cinq jours de tranchée ouverte; mais il occupa assez long-tems l'armée Espagnole pour donner à l'Alviane le loisir de reprendre la Polésie. L'expédition de ce Général fut si brusque, qu'il fit deux cens hommes d'armes prisonniers dans Rovigo, place sans défense, & où ils ne l'auroient pas attendu s'ils eussent eu nouvelle de sa marche. Le reste des troupes que le Viceroy y avoit laissé, quitta aussitôt le pais, & poursuivi par l'Alviane il eut peine à gagner Verone. Le Général Venitien reprit aussitôt Legnago; & peut-être auroit-il osé atta-



— quer Verone, si le Viceroy n'y fut  
 1514. revenu immédiatement après la capitulation de Bergame. L'armée Venitienne qui se trouvoit trop foible pour rien entreprendre davantage, fut mise dans ses quartiers d'hiver, & les ennemis de leur côté entrèrent dans les leurs. La guerre du Frioul aboutit à des courses de part & d'autre, & il s'y fit même très-peu de mouvemens militaires depuis la prise du Comte Frangipani, qui dans ces quartiers étoit l'ame de toutes les entreprises des Allemands. Voilà la situation où les affaires demeurèrent à la fin de l'année 1514.

Le Roy de France mourut le premier jour de 1515. en un âge qui sembloit encore promettre un long règne à ses Alliez & à ses sujets. Il étoit dans sa cinquante-quatrième année. On sçait assez que son mariage avec la jeune Princesse d'Angleterre fut la cause

de la mort. Il n'est pas de mon sujet d'en parler plus au long, non plus que des vertus de ce Prince, dont le surnom est le plus grand éloge que puisse mériter un Souverain. Comme Louis XII. ne laissoit pas de garçon, le Comte d'Angoulême arriere petit fils de Louis fils de France premier Duc d'Orleans, & l'aycul du Roy mort, lui succeda sous le nom de François I. Il prit avec le titre de Roy de France celui de Duc de Milan du chef de sa femme Claude de France fille aînée du Roy défunt. Cette Princesse par l'investiture donnée à Trente, étoit appelée à reprendre ce fief, si son pere Louis XII. mourroit sans enfans mâles. Dès la mort de son pere elle en fit apparemment donation à son mari. Néanmoins l'acte en forme de cette donation que nous avons n'est daté que du vingt-huit Juin de la même année.

Le pere  
du peu-  
ple.

1515.

François I. porté aux grandes entreprises par son génie élevé, & qui à l'âge de vingt-deux ans ne parloit que de rendre son nom immortel, n'étoit pas d'humeur à porter long-tems le nom de Duc de Milan comme un titre vain. Impatient de faire voir aux François qu'ils avoient eu tort de regretter la mort de Gaston de Foix comme une perte irréparable, il brûloit de signaler par une grande action son avènement à la Couronne. Au récit des faits d'armes de Bressie & de Ravenne, on l'avoit vû touché jusqu'à jeter des larmes & à pousser des soupirs, tels que ceux que pouffoit César en regardant une statuë d'Alexandre. Ses premiers soins furent donc de donner secrètement les ordres pour hâter les préparatifs que faisoit faire le feu Roy à dessein de passer les Alpes au printemps. Il jugeoit à propos de cacher ce dessein aux yeux

du public, jusqu'à ce qu'il eût renouvelé les traités d'alliance que son Prédécesseur avoit faits avec les étrangers, & tenté d'en faire de nouveaux.

Henri VIII. encore plein de son dépit contre Ferdinand, offrit le premier au nouveau Roy de continuer le traité fait à Londres entre lui & Louis XII. Dès le cinquième d'Avril ce traité entre la France & l'Angleterre fut renouvelé. François I. négocioit en même tems avec le Prince d'Espagne Souverain des Pais-bas, qui commençoit à gouverner par lui-même. Le traité entre lui & François I. fut bientôt conclu aux conditions : Que Sa Majesté très-Chrétienne aideroit & favoriseroit en toutes choses le Prince d'Espagne pour recueillir la succession de ses ayeuls maternels à la mort du Roy d'Arragon son grand pere : Que de son côté le Prince d'Espagne n'apporteroit au-

— 1515. cun empêchement au recouvrement de l'Etat de Milan : Qu'il épouseroit Renée de France, fille cadette de Louis XII. Que l'hommage que le Prince d'Espagne devoit faire en personne au Roy pour les Comtez de Flandres & d'Artois ne se feroit que dans cinq ans, & que le Roy & le Prince enverroient incessamment des Députez à Arms pour y ajuster tous les autres différens qui leur restoit à terminer. Ce traité fut dressé en forme de contrat de mariage de la Princesse Renée, & signé à Paris le vingt-quatre de Mars. En même temps François I. faisoit dire au Pape, que du moins il le prioit de ne pas entrer dans de nouveaux engagements avec ses ennemis, afin, qu'ils pussent un jour prendre des liaisons, en cas que malgré l'opposition de l'Union les affaires des François prosperassent en Italie. Il faisoit assurer Sa Sainteté qu'elle ne

trouveroit jamais en lui aucun sentiment de ce qui s'étoit passé sous le Roy son Prédecesseur, mais au contraire toutes sortes de dispositions à une bonne intelligence. C'étoit donner à entendre au Pape qu'on sçavoit ses menées & ses sentimens ; mais qu'il ne tenoit qu'à lui de faire oublier le passé & de vivre en bonne intelligence avec la France.

Les Suisses refuserent des passeports pour les Ambassadeurs que le nouveau Roy voulut leur envoyer ; mais il ne fut pas surpris de cette dureté. Il n'avoit fait cette démarche que par bienveillance & pour se procurer un refus qui fît du bruit dans le monde, & qui pût faire douter durant quelque tems, si les préparatifs qui se faisoient à Lyon & en Bourgogne n'étoient pas destinez à repousser les Suisses. Dans cette idée le Roy lui-même fit publier par tout la réponse faite au

— Hérault d'armes qui avoit été chercher les passeports, comme un oracle qui l'épouvantoit ; cette réponse étoit, que le Roy reverroit au premier jour les Suisses en Bourgogne, s'il n'accomplissoit l'appointement de Dijon en son entier.

François I. crut durant un tems qu'il pourroit faire quelque accommodement avec Maximilien & avec Ferdinand. Le Prince d'Espagne leur petit fils commun, leur avoit réservé une place dans le traité de Paris, & les Ministres de ce Prince à Lintz & à Saragosse y employoient leurs offices en faveur de la France. Mais rien ne réussit. Le Roy Catholique refusa non seulement d'entrer dans le traité de Paris, mais il ne voulut pas même proroger pour une nouvelle année la trêve conclue l'année précédente avec Louis XII. à moins que Sa Majesté très-Chrétienne ne s'engageât à ne rien entreprendre en Italie pendant la durée,

durée. Il craignoit que les Suisses, 1515.  
ne l'abandonnassent enfin s'il faisoit  
une troisième trêve : Le Roy d'An-  
gleterre avoit déjà quitté son al-  
liance par ce motif.

L'Empereur qui se laissoit gou-  
verner alternativement par tout le  
monde, étoit alors conduit par le  
Roy Catholique. Il étoit ainsi hors  
d'apparence de lui faire suivre un  
parti que Ferdinand desapprouvoit.  
Tant que le Roy de France espéra  
de traiter avec ces deux Princes,  
il ne jugea point à propos de re-  
nouveler le traité de Ligue que son  
Prédécesseur avoit signé à Blois  
avec les Venitiens. Ce traité obli-  
geoit la France de faire la guerre  
à l'Empereur pour le forcer à ren-  
dre aux Venitiens les conquêtes  
qu'il avoit faites sur eux en Lom-  
bardie depuis la Ligue de Cam-  
bray. De telles obligations étoient  
incompatibles avec le traité que  
François I. avoit fait proposer à



1515. Maximilien. Dès que l'espérance de le conclure fut évanouie, le Roy très-Chrétien renouvela de bonne grace le traité de Blois sans alterer aucune de ses conditions, & il dit d'un air de confiance à l'Ambassadeur de la République après l'avoir signé, qu'il donnoit rendez-vous sur l'Adda dans quatre mois à l'armée de ses maîtres. Il n'obmettoit rien pour tenir parole avec exactitude. Sous le prétexte que les Suisses vouloient faire une seconde irruption en Bourgogne, il augmenta sa Gendarmerie jusqu'à quatre mille Lances, ce qui faisoit près de vingt mille combattans à cheval. Son \* Prédecesseur n'entretenoit que deux mille cinq cens Gendarmes. François I. préparoit encore un train d'artillerie prodigieux; & il faisoit défiler vers le Lyonnois les bandes Françoises & l'infanterie Allemande. Comme il ne falloit pas tant d'appareil pour

\* Scissel  
Eloge de  
Louis  
XII. pa.  
61.

repousser les Suisses, & sur tout  
comme il n'étoit pas besoin que la  
gendarmerie Françoisë fût au nom-  
bre de quatre mille lances pour ôter  
l'envie à ces Fantassins de venir se  
faire fouler aux pieds des chevaux  
dans les plaines de Bourgogne,  
l'Empereur & le Roy d'Arragon  
virent bientôt que les François  
alloient descendre en Italie. Ils re-  
montrèrent donc au Pape la né-  
cessité de faire un nouveau traité  
qui expliquât le contingent que  
chacun des Confederez contribue-  
roit pour défendre le Milanez, en  
quelle maniere ils agiroient, &  
quelles mesures on prendroit pour  
mettre incessamment ce contin-  
gent en campagne. Le Pape vou-  
loit bien empêcher François I. de  
reprendre l'État de Milan; mais il  
n'étoit pas bien aise de se mettre  
en but à ce Prince, ni de paroître  
le promoteur d'un nouveau traité  
contre lui. Les politiques remar-

quent que la Cour de Rome a toujours porté un respect singulier aux jeunes Souverains. Le Pape répondit donc qu'il n'étoit pas besoin d'une nouvelle convention, & qu'il ne pouvoit se résoudre d'y concourir: Que sa dignité le feroit y tenir le premier rang, & qu'il paroîtroit ainsi l'instigateur du nouveau traité; bien qu'il n'eut fait autre chose que d'y consentir. Qu'un tel personnage ne convenoit pas à la qualité de pere commun; Qu'il conformeroit volontiers ses démarches à celles de l'Empereur & du Roy Catholique, & que suivant ses engagements précédens il feroit marcher ses troupes où ils enverroient les leurs; mais qu'il ne vouloit point signer de nouvelles Ligues, ni paroître échauffer ces Princes.

Ils entendirent ce que signifioit cette réponse, & ils virent bien que la conduite du Pape appro-

cheroit d'une neutralité le plus qu'il lui seroit possible. Ainsi leurs Ambassadeurs assistez de celui du Duc de Milan, conclurent avec les treize Cantons un nouveau traité de Ligue offensive & défensive contre la France, y reservant une place à Sa Sainteté, qui seroit tenue de déclarer dans un certain tems si elle l'acceptoit. Par ce traité les treize Cantons s'obligeoient d'envoyer une armée contre les François dans l'Etat de Milan, & d'entrer en même tems dans la Bourgogne & dans le Dauphiné, moyennant un subside de quarante mille écus d'or par mois, payable par les autres Confederez. De son côté le Roy d'Arragon s'engageoit d'attaquer la France par le continent d'Espagne. Dès le mois de Décembre de l'année 1513. l'Etat d'Appenzel avoit été cantonné, & par cette augmentation les Cantons Suisses le trouvoient en mil

1515. cinq cens quinze au nombre de treize.

Il étoit désormais inutile au Roy de France de cacher son dessein. Quand on n'auroit rien sçû d'ailleurs de ses vûës, les préparatifs immenses & l'ardeur avec laquelle il y faisoit travailler, les auroient donné suffisamment à connoître. Outre l'infanterie Françoisë & Allemande, qui étoient déjà rassemblées dans le Lyonnois, Pierre Navarre y conduisoit dix mille fantassins de sa nation, qu'il avoit levéz sur les frontieres de la Biscaye. Cet Officier avoit été fait prisonnier à la journée de Ravenne, & les François avoient arbitré sa rançon à vingt mille écus d'or. Le Roy Catholique dont il étoit le sujet & le soldat, refusa de la payer. Navarre n'avoit d'autre patrimoine que des Patentes. Hors d'état de payer lui-même sa rançon, il étoit resté en prison jusqu'à l'avenement de Fran-

çois I. à la Couronne. Ce Prince <sup>1515</sup> qui aimoit le mérite, parce qu'il en avoit beaucoup, paya de ses deniers la rançon de cet officier à ceux à qui elle appartenoit, & il le fit Colonel d'un Corps d'infanterie Basque, qu'il lui donna commission de lever. Navarre né dans une condition au-dessous de la médiocre, avoit autant d'honneur que les plus grands Seigneurs. Il ne voulut point accepter la liberté de la main du Roy de France, ni prendre l'emploi qu'il lui offroit, sans avoir exposé à son Souverain naturel la triste situation où il se trouvoit, & sans l'avoir humblement supplié de l'en tirer. Sur le refus de Ferdinand qui dédaignoit de l'avoir pour sujet, il lui renvoya les provisions des emplois qu'il tenoit de lui, & il se crut en droit de prêter au Roy de France un serment de fidélité, qu'on ne sçauroit du moins lui reprocher d'avoir violé.

Le Roy étant prêt de monter à cheval il fit donner part au Pape de son expedition , & il le sollicita encore une fois de se déclarer pour lui. Ce n'étoit pas entierement sans esperance d'y réussir. Si Leon X. n'étoit pas changé depuis le nouveau règne , du moins il paroissoit vacillant. Il avoit refusé d'entrer dans le dernier traité des Confederez , & il sembloit vouloir faire bande à part. On pouvoit croire même qu'il cherchoit à se rapprocher de la France. Il venoit de faire épouser à son frere Julien de Medicis , Philiberte sœur du Duc de Savoye , proche parente de la Comtesse d'Angoulême mere du Roy. Ce Prince esperoit donc que le Pape , qui lui avoit répondu plutôt en homme qui temporise qu'en homme qui refuse , se détermineroit enfin à prendre son alliance. Mais l'intention de Leon X. dans le mariage de Julien de Medicis ,

n'avoit été que d'assurer à tout événement à son frere une protection capable de lui conserver le gouvernement perpetuel des villes de Modene, de Reggio, de Parme & de Plaifance. qu'il lui avoit conferé, pour les garder au nom & comme Officier du S. Siège. Le Pape répondit donc à son ordinaire, c'est-à-dire, sans rien accorder, mais aussi sans rien refuser positivement. Il parla même aux Agents de France à cœur ouvert sur de petits intérêts de famille, affectant beaucoup de bonne foy & de simplicité dans les bagatelles, afin de gagner la confiance des François & de leur en imposer plus facilement dans les affaires importantes.

Les Ambassadeurs que François I. avoit envoyez vers le Pape, n'obtinent rien de plus effectif. Le premier étoit le fameux Guillaume Budé, l'homme le plus sçavant de son tems, & l'autre Antoine May



ric Pallavicin, Seigneur Milanois qui avoit gardé l'écharpe blanche. Leon X. les amusa tous. Quelquefois il feignoit d'avoir une sérieuse intention de traiter, & il demandoit pour préliminaire que Parme & Plaisance demeuraissent réunies à l'Etat Ecclesiastique. Mais c'étoit seulement afin qu'il parût que les refus du Roy & sa dureté l'auroient jetté parmi les ennemis. Quelquefois dans la crainte d'être pris au mot, il accompagnoit ses propositions d'explications qui les embrouilloient, se réservant même lorsqu'on seroit convenu à cet égard de faire encore des demandes ultérieures. C'étoit vouloir demeurer toujours le maître de la négociation, même en paroissant s'y livrer de bonne foy. A la fin il prit son parti; & résolu de tout tenter pour empêcher les François de s'établir de nouveau en Italie, il entra dans la nouvelle confédération de

l'Empereur, du Roy d'Arragon, du <sup>1515.</sup>  
 Duc de Milan & des Suiffes; mais  
 à condition que l'acceptation qu'il  
 faisoit de la place qui lui étoit re-  
 servée dans le traité seroit tenue  
 secrète.

Cette précaution servoit de peu  
 de chose; ou pour mieux dire elle  
 ne servoit de rien. Leon X. ne pou-  
 voit s'empêcher de découvrir d'une  
 main ce qu'il cachoit de l'autre.  
 Dans le tems qu'il prenoit tant de  
 peine à se bien masquer, il accor-  
 doit au Roy Catholique la liberté  
 d'employer à son gré le produit de  
 la Bulle de la Cruzade, & l'on  
 comptoit que le bienfait du Pape  
 vaudroit à ce Prince plus d'un  
 million d'écus d'or. Vich Am-  
 bassadeur d'Arragon à Rome, &  
 le Comte de Carpi Ambassadeur  
 de l'Empereur, ne sortoient plus  
 du Vatican. On avoit sçu le froid  
 que les premiers refus du Pape  
 avoient mis entre Sa Sainteté & ses

1515. Alliez ; & comme ce froid avoit fait place à une correspondance très-vive, il étoit facile de deviner que les refus, cause de la mesintelligence, ne duroient plus.

Dans le tems que Leon X. employoit tout son esprit pour tromper les François, il fut trompé lui-même par Fregose Duc de Genes. Ce Doge eut connoissance que les Confederez qui se défioient de lui, prenoient des mesures pour le faire déposer & pour lui faire élire un successeur. Il traita donc avec la France pour justifier leurs défiances, tandis que pour ébloüir le Pape, il lui faisoit faire tous les jours les mêmes protestations que Sa Sainteté avoit faites à Louis XII. quand elle traitoit avec les ennemis de la France. Le traité de Frégose fut conclu avant que les Confederez fussent bien assurez qu'il se négocioit. Dès qu'il fut signé, Frégose changea subitement son titre de

Doge en celui de Gouverneur de Gennes pour le Roy très-Chrétien, 1515. & ce fut par ce changement de scene que le secret se révéla. Le peuple de Gennes ne se fit pas presser beaucoup pour prêter serment de fidélité à François I. & ses troupes furent d'abord introduites dans la forteresse dont on avoit eu tant de peine à les chasser. Frégose fit l'apologie de sa conduite par un manifeste en forme de lettre adressée au Pape. Il alléguoit d'abord toutes les raisons que les Confederez lui avoient données de reconnoître les droits de la France, & de se soumettre à son obéissance par un traité secret. Elles étoient telles, disoit-il, qu'il se flatoit que Sa Sainteté ne désaprouveroit pas sa conduite. Qu'il auroit desespéré de pouvoir la justifier auprès d'un Souverain assez peu éclairé pour penser qu'on dût se gouverner toujours dans les affaires d'Etat sui-

1515.

vant les maximes scrupuleuses qu'il faut observer dans la vie privée. Mais qu'il parloit au Souverain de son tems le moins grossier , & qui connoissoit mieux que personne à quel point la raison d'Etat permettoit aux Princes de s'écarter des règles austeres de la morale scrupuleuse. Que la dissimulation qui faisoit taire ce qu'on vouloit faire & dire ce qu'on ne pensoit pas trop , n'étoit qu'une discrétion louable dans les affaires politiques. Enfin qu'il disoit ces choses simplement & pour se justifier , mais non point parce qu'il auroit l'orgueil de vouloir les enseigner à personne. Cet écrit fut autant regardé comme le manifeste de François I. contre Leon X. que comme l'apologie de Frégose.

Mais bientôt ce Prince alloit employer pour recouvrer l'Etat de Milan des moyens plus efficaces que des négociations & des remontrances qui réussissent ordinai-

rement mal aux François auprès de  
quelques nations. Au commence- 1515.  
ment du mois d'Août le Roy partit  
de Lyon avec la plus belle armée  
Françoise qui eût encore passé les  
Alpes depuis que la guerre se fai-  
soit avec des troupes réglées. Néan-  
moins il ne laissoit pas son Royau-  
me dépourvu. Quoique le Roy d'Ar-  
ragon eût licentié toutes les milices  
rassemblées en Catalogne & en Na-  
varre dès qu'il eut été averé que  
l'expédition des François regardoit  
l'Italie, Sa Majesté très-Chrétienne  
jugea à propos de laisser sept cens  
Lances en Languedoc & en Guyen-  
ne pour assurer le repos de ces Pro-  
vinces. Un pareil corps de gendar-  
merie demeuroid à la garde de la  
Bourgogne, afin d'ôter aux Suisses  
l'envie de faire une nouvelle irrup-  
tion en France. Malgré ces deux  
détachemens l'armée du Roy, quand  
elle arriva aux pieds des Alpes, se  
trouva encore composée de deux

— mille cinq cens Lances & de trente-  
1515. deux mille hommes d'infanterie.

Au premier bruit du mouvement que faisoit l'armée Françoisse , les milices de la Suisse descendirent dans l'Etat de Milan.

Les Suisses après avoir joint ceux de leurs compatriotes qui faisoient leur sejour dans le Milanez , se trouverent au nombre de trente mille combattans. L'armée Espagnole se dispoisoit à partir de Verone pour les renforcer encore. Celle du Pape se mit aussi en mouvement pour les joindre ; mais Leon X. publioit qu'elle marchoit seulement pour veiller à la conservation des villes du Po. Ces villes étoient Modene, Reggio, Parme & Plaisance occupées par les garnisons de l'Eglise. Quelques instances que fissent les Confederez , Leon X. ne pouvoit se résoudre à lever entierement le masque.

Les Suisses sans attendre ces secours se mirent en corps d'armée,

1515.  
Bien qu'ils n'eussent d'autre cavalerie avec eux que la gendarmerie du Duc de Milan. Le premier mouvement de cette armée fut d'aller prendre dans le Piémont, des quartiers où elle s'établit, & d'où elle envoya dix mille hommes d'infanterie dans la vallée de Suze pour occuper les débouchez du Mont Genevre & du Mont Cénis, qui toujours avoient été le passage ordinaire des troupes Françoises pour descendre en Italie. Dèsque ces gorges étoient occupées, les François ne pouvoient plus forcer les pas des deux montagnes, qu'en sacrifiant leur meilleure infanterie. Ainsi François I. vit d'abord son expédition retardée.

Ce Prince eut recours à deux expédiens pour surmonter l'obstacle qu'on lui opposoit. Le premier fut de faire embarquer en Provence Aymar de Prie avec quatre cens hommes d'armes & cinq mille



1515. fantassins, avec ordre de débarquer à Gennes. Cet Officier devoit s'avancer de là vers l'Alexandrin & l'Astefan pour faire une diversion en inquiétant les derrieres de l'armée ennemie qui gardoit la gorge de Suze. Le second expedient que prit le Roy, fut de faire reconnoître les cols de l'Argentiere & de Guillestre où le canon n'avoit point encore roulé, pour découvrir s'il n'y pouvoit pas faire passer son artillerie. Ce transport étoit ce qui l'embarassoit davantage. Il est vrai qu'on se trouvoit alors dans le commencement du mois d'Août, c'est-à-dire, dans la saison la plus favorable pour traverser les montagnes. François I. rendit la chose possible. Il se trouvoit par tout representant lui-même aux soldats, qu'en passant les Alpes, ils franchissoient les murailles de Milan : Que ces montagnes, quelque fût leur hauteur, ne se joignoient point au ciel, & qu'el-

les étoient praticables à des hommes de courage, quoique son armée dût se rendre célèbre pour être la première qui s'y fût ouvert le nouveau passage qu'elle tentoit.

L'ardeur de toute l'armée excitée par la présence Majestueuse & par les discours animez du jeune Roy, vint à bout de la nature même. On raccommoda les chemins, on en fit de nouveaux, les hommes traînerent l'artillerie aux endroits les moins praticables. Enfin en six jours de peine & de travail, elle arriva d'Embrun dans les gorges de Pignerol. La Palisse déboucha le premier dans la plaine de Piémont. Il avoit mené une colonne par Briançon & par Sestrieres, de manière qu'il couvroit l'artillerie en marchant entre elle & l'ennemi qui occupoit les passages de la vallée de Suze. Cependant toutes les troupes avoient pénétré dans la plaine par differens cols, & à

mesure qu'elles arrivoient elles se  
formoient près de la ville de Saluzzes. Tandis que l'armée achevoit de se remettre ensemble, la Palisse perça dans le país, & il s'avança jusqu'à Villefranche, sans trouver aucun ennemi. Prosper Colonne, qui passoit pour le premier soldat d'Italie, & qui étoit alors Général des troupes du Duc de Milan, y avoit son quartier. Néanmoins les François étoient aux portes de la ville, quand il les croyoit encore dans la montagne. Ainsi la Palisse surprit Villefranche & l'y fit prisonnier avec deux cens hommes d'armes, & le Comte de Morgano de la Maison des Ursins. Ce Seigneur se scut alors bon gré d'être le seul des Barons Romains qui eût renvoyé à Louis XII. en quittant l'écharpe blanche, l'argent qu'il avoit touché de ce Prince pour lever des troupes contre Jules II. Les Fran-

çois en considération de sa bonne foy le traitèrent avec toute sorte de politesse.

La face des affaires changea dès qu'on sçut en Italie que les Suisses, qui s'étoient vantez de faire des Alpes une barriere insurmontable, n'avoient point sçu en défendre le passage, & que les François après l'avoir franchie campoient en front de Bandiere en deçà des montagnes. Les Suisses se retiroient même si vite devant les François, qu'ils paroïssent fuir. Après avoir saccagé dans leur route Chivas & Verceil, ils vinrent à perte d'haleine occuper le poste de la Riotta près de Novarre comme un lieu d'un heureux augure. Deux ans auparavant ils y avoient battu la Tri-mouille.

Ceux des Suisses qui avoient toujours été d'avis de maintenir l'Alliance de la Nation avec la France, & qui depuis long-tems



le même Cinthio de Tivoli qu'il avoit envoyé déjà deux fois à la Cour de France, afin de reprendre la négociation interrompue. Si malgré ses efforts l'avantage devoit demeurer aux François, du moins il vouloit se trouver en négociation ouverte avec eux lors de leur victoire.

L'étoile de François I. voulut que l'homme du Pape fût arrêté par un parti de l'armée Espagnole. On lui trouva ses lettres de créance qui furent remises entre les mains du Viceroy de Naples qui la commandoit. Cardonne connut par le contenu de ces lettres quel étoit le dévouement du Pape à la cause commune, & jusqu'à quel point il falloit compter sur la fermeté d'un pareil Allié. Ainsi la défiance du Viceroy devint extrême, & elle l'obligea à redoubler les précautions qu'il prenoit déjà pour ne point trop exposer les forces de son

— maître quand il y avoit si peu d'apparence que celles du Pape vou-  
1515 lussent bien partager le danger. On  
verra que ses précautions furent  
cause que les Suisses combattirent  
seuls contre l'armée du Roy de  
France à la journée de Marignan.



# HISTOIRE

## DE LA LIGUE

## DE CAMBRAY.

---

### *LIVRE CINQUIÈME.*



ANDIS que les Conféderez raisonnoient, les François avançoient leur conquête. Déjà toute la partie de l'Etat de Milan située à la droite du Po, étoit en leur pouvoir à l'exception de Parme & de Plaisance, que l'armée de l'Eglise retenoit sous l'obéissance du Pape. Comme les Milanois souhaitoient avec passion le retour des François, Aymar de Prie n'avoit eu qu'à se

1515.



— 1515. présenter devant Alexandrie & devant Tortone pour y être reçu. Il y avoit marché dès que l'heureux passage du Roy eut rendu inutile la diversion que ses premiers ordres lui enjoignoient de faire dans l'Astesan. Enfin Sa Majesté très-Chrétienne campoit déjà près de Verceil avec l'armée Royale, sans que les dispositions qu'on avoit faites pour l'empêcher d'aborder le Milanez, l'eussent obligée à donner un seul coup de lance pour y arriver. D'un autre côté l'armée Vénitienne s'étoit mis en front de Bandiere sur l'Adige. Si l'armée Espagnole demouroit dans le Bressan pour lui faire tête, l'armée Espagnole laissoit aussi les Confederez hors d'état de faire tête long-tems aux François. Si le Viceroy prenoit le parti de venir joindre les Confederez, il ne devoit pas douter que l'Alviane ne joignît bientôt les François. L'Alviane avoit

promis de le faire, & trop de cir-  
conspection ne le faisoit jamais  
manquer à sa parole. 1515.

Le Roy de France s'arrêta  
quelques jours à Verceil pour tâ-  
cher de moyenner un accord avec  
les Suisses, croyant qu'il y auroit  
encore plus d'honneur pour lui à  
leur faire entendre raison qu'à les  
battre. Le Duc de Savoye qui l'ac-  
compagnoit, ne cessoit encore de  
lui représenter qu'une paix certai-  
ne valoit mieux qu'une victoire qui  
seroit toujours au pouvoir de la for-  
tune, quoiqu'elle parût indubita-  
ble : Que Sa Majesté ne devoit  
pas compter tellement sur la va-  
leur & sur l'ardeur de ses troupes,  
qu'elle ne fît réflexion que ce se-  
roient des hommes qui combat-  
toient de part & d'autre avec des  
armes à peu près égales, & que  
la Providence, qui aime à châtier  
la présomption des Souverains, sem-  
ble se plaire particulièrement à

**T** 1515. tromper leur attente par l'événement des batailles.

Il paroïssoit beaucoup de disposition à un accommodement. Le Cardinal de Sion déployoit en vain son éloquence pour persuader aux Suisses de se battre sans être payez, & pour leur faire accroire que trente mille fantassins pouvoient résister en plaine à l'impétuosité d'un corps de deux mille cinq cens Lances Françoises qui avoit un jeune Roy à sa tête. D'ailleurs l'armée du Pape & celle du Roy d'Arragon n'arrivoient pas. Ces Princes ne s'étoient pas même mis en devoir de faire payer le subside de quarante mille écus d'or qu'ils s'étoient obligez par le dernier traité de faire toucher régulièrement aux Suisses chaque mois. Les Suisses se mutinerent donc tout à coup, & ils pillèrent la caisse du Commissaire Apostolique député à la suite de leur armée. Ils reprirent même brusquement le

chemin de leur païs, abandonnant l'Etat de Milan à sa destinée. Le dessein d'aller mettre à couvert au plutôt chez eux le butin qu'ils avoient fait en Lombardie, contribuoit beaucoup à cette émeute, aussi bien que les menées du Baron d'Alt-Sax & du Colonel Diespack. Ces deux personnes sorties de bonne maison, & qui avoient beaucoup d'honneur, étoient des serviteurs secrets de la France depuis qu'elle avoit fait les avances convenables pour se racommoder avec leur nation, & ils agissoient de leur mieux pour ménager un traité entre cette Couronne & les Cantons.

Mais les Suisses n'allèrent que jusqu'à Galera. Ils y trouverent le contingent du Roy d'Arragon pour leur solde, & ils y reçurent la nouvelle que vingt mille de leurs compatriotes étoient en chemin pour les joindre. Le Cardinal de Sion reprit son crédit à la faveur du ren-

— fort & de l'argent d'Espagne. On  
1515. recommença d'être touché de ses  
prédications, & leur succès fut si  
grand que ceux qui avoient pillé  
la caisse du Pape, y rapporterent  
l'argent enlevé. La montre leur  
fut payée ensuite dans la forme or-  
dinaire, & ils promirent d'attendre  
à Galera le secours qui leur venoit  
de la Suisse. François I. vit bien à  
ce procédé qu'une négociation du-  
rant laquelle il demeureroit dans  
l'inaction, ne suffisoit pas pour pa-  
cifier une nation si capricieuse. Il  
crut que pour la déterminer à un  
accommodement, il falloit la braver en même tems qu'il la recher-  
cheroit & lui faire voir qu'il pou-  
voit réussir malgré son opposition.  
L'armée de France s'avança donc  
à Novarre dont les Suisses étoient  
sortis. La ville ouvrit d'abord les  
portes, & le château fit peu de ré-  
sistance. Pavie n'en fit point parce  
que les Suisses, qui ne sçavoient

autre chose du métier de la guerre que de se bien battre, avoient négligé d'y laisser une garnison. Cependant cette importante place livroit aux François un passage sur le Tésin, qui est du côté du couchant le véritable rempart de la ville de Milan.

L'armée de France passa donc le Tésin sur le pont de Pavie, & bientôt le Maréchal Trivulze qui en menoit l'avant-garde, s'avança jusqu'aux fauxbourgs de Milan. On croyoit que cette grande ville, qui depuis trois ans soupiroit après la domination Française, se déclareroit pour le Roy. Elle n'étoit contenue par aucune garnison. Mais elle n'avoit pas efféore oublié que pour s'être déclaré Française un peu trop précipitamment à l'approche de la Trimoüille, on l'avoit obligée à se racheter du pillage par des contributions dont l'excès ruina plusieurs de ses habitans. Ainsi per-

sonne ne remua dans Milan, &  
 1515. Trivulze revint joindre l'armée à  
 Bufalora où le Roy s'étoit campé  
 pour observer les Suisses. Les Mi-  
 lanois envoyèrent s'excuser de ce  
 qu'ils n'apelloient pas les François  
 dans la conjoncture présente. Leurs  
 émissaires assurerent le Roy que ce  
 n'étoit pas manque d'attache-  
 ment à la France, mais unique-  
 ment à cause de l'appréhension d'être  
 traitez par Maximilien Sforze,  
 ainsi qu'ils l'avoient été par Frédéric  
 Barberousse, s'il leur arrivoit  
 d'être obligez encore une fois de  
 recourir à sa clémence & à la pitié  
 de leur Duc & des Suisses : Que  
 néanmoins si la déclaration de Mi-  
 lan pouvoit avancer les affaires du  
 Roy, la ville ne laisseroit pas d'ar-  
 borer les étendars de la France: Que  
 le peuple de Paris ne souhaitoit pas  
 la prospérité du Roy avec plus de  
 passion que celui de Milan; mais  
 que S. M. n'ignoroit pas que la con-

dition de leur ville étoit d'être le prix de la victoire sans pouvoir contribuer à la faire remporter. Le Roy reçut leurs excuses à condition qu'ils ne prêteroient pas d'argent à Sforze. Ils promirent de n'en point prêter, & ils tinrent parole. Le refus qu'ils firent à leur Duc de lui ouvrir leur bourse, fut une des principales causes de sa malheureuse destinée.

Le Roy vint camper de Bufalora à Biagrasse en vuë de prêter la main au corps d'armée qu'il avoit sur la droite du Po sous les ordres d'Aymar de Prie. Ce Prince aprit en arrivant à Biagrasse que son accord avec les Suisses venoit d'être heureusement conclu. Le Duc de Savoye, à qui François I. avoit donné un plein pouvoir très-ample pour terminer cette négociation, s'étoit lui-même rendu dans le camp des Suisses à Galera, afin d'en accélérer la conclusion.



— La négociation fut brusque, & 1515 le traité bientôt conclu. Il portoit que l'alliance entre la France & les Suisses dureroit pendant toute la vie du Roy & dix années encore après sa mort. Que les Seigneurs des Ligues de la haute Allemagne, rendroient les quatre Bailliages de Milanez, qu'ils avoient occupez depuis l'abandonnement de cet Etat fait par les François en mil cinq cens douze, & que pareillement ils feroient restituer la Valtoine & Chiavenne par les Ligues grises: Que pour cette restitution Sa Majesté très-Chrétienne seroit tenuë de donner aux Suisses trois cens mille écus d'or: Que la pension de dix mille écus d'or que la France avoit payée précédemment aux Cantons, seroit dorénavant de vingt mille écus d'or. C'étoit l'augmentation que les Suisses avoient si souvent demandée à Louis XII. & dont ce Prince eut tant de fois sujet de regretter le refus: Que le

Roy payeroit trois mois de solde ———  
à chacun des Suisses qui se trou- <sup>1518</sup>  
veroient alors en Lombardie, ou  
en chemin pour s'y rendre : Que  
Sa Majesté très-Chrétienne paye-  
roit aussi en differens termes les  
quatre cens mille écus d'or pro-  
mis aux Suisses par l'Apoinement  
de Dijon : Que Maximilien Sforza  
céderoit au Roy tous ses droits &  
toutes ses prétentions sur l'Etat de  
Milan, & que réciproquement Sa  
Majesté très-Chrétienne s'obligeoit  
à lui faire épouser une Princesse  
de son sang, à lui donner le Du-  
ché de Nemours, douze mille écus  
d'or de pension & une compagnie  
d'ordonnance de cinquante maî-  
tres. Les Suisses ne nommoient  
comme leurs Alliez, & comme Po-  
tentats devant jouir de la garantie  
du traité, que le Pape qui ne de-  
voit encore profiter de cette *incla-*  
*sion* que lorsqu'il auroit rendu Par-  
me & Plaisance, l'Empereur, le

— Duc de Savoye & le Marquis de  
4515. Montferrat, il n'y étoit point fait  
mention du Roy d'Arragon dont  
les Suisses touchoient actuellement  
la solde.

La jeune noblesse Françoisise qui  
accompagnait en grand nombre  
son Roy, fut au desespoir d'un traité  
qui lui faisoit repasser les Alpes sans  
avoir vû une bataille, & sans avoir  
rompu une Lance. Elle se souleva  
donc contre l'accord, & elle vint  
représenter à François I. qu'il étoit  
honteux à la nation d'acheter la paix  
de ses ennemis quand il ne tenoit  
qu'à elle de les battre. Ce jeune  
Prince se contenta de répondre,  
que le véritable honneur des Rois  
étoit à conserver le sang de leurs  
sujets, & que pour l'épargner ils  
devoient sacrifier leur argent &  
même leur gloire. Il ratifia ensuite  
le traité, & sur le champ il se mit  
en devoir de l'exécuter. Pour payer  
aux Suisses ce qu'il falloit leur don-

ner comptant, il emprunta tout l'argent qui étoit dans l'armée, & dès qu'il eut fait la somme il l'envoya sous l'escorte de Lautrec à Bufalora. C'étoit le lieu où les Suisses devoient se rendre pour toucher cet argent. 1515.

Mais les choses avoient bien changé de face dans le camp ennemi. Un renfort de vingt mille Suisses y étoit entré immédiatement après la conclusion du traité. Ces nouveaux venus éblouis des trésors qu'ils virent entre les mains de leurs compatriotes, qui servoient depuis quelque tems en Italie, ne voulurent pas souscrire à un traité qui les renvoyoit dans leurs montagnes dès le lendemain de leur arrivée. Le Cardinal de Sion saisit l'occasion pour prêcher contre l'accord qui venoit d'être conclu, & il fit résoudre par la multitude, que sans aucun égard au traité on continueroit la guerre. Les Colonels

— Alt-Sax & Diespack s'opposèrent  
 1515. inutilement à l'action infame que leur nation alloit commettre. L'éloquence du Cardinal avoit séduit le grand nombre. Tout ce que purent faire ces sages Colonels, qui ne pouvoient se servir des armes qu'on employoit contre eux, ce fut de se retirer dans leur patrie avec ce qu'il y avoit de gens d'honneur dans l'armée. Ils furent suivis de sept à huit mille hommes; ainsi le blâme de ce que les emportez firent depuis leur départ ne retombe pas sur la nation entiere des Suisses, toujours si jalouse de tenir inviolablement sa parole.

Le Cardinal de Sion devint donc le maître absolu dans le camp des Suisses après la retraite des gens sages qui l'abandonnerent. Ce Prélat, pour rendre ceux qu'il gouvernoit encore plus irréconciliables avec les François, leur persuada de joindre la trahison au manquement

de parole, & d'enlever l'argent que le Roy avoit déposé à Bufalora en execution du traité. Mais les précautions de Lautrec firent avorter le projet du Cardinal. Les Suisses ne trouverent plus le dépôt à Bufalora quand ils y arriverent, & l'infamie qui suit toujours les méchantes actions, fut le seul prix de la leur. Dans la revue des Suisses, qui fut faite après le départ d'Alt-Sax & de Diespack, les fougueux se trouverent être encore au nombre de quarante mille combattans, & cette redoutable armée vint camper entre Monza & Milan. Elle s'y trouvoit à portée de défendre cette Capitale, si les François s'en approchoient, comme à portée d'être jointe facilement par les autres Confederez.

Le Viceroy s'étoit enfin ébranlé pour venir joindre les Suisses dans le Duché de Milan. L'armée Espagnole, quand il eut jetté dans

— Bresse & dans Verone le monde nécessaire pour garder ces places, le trouva réduite à sept cens hommes d'armes, à huit cens chevaux légers & à quatre mille hommes d'infanterie. Mais la valeur du soldat rendoit formidable un si petit nombre. Le Viceroy ne doutoit pas que l'Alviane ne le suivît & le mît à la queue avec l'armée Venitienne. Cependant l'armée Françoisé pouvoit d'un jour à l'autre jeter un corps de troupes de l'autre côté de l'Adda. Ainsi le Viceroy couroit risque s'il marchoit sur la gauche du Po, de se trouver entre l'armée Venitienne & les François. Il résolut donc de ne pas tenir le droit chemin, & de marcher par la droite du Po, quoique la route qu'il alloit tenir l'obligeât de passer & de repasser ce fleuve. Pour executer son dessein il déroba une marche à l'Alviane, & passant brusquement ce fleuve à Ostiglia, il vint joindre à Plaisance

l'armée du Pape. Il avoit écrit à Médicis, qui la commandoit, de tenir un pont tout prêt sur le Po, au dessus de l'embouchure de l'Adda, pour y repasser ce premier fleuve. Il vouloit après cela joindre les Suisses à Monza, ce qui lui étoit facile, tandis que l'armée de France séjourneroit à Biagrasse, poste très-reculé sur la gauche du chemin qu'il devoit tenir. Le pont se trouva prêt, mais il fut rendu inutile par la diligence incroyable de l'Alviane. Ce Général, qui avoit pénétré le dessein des Espagnols dès qu'il eut appris qu'ils passoient le Po à Ostiglia s'étoit mis en marche aussi-tôt & il s'étoit rendu au confluent de l'Adda & du Po en même tems que le Viceroy arrivoit à Plaisance. Il falloit donc que le Viceroy, pour executer son projet, repassât le Po, malgré l'armée Venitienne rangée en bataille sur l'autre bord.

Le lendemain l'armée François



1515. vint encore camper à Marignan, précisément entre Monza où étoient les Suisses & Plaisance, où se trouvoit le Viceroy. Ainsi les Suisses & les Espagnols ne pouvoient plus se joindre sans passer dessus le corps aux François & aux Venitiens, & le dessein du Viceroy se trouva entièrement déconcerté par la célérité de l'Alviane, & par le mouvement que fit à propos l'armée de France. Ce General Venitien se piquoit d'une grande promptitude dans tous les mouvemens. Veritablement il est le premier qui ait montré que les armées pouvoient faire plus de huit milles en vingt-quatre heures, & que les soldats de son tems pouvoient être rendus capables d'une diligence aussi grande que l'étoit celle des soldats Romains. En quatre jours il s'étoit porté de l'Adigé sur le bas de l'Adda. L'Armée Venitienne qu'il commandoit fut forte cette

année-là de quatorze cens chevaux —  
legers, de dix mille hommes d'in- 1515.  
fanterie & d'environ mille gen-  
darmes. Le Sénat avoit fait un  
effort extraordinaire en se flattant  
qu'il faisoit le dernier.

Rien ne paroît plus surprenant  
dans l'histoire de la Ligue de Cam-  
bray, que les dépenses immenses  
soutenuës par la République de  
Venise durant huit années consé-  
cutives. Cette République fournit  
aux frais de huit campagnes, obli-  
gée encore à renouveler plusieurs  
fois ses armées détruites, & à payer  
à jour nommé les Officiers & les  
soldats mercenaires dont elles  
étoient composées. Les différents  
Alliez auxquels elle se joignoit suc-  
cessivement étoient tous, à l'ex-  
ception du Pape & des François,  
des Alliez subsidiaires, & leurs trou-  
pes auxiliaires lui coûtoient autant  
que les troupes qui étoient à son  
serment. Mais ce qui augmentera

**1515.** encore l'étonnement de ceux qui réfléchiront sur cette énorme dépense, la République de Venise la soutint en un tems où elle étoit dépourvue de la plus grande partie de son Etat de Terre ferme, sans pouvoir même tirer les revenus ordinaires de la partie de cet Etat qui lui restoit, & qui étoit presque également ruinée par les troupes amies & ennemies. On a parlé dès le commencement de cette histoire de l'opulence qui fournit à cette dépense prodigieuse. Mais on ne croit pas avoir donné suffisamment à connoître qu'elle étoit une opulence si capable d'étonner le lecteur, en disant seulement qu'elle étoit le fruit du commerce le plus florissant qui fût alors. Pour en donner une idée plus capable de le contenter, il ne sera pas hors de propos d'exposer quel étoit en ce tems-là l'étendue du commerce des Venitiens. Comme ce com-

DE CAMBRAY, *Liv. V.* 405  
merce fut leur ressource la plus  
abondante pour réparer l'épuise- 1515  
ment où la Ligue de Cambray les  
mettoit souvent, ce que j'en di-  
rai ne sera point traité de matiere  
étrangere à mon histoire.

La sagesse du Gouvernement de  
Venise & l'heureuse situation de  
cette ville y avoient établi ce com-  
merce si florissant. En des tems où  
l'Amérique n'étoit pas encore dé-  
couverte, & quand le commerce  
des Indes Orientales se faisoit tout  
entier dans les ports de la mer Mé-  
diterranée, Venise se trouvoit située  
dans le centre du monde négociant.  
Elle sembloit bâtie dans la place  
où elle est assise pour servir de  
point de communication aux mar-  
marchands & d'entrepôt à la so-  
cieté des nations. D'ailleurs la mer  
qui entre dans ses ruës & qui en-  
vironne ses maisons, & les fleuves  
qui se rendent dans cette mer, don-  
nent une facilité merveilleuse pour

— 15 15. voiturier dans la ville & pour transporter commodément de ses magasins toutes sortes de marchandises. Le commerce que les Vénitiens faisoient au commencement du seizième siècle peut se diviser en deux branches : Le commerce étranger & le commerce des manufactures & des denrées de leur pays.

Le commerce étranger des Vénitiens, ou celui que les Vénitiens, faisoient de port en port en achetant des marchandises chez une nation pour les revendre chez une autre, étoit aussi étendu que le monde qu'on connoissoit alors. Tout le commerce de l'Asie & de l'Europe se faisoit par leur entremise.

Dans tous les tems où les peuples de l'Europe n'ont pas été plongez dans la barbarie, le luxe leur a rendu comme nécessaires les pierres, les foyes, les parfums, les épiceries, les drogues & les autres

marchandises de l'Orient. Les Eu-  
 ropéens achetoient déjà une si gran-  
 de quantité de ces marchandises  
 précieuses sous les premiers Empe-  
 reurs Romains , que Tibere pour  
 borner un commerce si destructif,  
 fut obligé à défendre aux hommes  
 de porter des étoffes de soye des  
 Indes. On se plaignoit déjà de son  
 tems que le luxe des particuliers  
 épuisoit la substance de l'Etat , &  
 qu'il étoit cause qu'on transportoit  
 hors de l'Empire Romain des som-  
 mes immenses en argent comptant  
 pour enrichir les Parthes & d'au-  
 tres nations ennemies. Pline sup-  
 pute qu'il sortoit toutes les années  
 de l'Empire la valeur de plus de  
 cinq cens mille écus d'or seulement  
 pour payer les pierreries des Orien-  
 taux. Ce commerce fut comme  
 anéanti durant un tems par la mi-  
 sère durable où l'inondation des  
 peuples Septentrionaux plongea  
 l'Europe , par la longue barbarie

Tacitus,  
 Ann. 2,  
 S. 33.

Tacitus,  
 Ann. 3,  
 S. 53.

Hister.  
 natur.  
 lib. 35.

— dont fut suivie cette misère , & par  
1515 la confusion que causerent dans  
l'Orient les conquêtes & les dé-  
vastations des Mahométans. Les  
Grecs de Constantinople , qui  
avoient peine eux-mêmes à tirer  
les marchandises du fond de l'Asie,  
ne pouvoient nous les envoyer  
qu'en une bien petite quantité.

Les guerres des Croisades firent  
ressouvenir les Européens des dé-  
licateuses & des ornemens Asiati-  
ques, que la plûpart d'entre eux  
avoient presque entièrement ou-  
bliez. Peu à peu notre barbarie  
faisoit place à la politesse & le luxe  
renaissoit avec elle. Les marchan-  
dises de l'Orient redevinrent donc  
nécessaires à l'Europe , & les Ve-  
nitienens se mirent en possession de  
les lui fournir. Jusqu'au commen-  
cement du seizième siècle ils furent  
les maîtres de ce commerce , qui  
en apauvrissant l'Europe , enrichit  
les négocians qui le font.

Les

Les marchandises de l'Asie nous viennent aujourd'hui par deux routes ; celle du Levant ou des Echelles de Turquie, & celle des Indes Orientales ou du Cap de Bonne Espérance. La dernière route ne faisoit que commencer d'être connue lors de la Ligue de Cambray. Quatre années avant les tems dont j'écris l'histoire, toutes les marchandises de l'Asie venoient encore en Europe par la première route qui est celle des ports du Levant.

Les marchandises de la Perse, des Indes, de la Chine & des différens Etats qui sont aujourd'hui sous la domination du Grand Seigneur, avoient alors dans la Méditerranée deux Etapes ou deux places de dépôt & de rendez-vous entre les vendeurs & les acheteurs, Constantinople & les Ports de l'Egypte. On les apportoit à Constantinople par la route suivante. D'abord on les embarquoit sur la mer Caspienne

Porca-  
chi del  
Isola.



dont fut suivie cette  
 la confusion q  
 l'Orient les cc  
 vastations de  
 Grecs de  
 avoient p  
 les march  
 ne po  
 qu'en  
 L  
 s lui a réussi ailleurs. Les  
 ref  
 ndises d'Orient se débar-  
 li  
 nt donc sur les bords du Vol-  
 e d'où on les transportoit par terre  
 ns un port du Tanais. En baissant  
 e dernier fleuve elles arrivoient  
 par la mer noire à Constantinople,  
 où les Venitiens venoient les cher-  
 cher. Voilà le chemin par lequel  
 les marchandises qui viennent des  
 parties Septentrionales de l'Asie  
 étoient apportées en Europe. Les  
 révolutions qui survinrent dans le  
 commerce durant le seizième siè-  
 cle, ont fait abandonner ce che-  
 min, sans que jusqu'ici ceux qui

pouvoient trouver leur intérêt à le rendre fréquenté, ayant réussi dans plusieurs tentatives qu'ils ont faites pour y parvenir. Celles que le Czar fait depuis long-tems, ont eu néanmoins quelques succès ; mais il y a peu d'apparence que ces succès répondent jamais aux vastes idées de ce Prince, dont deux nations puissantes ont intérêt d'empêcher l'exécution. Elle est très-difficile d'eile-même, attendu la situation présente du commerce dans la Perse & dans les Indes, dont la meilleure partie est maîtrisée aujourd'hui par les nations de l'Europe, lesquelles y ont construit depuis les tems dont je parle, un grand nombre de forteresses qui rendent les peuples du pais leurs sujets ou leurs dépendans.

Les denrées & les marchandises qui croissent ou qui se fabriquent dans les parties méridionales de l'Asie, s'apportoient dans la se-

— conde Etape. Elle étoit en Egypte :  
 1515. & en Syrie dans les villes du Caire ,  
 de Rosette , de Damiette , de Tri-  
 poli , d'Alexandrette , de S. Jean  
 d'Acre , & de Seyde : Pour les y  
 apporter on les embarquoit d'abord  
 dans les ports des Indes & de la  
 Perse , d'où elles venoient débar-  
 quer à Suez ou dans quelque'autre  
 port de la mer rouge. Du tems des  
 premiers Rois d'Egypte il y avoit  
 un Canal , qui venant aboutir de  
 la mer rouge dans le bras du Nil  
 le plus Oriental , servoit à transpor-  
 ter de la mer rouge dans ce fleuve  
 les marchandises. Mais ce canal  
 souvent hors d'état de servir , quel-  
 quefois racommodé par les maîtres  
 de l'Egypte , & en dernier lieu par  
 un des Soudans , n'a jamais été du-  
 rant long-tems une route perma-  
 nente. La maniere la plus com-  
 mune de faire faire ce trajet aux  
 marchandises des Indes , étoit de  
 les débarquer à Clisma , ou dans les :

Greg.  
 Tur.hist.  
 L. prim.

autres ports de la mer rouge & de  
les voiturer à dos de chameaux 1515.  
jusques sur les bords du Nil. Ce  
fleuve les distribuoit ensuite dans  
villes d'Egypte dont on a parlé,  
lesquelles étoient bâties sur les bords  
ou peu distantes de ses bouches;  
une partie de ces marchandises y  
demeuroit, & l'autre étoit trans-  
portée dans les ports de la Syrie.  
Les Venitiens étoient presque les  
seuls négocians en habitude de les  
aller chercher dans ces Etapes. Ils  
y jouïssent de grands privileges  
qui les exemptoient de payer les  
doüannes en entier, & la mon-  
noye frappée au coin de S. Marc y  
avoit cours comme dans les Etats  
de la République. Du moins il étoit  
rare qu'il y allât d'autres vaisseaux  
que les leurs.

Le commerce de Pise étoit ruiné  
depuis l'assujettissement de cet Etat  
aux Florentins. Ces Fabricans ne  
songerent même que long-tems

— après les Venitiens à faire un com-  
 1515. merce réglé dans les Echelles du  
 Levant. On voit que lorsqu'ils vou-  
 lurent en 1422. envoyer des dépu-  
 tez en Egypte pour y faire un traité  
 de commerce avec le Soudan, il ne  
 se trouva personne sous leur main  
 qui en entendît la langue du país.  
 Codex M. Leibnitz nous a conservé l'in-  
 dipl. T. struction qui fut donnée à ces dé-  
 2. part. 2. putez Florentins, & le raport qu'ils  
 firent à leur retour. L'instruction  
 ne porte guere autre chose que l'in-  
 jonction d'obtenir pour les Floren-  
 tins qui négocioient en Egypte &  
 en Syrie le même traitement que  
 les Soudans y avoient accordez aux  
 Venitiens. Livourne n'étoit encore  
 que la retraite de quelques barques,  
 & Gennes même déchue de son  
 ancienne grandeur maritime, étoit  
 une ville municipale des Ducs de  
 Machi- Milan ou des Rois de France. Elle  
 vel. hist. ne s'étoit pas encore relevée ; &  
 liv- 1. très-bornée dans son commerce,

elle ne comptoit point comme aujourd'hui parmi les sujets les plus riches particuliers & les plus subtils négocians de l'univers. Les peuples de l'Etat Ecclesiastique & du Royaume de Naples, tyrannisez par les Seigneurs particuliers qui étoient plus leurs maîtres que le Souverain même, ne songeoient guere au commerce maritime.

D'ailleurs de tous les Princes Chrétiens, les Venitiens seuls étoient en état de donner à leurs marchands dans les ports d'Egypte & de Turquie une protection respectée. Il n'y avoit qu'eux qui tinssent régulièrement un Envoyé au Caire, & un Ambassadeur ordinaire à Constantinople sous le nom de Baile. C'est un nom peu convenable à cet emploi; mais il lui vient de ce que les Ambassadeurs de la République à Constantinople du tems des Empereurs François, y étoient en même tems Bailes

1515. ou Baillifs des Venitiens qui s'y étoient établis. On prétend même que les Venitiens pour écarter les autres nations des ports de la Turquie, prenoient soin de répandre dans le public des relations artificieuses, où les Mahométans, qui étoient apparemment dès lors ce qu'ils sont aujourd'hui, se trouvoient representez comme autant d'Antropophages & de Lestrigons.

Ces relations faisoient leur effet. Les François s'abstenoient de fréquenter les ports du Levant, quoiqu'ils eussent droit d'y négocier sous la bannière ou sous le Pavillon de France. Les nations qui font aujourd'hui un commerce si considérable dans ces Echelles n'y étoient pas encore connues, & ne l'ont même été que long-tems depuis. Ce ne fut qu'en 1577. que les Anglois obtinrent à la Porte de pouvoir négocier dans les Echelles de Turquie sous le Pavillon d'An-

gleterre. Jusques-là les vaisseaux Anglois qui les avoient fréquentez ne s'y étoient montrez que sous le Pavillon de France. La premiere Capitulation des Provinces Unies des Pais-bas avec la Porte, n'est dattée que de 1598. & même suivant cette capitulation les vaisseaux de leurs sujets ne peuvent commercer en Turquie que sous la Banniere des Rois très-Chrétiens.

Les Venitiens étoient donc presque les seuls marchands qui fissent le commerce d'Orient, & qui transportassent dans cette contrée l'or & les marchandises d'Europe pour y rapporter les merveilles & les superfluités Asiatiques. Maîtres de ce commerce & sans concurrens dangereux dans leurs ventes comme dans leurs achats, ils gagnoient beaucoup sur tout ce qui passoit par leurs mains. Cependant il devoit y passer pour des sommes immenses de marchandises, attendu

1515.

Turcs.

Amurat

3.

Thuani,

hist. liv.

130.

Thuani,

hist. liv.

121.



— la situation où le commerce étoit  
1515 alors.

Il n'y avoit que huit ou dix années que l'Amerique étoit connuë, & les Espagnols n'y avoient encore assujetti que des Isles. Cependant jusqu'à ce que nous ayions dompté & bien cultivé cette partie du monde, l'Europe se fournissoit au Levant de beaucoup de denrées, de marchandises, de pierreries & de drogues qu'elle tire presentement de l'Amerique. Le commerce d'Orient étoit alors d'un usage plus étendu qu'il ne l'est presentement. Par exemple, l'Europe qui tire aujourd'hui tout le sucre qu'elle consomme à quelques caisses près, de l'Amérique, faisoit alors sa provision de sucre en Egypte. Elle y achetoit & celui du cru du païs & celui qui venoit des Indes Orientales. Les cannes qui se cultivoient en Sicile, ne rendoient pas une quantité de sucre

bien considerable. Il est vrai qu'on <sup>1515.</sup>  
ne consommoit pas alors autant de  
cette denrée qu'on l'a fait depuis  
que le sucre, qui étoit une mar-  
chandise précieuse, est devenu une  
marchandise commune & à vil prix  
par rapport à son ancienne valeur.  
Les cannes ayant passé de Sicile  
en Grenade, & de Grenade à Ma-  
dère, elles furent portées de Ma-  
dère au Brésil. Vers le milieu du  
dernier siècle les Juifs les porterent  
du Brésil dans toutes les Colonies  
que les nations d'Europe ont en  
Amerique. La commodité de les  
y faire cultiver par des Esclaves Né-  
gres, a rendu leur production une  
denrée d'un prix à la portée de tout  
le monde. Néanmoins il est im-  
possible que le sucre ne fît pas dès  
ces tems-là un chef de commerce  
considerable.

Beaucoup de drogues propres  
pour le luxe ou pour la médecine  
qui nous viennent aujourd'hui de  
Svj

1515 l'Amérique, nous venoient alors de l'Asie. L'Europe ne tiroit encore que de l'Asie les pierreries de couleur & sur tout les émeraudes, plus précieuses encore que les diamans, avant que la découverte de la mine d'émeraudes, qui est dans la Terre ferme du Nouveau monde, les eût renduës trop communes pour être tant prisées, & avant qu'un orfèvre de Bruges eût trouvé sous le regne de notre Roy Louis XI. l'art de tailler le diamant. Les perles dont l'Amérique fournit aujourd'hui la plus grande quantité, nous venoient toutes alors des régions Asiatiques.

Outre ces curiositez & ces drogues, l'Europe tiroit encore de l'Asie les soyries, les toiles de coton, les épiceries, les parfums & les diamans. C'étoient les Venitiens qui répandoient toutes ces marchandises dans toute l'Europe, & ils y faisoient beaucoup de profit. Leurs

vaisseaux les portoient à Marseille, <sup>1515.</sup>  
à Barcelonne, à Seville, à Lisbonne, à Bruges & même à Londres où les vaisseaux des villes Anléatiques les venoient chercher. Les traitez de paix de ce tems-là sont encore remplis des vestiges de ce commerce; ils font souvent mention des franchises & des suretez que les Princes y accordent aux vaisseaux & aux marchandises des Venitiens. Ils distribuoient encore par terre les marchandises de l'Asie dans le reste de l'Europe par la route de Zurich & par celle d'Augsbourg. Les foires de Bolzane, de Novi, & de Lyon, que les Italiens ont renduës si fameuses, fournissoient aussi à leurs négocians de grandes facilitez pour s'aboucher avec leurs correspondans étrangers & pour recevoir leurs commissions. Voilà la source la plus abondante du commerce des Venitiens comme de l'opulence où ils se trouverent

1515. quand la guerre de Cambray commença contre leur République. Aussi furent-ils consternez quand ils virent que les Portugais alloient la tarir pour eux en détournant les eaux à Lisbonne. Ce fut en 1497. que les Portugais acheverent de découvrir qu'on pouvoit aller aux Indes Orientales par la route du Cap de Bonne Esperance. Cette route, quoique beaucoup plus longue que celle des Echelles du Levant, étoit néanmoins bien plus commode que l'autre pour apporter en Europe les marchandises de l'Asie. Par la route du Cap elles arrivoient dans Lisbonne sur les mêmes bâtimens qui les avoient chargées dans les ports des Indes, au lieu que par l'ancienne route elles n'arrivoient à Venise qu'après avoir été chargées & déchargées plusieurs fois, & qu'après avoir fait ainsi beaucoup de frais. D'ailleurs il falloit que les Vénitiens payassent cherement dans

les ports d'Egypte & à Constantinople les marchandises d'Asie aux négocians qui les y apportent, quand les Portugais avoient ces marchandises à vil prix dans les Indes subjuguées. La plupart même comme les épiceries & les perles ne leur coûtoient rien. C'étoient les fruits des pais conquis ou le tribut des peuples assujettis. Ainsi les Portugais en gagnant beaucoup sur ces marchandises, les pouvoient donner pour le quart du prix que les Venitiens en faisoient payer, & tous les acheteurs deserterent Venise pour fréquenter Lisbonne, qui devint alors pour ainsi dire la Métropole de ce commerce, & qui le fut durant un tems. Si l'Europe eût été heureuse, cette ville seroit demeurée en possession de cet Etat. Les nations qui l'en ont dépouillée, ont augmenté si excessivement la consommation des marchandises qui viennent encore de l'Asie,

1515. qu'on peut prédire que la génération qui suit la nôtre verra les provinces les plus florissantes de l'Europe dans le même état de misere où sont les provinces les plus desolées; il suffit pour cela que ceux qui font leur métier du commerce des Indes Orientales le continuent avec autant de fureur qu'ils en ont montré pour l'augmenter à l'envi les uns des autres depuis mil six cens quatre vingt dix-huit.

Liv. 6. Ce fut précisément durant les mouvemens de la Ligue de Cambray que Venise perdit le commerce des Indes Orientales. Aussi le Cardinal Bembo rapporte que le Sénat, qui prévint le torrent aussi-tôt qu'il vit le nuage, avoit été douloureusement affligé quand il apprit en mil quatre cens quatre vingt dix-neuf par les dépêches de son Ambassadeur à Lisbonne le succès des voyages des Portugais & leurs nouvelles découvertes dans les mers

Atlantiques. Guichardin met la <sup>1515.</sup>  
découverte de la route du Cap de <sup>Liv. 6.</sup>  
Bonne Espérance pour aller aux  
Indes Orientales au rang des plus  
funestes malheurs qui soient arri-  
vez aux Venitiens. Veritablement  
ils peuvent reconquerir les Isles de  
Chypre & de Candi, & rentrer  
dans Crémone ; mais jamais leur  
ville ne sçauroit redevenir , pour  
me servir d'une expression conve-  
nable à mon sujet , un magasin de  
l'Asie où toute l'Europe retourne  
faire ses emplettes.

Le Lecteur a vû dans l'extrait de  
la harangue que<sup>\*</sup>prononça Louis He-  
lian à la Diette d'Augsbourg , qu'on  
accusoit les Venitiens au commen-  
cement du seizième siècle , d'avoir  
envoyé des munitions de guerre &  
des ouvriers de l'Arsenal aux Prin-  
ces de l'Orient qui pouvoient tra-  
verser l'établissement des Portugais  
dans l'Asie & dans l'Afrique , & de  
s'être ainsi oppolez par des vuës



— d'or. C'est le contenu du quatrième  
 1515. article de la paix qui fut faite entre les Venitiens & ce Prince à Chamberri par la médiation du Comte de Savoye. Les Venitiens trouvant encore que les sels que les Seigneurs de Ferrare faisoient fabriquer à Commachio, préjudicioient au débit du sel de leur Etat, ils avoient forcé ces Princes à en faire cesser le travail par un des articles de la paix de 1403. On se figure facilement comment le débit du sel ménagé avec l'œconomie ordinaire à la République de Venise, faisoit entrer toutes les années des sommes immenses dans les caisses.

Outre les tableaux & une infinité de gentilleses que les ouvriers Venitiens sçavoient déjà faire, & que les étrangers qui en étoient fort curieux payoient cherement, la République avoit chez elle trois manufactures qui lui rendoient au-

tant que trois mines d'or. Celle des cristaux, celle des draps d'or & autres étoffes de soye, & celle des étoffes de laine.

La manufacture des miroirs & des cristaux de Venise si fameuse encore aujourd'hui, est établie à Muran, petite ville à deux milles de la capitale. Ces marchandises dont la matiere coûte si peu, & dont le travail de la main fait le prix, se distribuoient alors par les Venitiens à l'Europe entière. Toutes les coupes de table & les autres ornemens de cristal dont on s'y servoit, venoient de Venise. On tiroit de Venise tous les miroirs, du moins ceux qui étoient d'une grandeur médiocre. Pour se représenter l'étendue de ce commerce, il suffit de faire attention à la quantité d'une marchandise si fragile que l'Europe devoit consommer, sur tout depuis le quinzième siècle, où l'on commença à laisser l'usage

des miroirs de métal pour se servir de ceux qui sont faits d'un verre enduit de vif argent. Ce n'est que dans le dernier siècle qu'on a établi dans les autres Etats des manufactures de grandes glaces & de beaux cristaux.

Les draps d'or , les velours unis & à ramage , & la plûpart des brocards d'or & d'argent qui se portoit dans les Cours des Princes Chrétiens & même à la Porte , se fabriquoient dans les Etats de la République. Les principales manufactures de ces étoffes étoient à Venise & dans l'Isle de Chypre. On y employoit presque toute la soye qui se recueilloit en Italie & beaucoup de celle qui venoit du Levant. L'art d'élever les précieux insectes qui la filent avoit été inconnu en Europe jusqu'à l'Empire de Justinien. Ce fut sous son regne , suivant le raport de Procope , qu'un Persan aporta des œufs de vers à soye.

à Constantinople. Il enseigna aux ———  
Grecs ingénieux comment on les 1515.  
faisoit éclore, & la maniere de met-  
tre à profit le travail de l'insecte  
qu'ils enfantent. Roger Roy de Si-  
cile établit à Palerme cette indus-  
trie. Elle fut long-tems sans tra-  
verser le Phare ; mais enfin elle passa  
chez les Napolitains & se répandit  
bientôt après dans toute l'Italie.

Les Venitiens avoient de dange-  
reux rivaux dans le commerce des  
étoffes de laine , les Florentins.  
Néanmoins les Venitiens en fai-  
soient un grand négoce. Sur tout  
ils vendoient une grande quantité  
d'étoffes grossieres qui se fabri-  
quoient à Bresle & à Padouë. D'ail-  
leurs les draps d'écarlate de Venise  
passoient pour le chef-d'œuvre de  
l'art des Tisserans & de celui des  
Teinturiers , & même ils sont en-  
core très-recherchez aujourd'hui.  
Toutes ces manufactures se distri-  
buoient dans l'Europe entiere où

1515.

il n'y avoit pas encore assez d'industrie pour en fabriquer de pareilles, quoiqu'il y eût déjà assez de goût pour en connoître le mérite. Les étoffes de laine des Pais-bas si fameuses dans le milieu du seizième siècle, & qui dans la suite ont tant contribué à ruiner celles d'Italie, commençoient bien à être fécondes; mais elles n'étoient pas encore délicates. La premiere adresse du peuple industrieux des Pais bas s'étoit exercée sur le lin, & sur le chanvre. Les Anglois, loin de sçavoir fabriquer des étoffes de soye, vendoient leurs laines écruës aux Flamans, & il n'y avoit encore ni goût ni propreté dans le travail des étoffes de laine des fabriques Françaises. Les manufactures de soye ne se sont établies en France que depuis les tems dont je parle.

Après ce qui vient d'être dit on peut juger de l'opulence de Venise. En effet la République étoit alors

faisant

sans contredit l'Etat de l'Italie le plus riche, & les autres Etats de l'Europe, même la France, étoient pauvres alors en comparaison de l'Italie. Mathieu Paris dit, *que la France n'a connu l'abondance de l'or que par le trafic d'Italie, laquelle avoit comme en reserve tout l'or de l'Europe.* Le fameux Bodin dit la même chose dans un discours très-curieux, où il rapporte beaucoup de particularitez dignes d'attention sur le commerce & sur la distribution des richesses de l'Europe durant le quinzième & le seizième siècle. *Si on me demande, dit Bodin, où étoit l'or & l'argent, il se trouve que l'Italie pour la grandeur du trafic avoit attiré tout l'or de l'Europe.*

1515.

Hist. de Louis XI. pag. 708.

Réponse à Malletroit, pag. 49.

Il ne doit donc plus paroître si surprenant que la République de Venise, qui est de tous les Etats celui où les deniers publics sont le mieux administrez, & où le pécuniar est puni le plus sévèrement, ait

— remis tant de fois de nouvelles armées en campagne. Depuis que la profession de soldat est devenuë un des métiers que les hommes font pour gagner leur vie , & depuis qu'elle s'exerce à prix d'argent comme les autres , on ne manque pas de troupes tant qu'on a de quoi les payer.

Comme le revenu ordinaire de la République fut toujours réduit à moins que la moitié durant le cours de cette guerre , elle fut obligée souvent à lever de grandes sommes par des voyes extraordinaires. Le Cardinal Bembo donne le détail des moyens dont elle se servit pour cela.

La République tira des sommes immenses de la vente de beaucoup de charges & des prêts volontaires ou forcez faits par les personnes riches qui se trouvoient en quantité dans tous les Etats. Ces prêts furent la plus grande ressource de la

République, aussi les a-t-elle remboursés avec beaucoup de religion. D'abord on fit du capital de ces prêts un nouveau Mont, ou une nouvelle Partie de rente, dont l'intérêt se payoit sur le pied de cinq pour cent. Déjà la République étoit chargée de deux autres Monts. Ceux qui auront la curiosité de sçavoir la chose plus en détail, peuvent s'en instruire dans *la République de Venise du Gianotti*. Dans la suite, c'est-à-dire, durant la longue paix & la prospérité durable dont jouit l'Etat à la fin du seizième siècle & au commencement du dix-septième, le capital fut remboursé à ceux qui ne voulurent pas agréer la réduction des intérêts de cinq pour cent à quatre pour cent. Ceux qui ont accepté la réduction, ont été colloqués en d'autres Monts, & ils touchent encore aujourd'hui leurs rentes aussi ponctuellement qu'il est possible à la République de les payer.



1518. Ceux qui ne portoient pas à jour nommé dans la caisse de S. Marc le prêt auquel ils avoient été taxez, n'étoient plus reçus dans les assemblées où ils étoient en droit d'assister auparavant, & ils étoient réputez mauvais citoyens, note à laquelle on est aussi sensible dans une République, qu'on y est indifférent dans d'autres Etats.

Une autre ressource de la République dans la guerre de Cambray, ce fut de prendre une partie du revenu de toutes les charges & de tous les emplois civils. Ceux dont les revenus étoient médiocres, ne furent taxez qu'au quart ou au tiers de ce revenu. Ceux dont le revenu étoit plus considérable en payerent la moitié & même quelquefois les trois quarts. Une République porte long-tems un lourd fardeau sans en être écrasée lorsqu'il est partagé si judicieusement. Candie, Chypre & les autres domaines maritimes de la

République qui se reposoient durant l'agitation où étoient les autres, firent aussi des efforts extraordinaires afin de l'aider. Pour multiplier les especes, le Sénat ordonna dès la premiere année de la guerre que les particuliers seroient obligez de porter à la monnoye ce qu'ils avoient d'argenterie au-dessus d'un certain poids. Mais il leur fit en même tems des conditions avantageuses, dont la moindre étoit que le prix de leur argenterie leur seroit payé poids pour poids & titre pour titre, sans que l'Etat fit en cela d'autre profit que celui de multiplier chez lui les especes. Il paroît par le récit des Historiens, que le Sénat dans les plus pressans besoins de la République respecta toujours le commerce, & qu'il n'augmenta ni les impositions sur les denrées, ni les doüannes sur les marchandises. Voilà comment furent trouvez les

X S I S.

Bembo,  
liv. 10.

— 1515. cinq millions d'écus d'or que la République dépensa dans le cours de la guerre de Cambray. La somme paroît incroyable par rapport à la rareté de l'or & de l'argent dans des tems où les Espagnols n'avoient encore conquis ni le Perou ni le Mexique. Mais comme tous les Historiens Venitiens & étrangers sont d'accord à l'affurer, on ne peut se défendre de le croire. Il est vrai cependant qu'en comparant le prix des denrées en ce tems là avec celui qu'elles ont aujourd'hui, on trouve que cinq millions d'écus d'or en 1510. étoient une somme aussi forte que dix millions de pistoles d'Espagne le sont aujourd'hui. Avec cinq millions d'écus d'or en 1510. on pouvoit faire ce qu'on ne peut faire maintenant qu'avec dix millions de pistoles d'Espagne.

Dès que François I. eut appris que l'armée Espagnole & celle du Pape étoient à Plaisance dans l'in-

tention d'y passer le Po pour venir —  
joindre les Suisses à Monza dans le 1515.  
Duché de Milan , il fit faire un  
mouvement à ses troupes pour ai-  
der l'Alviane à les empêcher d'exé-  
cutter leur projet. Ce mouvement fut  
de venir se poster à Marignan , pe-  
tite ville située entre le camp des  
Suisses & le Po. Ainsi tandis qu'il  
faisoit tête aux Suisses d'un côté,  
il empêchoit de l'autre que les ar-  
mées Confederées ne passassent le  
Po au-dessus de l'embouchure de  
l'Adda. Ces armées ne pouvoient  
pas en remontant ce fleuve le tra-  
verser au-dessus de l'embouchure  
du Tésin. Aimar de Prie gardoit le  
Tortonnois & l'Alexandrin avec un  
Corps de huit ou dix mille hom-  
mes , qui se trouvant du même côté  
du Po que les armées Confederées,  
étoit assez fort pour les charger en  
queue dans le passage de ce fleuve  
au cas qu'elles le tentassent. Si ces  
armées descendoient le Po pour le

— 1515. passer au-dessous des confluens de l'Adda & de l'Oglio, l'Alviane qui étoit sur l'autre bord du Po s'opposoit à ce projet. En s'éloignant de l'endroit du Po que défendoit l'armée Royale, le Viceroy & Médicis trouvoient de tous côtez de nouveaux ennemis.

Selon les apparences ces armées devoient demeurer long-tems dans la même situation. Les François & les Venitiens ruinoient, en se tenant tranquilles, les affaires de leurs ennemis. Ils devoient espérer que les Suisses se lasseroient bientôt d'être resserrez dans leur camp, comme ils l'étoient par la cavalerie Françoisse qui les harceloit d'autant plus hardiment qu'elle ne craignoit rien de pis dans ses courses, que d'être obligée à se retirer. Les Suisses n'avoient avec eux que huit cens chevaux légers des troupes de Sforze, & dans la situation où se trouvoient les armées amies &

ennemies , il étoit impossible aux Confederez de faire passer de la cavalerie dans leur camp. Il étoit donc sans apparence que les Suiffes qui n'avoient pas un homme d'armes avec eux , ofassent attaquer l'armée Françoisé où il y en avoit plus de deux mille , & qui étoit encore commandée par le Roy en personne ; & il n'y avoit pas plus d'apparence que le Roy très-Chrétien les attaquât. D'un autre côté l'armée Espagnole & l'armée du Pape n'avoient aucune envie de livrer bataille , & elles ne pouvoient pas joindre les Suiffes sans en donner une. La méfintelligence étoit même très grande entre les Généraux de ces armées. Le Viceroy avoit connu par les papiers de Cinthio que le Pape pourroit devenir un Allié infidelle à la première occasion où il trouveroit son compte à quitter la cause commune. La conduite de Laurent de Médicis

— venoit encore de le confirmer dans  
1515. ses sentimens. Il étoit averé que  
Médicis avoit envoyé secretement  
un homme de confiance dans le  
camp des François, & il n'avoit dit  
mot au Vicéroy ni de l'envoi de  
cet homme, ni de sa commission.  
Laurent de Médicis n'avoit eu garde  
de lui rien communiquer touchant  
cette affaire. Le Pape son oncle lui  
avoit ordonné de faire assurer Fran-  
çois I. que lui Laurent de Médi-  
cis étoit au defespoir de se trouver  
les armes à la main contre les Fran-  
çois, que Sa Majesté très-Chré-  
tienne s'apercevoit bien qu'il ne  
tiroit l'épée qu'à regret, & que  
dans toutes les occasions il donne-  
roit à connoître qu'il ne cherchoit  
que la bonne fortune de servir la  
France sans ruiner les affaires de son  
oncle. Louïs Canosse, Nonce au-  
près du Roy, étoit encore venu par  
ordre exprès du Pape dans l'ar mée  
de ce Prince, & le bruit couroit

qu'il y négocioit un acommodement dont le Viceroy ne doutoit point que son maître ne fût la victime. Les Espagnols soupçonnent volontiers ; mais ils ne condamnent pas de même. Le Viceroy avant que de se rendre aux soupçons qu'il avoit de la prévarication de Laurent de Médicis , chercha encore de nouvelles preuves. On ne pouvoit pas mettre en question s'il étoit expedient que les armées Confederées joignissent les Suisses. Cette jonction ruinoit les affaires des François. On pouvoit seulement mettre en question si cette jonction étoit possible. Le Viceroy trouva qu'on devoit la tenter , non qu'il crût pouvoir y parvenir , mais il cherchoit à obliger Laurent de Médicis à lever le masque. Il lui dit même à dessein de l'éprouver , qu'il le chargeoit de l'événement s'il s'obstinoit à tenir davantage l'armée de l'Eglise dans l'inaction



— d'un côté du Po, tandis que ceux  
1515. qu'il falloit combattre & que ceux  
qu'il falloit secourir, étoient prêts  
d'en venir aux mains de l'autre côté  
de ce fleuve.

Laurent de Médicis n'avoit d'autres vuës que celle de conserver ses troupes, & de ménager les François en s'opposant néanmoins à leurs progrès. Mais il se défioit du Viceroy autant que le Viceroy se défioit de lui. Il se servit donc de la démarche que l'Espagnol faisoit afin de le sonder lui-même. Ainsi il appuya le projet de passer le Po à dessein de connoître si la proposition du Viceroy étoit sincere, & bientôt le pont fut jetté près de Crémone. Mais à peine étoit-il en état, que l'Alviane parut en bataille de l'autre côté du fleuve. Il fut alors inutile de délibérer, parce qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que celui de demeurer sur la droite du Po. Comme

il a déjà été dit, les Confederez ne pouvoient point le passer malgré l'armée Venitienne, & en le remontant ils étoient assurez d'avoir en tête Aymar de Prie, qui pouvoit encore être joint à toute heure par un détachement de l'armée Royale. Si l'on prenoit le parti de descendre le long du fleuve, l'Alviane, le plus diligent des soldats, ne manqueroit pas de faire la même manœuvre, & le projet de le surprendre devoit être réputé un dessein chimerique. Il fut donc résolu, que pour ne point fatiguer les troupes, on attendroit à Plaisance qu'un nouveau mouvement des ennemis ou des Suisses donnât lieu à de nouveaux projets. Le Viceroy & Laurent de Medicis ne s'étant point assez pénétrés l'un l'autre pour connoître distinctement leurs sentimens réciproques, garderent leurs soupçons.

Cependant les Suisses ennuyez

— de séjourner dans le poste de Monza, étoient venus camper sous Milan. Le Roy pour faire voir qu'il ne les craignoit point, s'approcha de cette capitale, & avança son avant-garde à S. Donat, lieu situé entre Milan & Marignan. Chaque jour les Suisses devenoient plus traitables. Le nombre des pacifiques s'augmentoît, & il paroïssoit qu'incessamment ils auroient amené les plus fougueux à leur sentiment. Le Cardinal de Sion, que sa profession obligeoit d'être un Ministre de paix, entroit en fureur de voir que ses compatriotes fussent prêts à se reconcilier avec d'autres Chrétiens. Ennemi irréconciliable du nom François, & plus prodigue de la vie des hommes qu'un soldat de profession, il résolut de faire donner une bataille pour empêcher un accommodement qu'il pouvoit bien rompre, mais qu'il ne pouvoit plus reculer. Il est plus facile à ceux qui gou-

vernent un peuple belliqueux par leur crédit, & sans avoir sur lui une autorité légale de le mener brusquement à la boucherie, que de lui inspirer la patience & de le retenir long-tems dans une situation où il s'ennuye.

Les Historiens conviennent que le Cardinal assembla les principaux de la nation: Qu'il leur representa la défaite des François comme une victoire facile, parce que l'armée des Confederez chargeroit l'ennemi en queue tandis qu'ils l'attaqueroient de front: Qu'il les excita avec tant d'éloquence à tuer tous les François, qu'il leur representa comme autant de monstres à assommer, & à massacrer leurs Lansquenets qui vouloient faire le métier des Suisses, que sur le champ les Suisses prirent les armes, sortirent de Milan, & vinrent attaquer l'armée ennemie. Mais chacun des Historiens rapporte une harangue

— differente du Cardinal de Sion. Il  
 1515 importe peu de sçavoir quelle est  
 la véritable. La moins emportée de  
 ces harangues paroît encore horri-  
 ble quand on songe qu'elle a été  
 méditée & qu'elle fut prononcée  
 par un Prêtre Evêque & Cardinal.

Le 13.  
 Septem-  
 bre.

Ce fut le jour même de la ha-  
 rangue à deux heures après midi  
 que les Suisses sortirent de Milan  
 avec une vingtaine de petites pié-  
 ces d'artillerie pour venir charger  
 les François campez à deux lieues  
 de la ville. Les Suisses étoient près  
 de quarante mille fantassins, mais  
 ils n'avoient avec eux que sept ou  
 huit cens cavaliers Italiens. Les  
 Historiens Suisses prétendent que  
 la bataille de Marignan donnée  
 contre un Roy avec lequel ils  
 avoient déjà signé la paix, ne doit  
 pas être imputée à la nation com-  
 me une faute commise par la dé-  
 liberation de ses chefs. Ces Histo-  
 riens disent que le Cardinal de Sion

desespéré de voir que tout son cré-  
dit ne pouvoit plus retarder la paix,  
ne communiqua point son projet  
aux principaux chefs de guerre,  
mais qu'il fit attaquer les François  
par les Suisses de la Garde du Duc  
de Milan & par d'autres Suisses les  
affidez : Que sur le bruit que le  
combat étoit engagé, la multitude  
prit tumultuairement les armes  
pour dégager ses compatriotes, &  
que pour cette fois ce fut aux Chefs  
à suivre les soldats. Mais ce récit est  
démenti, par celui des Historiens  
de toutes les autres nations.

Simler,  
Republ.  
Helv. l.  
1.

Les Suisses contre leur ordinaire  
marcherent sans tambour, & ils  
n'employèrent que leurs fifres pour  
faire entendre le commandement.  
Peu s'en fallut donc qu'ils ne surpris-  
sent l'armée de France qui ne s'at-  
tendoit pas à une telle attaque. Les  
François eurent à peine le loisir de  
se mettre en bataille à la tête de  
leur camp. On chargea, & la pre-

— miere impétuosité des Suisses tomba sur deux bataillons d'infanterie Allemande qui couvroient le canon des François. C'est à ce canon que les Suisses en vouloient principalement à cause du mal qu'il leur avoit fait à Novare. A la faveur du premier desordre des Lansquenets quelques-uns d'eux y parvinrent ; & un Suisse fut tué sur la plus grosse piece qu'il enclouoit déjà. La crainte d'être trahis avoit conterné les bataillons Allemands. Comme ils ne pouvoient concevoir que les ennemis osassent affronter seuls une armée où il y avoit plus de deux mille lances, ils se figurerent que les François étoient d'accord avec les Suisses, & que pour prix de la paix on les livroit à leurs ennemis implacables. Mais ces Lansquenets furent bientôt desabusez en voyant le Roy en personne marcher à leur secours. Ce Prince reconnoissable de loin à sa cotte d'arme semée de

fleurs de lys en broderie, & à son casque surmonté d'une couronne d'or, chargea lui-même les Suisses à la tête de sa Gendarmerie, & les Allemands le virent pénétrer jusqu'au milieu du plus épais bataillon des ennemis, semblable à la foudre dont l'éclat renverse même ceux qu'elle ne frappe point. Il y reçut un coup de pertuisane si rudement assené, qu'il marqua sa cuirasse, & la cotte d'arme fut percée de plusieurs coups de pique. Les remontrances de ses Officiers, ni le souvenir des désastres dont la valeur emportée de Gaston de Foix fut la cause, n'avoient pu le retenir. Il arriva que les François excusant la témérité dans un Prince de 22. ans, ne parlerent de ce fait d'armes que pour exalter la bravoure & pour vanter l'intrépidité de leur jeune Roy.

En même tems que ce Prince chargeoit d'un côté, les Bandes



— Noires arriverent de l'autre. Elles  
 1515. rétablirent le desordre & elles re-  
 gagnèrent l'artillerie. Mais les  
 Suisses pour être repoussez ne se  
 tinrent pas vaincus. Ils continue-  
 rent à charger , & le combat de-  
 vint d'autant plus terrible qu'il de-  
 vint general. Les Suisses étendus  
 par leur droite envelopoient pres-  
 que l'aîle gauche de l'armée Fran-  
 çoise. Les Bandes Gasconnes qui  
 s'y trouvoient postées perdirent du  
 terrain. D'un autre côté la Gen-  
 darmerie Françoisse qui fit des mer-  
 veilles dans cette journée , & qui  
 merita que le Roy écrivit à sa mere,  
 qu'on avoit tort de l'apeller autre-  
 fois *une troupe de lievres armez*, ren-  
 versoit les Suisses aux endroits où  
 le terrain lui permettoit de com-  
 battre , & perçant les bataillons  
 elle s'avançoit au-delà de la ligne  
 des ennemis. Le combat avoit déjà  
 duré cinq heures , & les troupes de  
 chaque côté étoient très engagées,

Lettre  
 de Fran-  
 çois I. à la  
 Comtes-  
 se d'An-  
 goul.

quand la nuit devint si noire que les deux partis ne pouvant plus s'entreconnoître, discontinuerent de se charger. Tout à coup il se fit une cessation d'armes que personne n'avoit demandée. Les Suisses & les François attendirent le jour sur le terrain qu'ils se trouverent occuper, mêlez les uns avec les autres, & sans qu'aucun des partis songeât à se retirer. Ils ne demandoient que la lumière pour recommencer à combattre. Je ne sçai si l'histoire fournit d'autre exemple d'une pareille cessation d'armes, que l'événement qui arriva dans les mêmes plaines, quand les armées de Vitellius & de Vespasien donnerent une bataille si sanglante entre Crémone & l'Adda. L'obscurité de la nuit interrompit de même le combat pour quelques heures, sans séparer les combattans.

Dion.  
hist. lib.  
65.

Le Roy passa une partie de la nuit sur l'affût d'un canon & peu

— éloigné d'un gros bataillon des ennemis. Il employa le reste de cette nuit à remettre en ordre son infanterie , & à faire rentrer dans la ligne les compagnies d'Ordonnance qui s'étoient trop avancées. Dès l'aube du jour les Suisses revinrent à la charge ; mais ils trouverent dans les François plus d'ordre & autant de courage que la veille. Les Suisses désespérant donc de les enfoncer par supériorité de valeur , eurent recours à une ruse. Ils firent un détachement de leur gauche qui devoit à la faveur d'un petit vallon & d'un bois qui pouvoient couvrir leur marche , prendre à revers l'aîle droite des François. Mais le Duc d'Alençon qui commandoit cette aîle s'aperçut de leur manœuvre. Avec la Gendarmerie, qui étoit à ses ordres , il fut attendre les Suisses dans un terrain découvert par lequel ils devoient passer nécessairement pour venir à lui. Il les

y chargea & eux ayant été rompus, ils se jetterent dans le bouquet de bois qui étoit près de là. L'infanterie Basque de Navarré les y suivit & elle les y tua jusqu'au dernier. Les armes & la stabilité des Suisses leur donnoient un grand avantage sur l'infanterie Françoisé, quand ils la combattoient en bataille rangée. Mais l'agilité des fantassins François & la nature de leurs armes, leur donnoient le même avantage sur les Suisses, quand les Suisses étoient une fois rompus, & lorsqu'il falloit combattre corps à corps.

En même tems le Roy fit une charge avec huit cens Gendarmes, dans laquelle il acheva de mettre en déroute la gauche des Suisses, déjà affoiblie par le détachement, & quatre heures après que la bataille eut recommencé, ils ne combattirent plus que pour se retirer. La cavalerie Françoisé les suivit;

— mais quoique le païs ne fût pas encore aussi fourré qu'il l'est aujourd'hui, il n'étoit déjà plus aussi découvert qu'au tems où les Romains furent obligez à l'abandonner à Annibal, comme un païs trop uni & trop nud, où ils ne pouvoient faire la guerre qu'avec désavantage, parce que leur cavalerie étoit inférieure de tous points à la cavalerie Carthaginoise. Ce changement venoit de ce que les païsans à qui Louis le More avoit fait apprendre & goûter la culture de la soye, commençoient à planter des meuriers, depuis vingt ans. Ce n'a été que dans la suite que la terre du Duché de Milan s'est couverte de ces arbres. Néanmoins les Suisses se retirèrent en assez bon ordre pour des vaincus par un païs encore peu couvert, & malgré les charges de la cavalerie Françoisse, ils rentrèrent dans Milan plutôt en gens de guerre qui arrivent dans leur

Tite Li-  
ve, liv.  
21.

leur quartier qu'en fuyars. Le plus grand malheur arriva à deux mille hommes de leur aîle gauche, qui se trouvant coupez se jetterent dans des cassines où les François mirent le feu. Les Suisses aimerent mieux y être brûlez jusqu'au dernier que de se rendre.

Comme de part & d'autre on n'avoit ni demandé ni donné quartier, le carnage fut très-grand. Les vainqueurs y perdirent cinq à six mille de leurs plus braves soldats, mais le champ de bataille demeura jonché de quinze mille Suisses.

Les Historiens Italiens & sur tout Guichardin & Paul Jove donnent une grande part à l'Alviane dans la gloire de cette journée. Ils disent que ce fut l'arrivée de ce General, lequel amena sa cavalerie au grand trot, qui faisant pencher la balance jusques-là en équilibre, déterminna les Suisses à se retirer. Mais ces Historiens sont démentis

1515.

par Mocénigo , beaucoup plus croyable qu'eux tous sur le fait dont il s'agit. Son témoignage ne sçauroit être récusé comme un témoignage partial quand il le rend en faveur des François. D'ailleurs il date le manuscrit de son histoire de l'année 1517. c'est-à-dire , deux ans après la journée de Marignan. Il ne pouvoit alors alterer la vérité d'un fait si public qu'à sa honte. Ceux qui ont écrit plusieurs années après ont pu avec plus d'impunité inventer des suppositions honorables à leur nation. Mocénigo dit donc que l'Alviane vint trouver le Roy comme la bataille finissoit ; mais il nous apprend qu'il n'amena avec lui que cinquante chevaux , c'est-à-dire , une simple escorte , & non des troupes. Justiniani qui veut insinuer , que les troupes de la République eurent part au gain de cette bataille , est forcé néanmoins par la vérité d'avouer , qu'il n'y eut que

Justin.  
liv. 12.

l'escorte de l'Alviane qui tira l'épée. 1515

Voilà quel fut le succès de la bataille de Marignan la plus sanglante & la plus opiniâtre qui se fût donnée en Italie depuis plusieurs siècles. Aussi le Maréchal Trivulze qui s'étoit trouvé en dix-huit batailles rangées, disoit que les autres avoient été des jeux d'enfans, & que celle de Marignan avoit été un combat de Heros. En mémoire de cet événement François I. suivant la louable coutume de ses Prédecesseurs, fit bâtir une chapelle à la gloire du Dieu des armées sur l'endroit même où il avoit combattu. Elle subsiste encore aujourd'hui dans des lieux où un trophée profane auroit été mille fois renversé. Le fruit de la bataille fut la soumission entière de l'Etat de Milan à la réserve du château de la Capitale & de celui de Crémone.

Le Cardinal de Sion avoit été



**§ IV.** un des premiers à s'enfuir de la bataille, où il figura néanmoins assez pour mériter une place dans le bas-relief du Mausolée \* de François I. qui représente cette mémorable journée. On y voit ce Cardinal revêtu des ornemens de sa dignité, faisant porter à côté de lui la croix de Légation donnant aux Suisses des bénédictions qui ne mirent pas en déroute l'armée du Roy de France. Ce Prélat fut encore un des premiers à se sauver de Milan, aussi circonspect quand il s'agissoit de risquer sa personne, que téméraire quand il n'étoit question que de hazarder la vie des autres. Sous prétexte d'aller solliciter l'Empereur de secourir Maximilien Sforze qui s'enfermoit dans le château de Milan, & de mettre son frere François Sforze en sûreté, il partit le jour même de la bataille perdue, & bientôt les autres Suisses le suivirent. Il y en eut néanmoins quin-

\* A l'Abbaye de S. Denis.

ze cens qui s'enfermerent dans le château avec le Duc de Milan. Il y entretenoit déjà une garnison de cinq cens fantassins Italiens. Ainsi il s'y trouvoit renfermé avec deux mille hommes & toutes les provisions nécessaires pour tenir durant plusieurs mois.

A peine les Suisses étoient sortis de Milan, que la ville envoya ses clefs au Roy, qui le lendemain de la bataille étoit venu camper à deux portées de canon de ses remparts. Ce Prince débonnaire se contenta de lui imposer une taxe si légère, qu'elle sembloit être une simple subvention, & il lui accorda de bonne grace la confirmation de tous ses privileges. Il refusa néanmoins d'y entrer, ne croyant pas qu'il fût de la dignité d'un Roy très-Chrétien de loger dans une ville dont une partie étoit encore tenuë par l'ennemi.

Le château de Milan passoit déjà

1515. pour une des plus fortes places de l'Europe, quoique la premiere enceinte ou l'enveloppe extérieure qui a fait toute la réputation de ce château dans les derniers tems, ne fut pas encore bâtie. Elle est l'ouvrage de Philippe II. Roy d'Espagne. Mais les forteresses qui passoient en ce tems-là pour inexpugnables, passeroient à peine aujourd'hui pour des villes fermées. La force du château de Milan consistoit donc alors uniquement dans le rempart qui fait aujourd'hui la seconde enveloppe ou son enceinte intérieure. C'est un mur de brique épais de dix-huit à vingt pieds, haut de neuf à dix toises, flanqué, & entouré d'un bon fossé. Mais cette enceinte est sans terrasse. Néanmoins quand Navarre promit de l'emporter en un mois de tems, on le regardoit comme un homme qui promettoit au-delà de l'effort humain. On le pressoit d'autant

plus de tenir parole, qu'on avoit —  
 eu avis, que dans une Diette que <sup>1515.</sup>  
 les Suiffes avoient tenuë à Zurich,  
 fur la nouvelle de la bataille de  
 Marignan, & fur celle des succès  
 dont la bataille étoit suivie, les treize  
 Cantons avoient résolu, que la na-  
 tion se mettroit en marche pour  
 le secours du château de Milan.

Navarre eut assez de peine à se  
 rendre maître d'une Casematte qui  
 étoit dans le fossé. Après l'avoir  
 prise il fit travailler à ses fourneaux  
 qui bienrôt se trouverent en état  
 de recevoir le feu. Les assiegez n'en  
 attendirent pas l'effet, & au grand  
 étonnement de toute l'Italie ils ca-  
 pitulerent après vingt jours de siège. <sup>Le 1515.</sup>  
 Jérôme Moron Chancelier de Sfor-  
 ze, personnage qui joua depuis un  
 si grand rolle dans les révolutions  
 de Milan, fut accusé d'avoir abusé  
 de la confiance de son maître pour  
 lui faire signer une capitulation  
 prématurée. Ses articles furent, que

1515.

Maximilien Sforze remettroit au Roy les châteaux de Milan & de Crémone, les seules places de l'Estat qui tinssent encore pour lui : Qu'il toucheroit comptant une certaine somme pour payer ses dettes, après quoi il se retireroit en France où il jouïroit d'une pension de trente mille écus d'or : Qu'il y auroit une pleine & entière amnistie pour tous les Milanois qui l'avoient servi : Que Moron seroit fait maître des Requêtes, & que le Roy payeroit de ses deniers la solde qui étoit due aux Suisses renfermez dans le château. La capitulation fut executée de bonne foy de part & d'autre, & Sforze se retira en France, où l'insensibilité qu'il témoigna pour la perte de sa souveraineté, changea bientôt en mépris la compassion que ses malheurs avoient d'abord excitée.

Tandis que les François étoient occupez à prendre le château de

Milan, l'Alviane mena l'armée Vénitienne devant Bergame, & il se rendit maître de la place. Ce fut le dernier exploit de ce General, qui mourut bientôt après dans un petit bourg du Bressan, où il attendoit l'armée Françoisé qui étoit en marche pour l'aider à reprendre Bresse & Vérone. Le Sénat qui vouloit faire des funeraillles magnifiques à son General, écrivit à Théodore Trivulze qui commandoit l'armée depuis sa mort, d'envoyer son corps à Venise. Mais pour l'y transporter il falloit demander un passeport aux Allemands qui tenoient Verone & qui infestoient tous les chemins de la route. Jamais les soldats ne voulurent consentir qu'on demandât ce passeport. Ils dirent qu'il n'étoit pas juste que leur General qui durant sa vie n'avoit jamais demandé permission aux ennemis pour aller où il lui plaisoit, ne passât après sa mort par leur

1515. pais que sous leur bon plaisir & comme un poltron le pourroit faire. Ils s'obstinèrent donc à garder le corps de l'Alviane dans le camp tout le reste de la campagne, & lorsqu'ils repassèrent l'Adige pour entrer dans leurs quartiers, ils le porterent à travers le Véronois tambour battant & enseignes déployées.

Immédiatement après la victoire de Marignan le Sénat avoit envoyé au Roy quatre Ambassadeurs pour le féliciter sur ce glorieux événement, & pour le presser de faire marcher le secours qu'il devoit fournir à la République aux termes du dernier traité de Blois. François I. les reçut avec des démonstrations d'amitié dont les Venitiens conserverent long-tems le souvenir, & sur le champ il fit un détachement de sept cens hommes d'armes & de sept mille hommes d'infanterie Allemande, auquel il donna ordre de joindre leur armée. Les Lan-

quenets ayant fait difficulté de servir aux sièges des villes sur les murailles desquelles les étendarts de l'Empereur étoient arborez, six mille Gascons furent commandez en leur place. En attendant ce secours Theodore Trivulze reprit Peschiera & mit des troupes dans Asola & dans Lunato que le Marquis de Mantouë abandonna de bonne grace, & qui rentrèrent sous la domination Venitienne pour n'en plus sortir. On a vû que dans la premiere année de la Ligue de Cambray, ce Prince s'étoit saisi de ces trois places, comme d'une partie de son ancien domaine.

Le Sénat dont l'amitié d'un Roy de France victorieux rehaussoit le courage, se laissa trop enhardir par ses prosperitez. Il ordonna à Theodore Trivulze de mettre le siège devant Bresse, quoique la place fût des plus fortes & quoiqu'elle fût défendue par une garnison de deux



— mille hommes d'infanterie Alle-  
mande & Espagnole , & il enjoignit même à son General de ne point attendre le détachement de l'armée Françoisé qui marchoit pour le joindre. Le siège ne fut pas heureux , & l'armée Venitienne fut obligée à se retirer après avoir perdu tous ses canons de batterie & ses munitions de guerre. Les assiegez pleins de mépris pour l'infanterie Venitienne enleverent ces canons & ils brûlerent ces munitions dans une sortie qu'ils firent en plein jour. A peine le siège étoit-il levé , que l'armée auxiliaire commandée par Lautrec joignit celle de S. Marc. Aussi-tôt le Sénat envoya de nouvelles munitions & un nouveau train d'artillerie à Trivulze , & il lui donna ordre de remettre le siège devant Bresse. Il le fit , & chaque nation entreprit une attaque. Les Venitiens avançoient la leur à force d'artillerie , & Navarre

qui commandoit l'infanterie Française faisoit travailler à des mines de son côté. Mais la fin de Novembre où l'on étoit rendoit le siège si difficile, qu'il étoit hors d'apparence d'y réussir, même quand on voudroit bien y ruiner l'armée. Dailleurs on apprenoit que huit mille Lansquenets arrivoient d'Allemagne & qu'ils s'avançoient à grandes journées. Leur dessein étoit de joindre le corps qui étoit à Verone pour marcher ensemble & tâcher à jeter du secours dans Bresse. Ainsi les Venitiens crurent faire un coup de partie de traiter avec le Gouverneur de Bresse, à condition que leur armée n'agiroit plus contre la place; mais que la place se rendroit dans quinze jours si elle n'étoit secourue. Veritablement les Venitiens s'épargnoient par cet accord la confusion qui suit la levée d'un siège, & ils pouvoient disposer de leurs troupes pour fermer les

1515. passages au secours qui venoit d'Allemagne. Immédiatement après l'accord, ils envoyèrent huit mille hommes d'infanterie pour défendre le pas de Bré par où devoient venir les Allemands qui suivoient la route d'Anfo. Cette infanterie començoit de s'y retrancher quand elle apprit que les Allemands qu'on n'attendoit pas encore sitôt, alloient arriver. Le château d'Anfo qui devoit les arrêter plusieurs jours, s'étoit rendu après une foible & courte résistance. L'infanterie Vénitienne se retira donc à l'approche des troupes de l'Empereur, qui mirent sans peine dans Verone & dans Bresse tous les secours d'hommes & de munitions qu'elles conduisoient. Après l'avoir fait, elles repassèrent brusquement les Alpes. Le tems pour lequel Maximilien les avoit payées se trouvoit expiré, & les soldats ne comptoient jamais de toucher une seconde montre des

deniers de ce Prince.

I 5 E 5.

Le Viceroy de Naples dès qu'il eut appris le succès de la bataille de Marignan ; ne pensa plus qu'à mettre en sûreté les troupes de son Maître. Les instances que lui fit Laurent de Médicis, de ne point l'abandonner ne servirent qu'à lui donner plus d'ombrage qu'il n'en avoit déjà pris , & il fit prendre incessamment aux Espagnols le chemin du Royaume Naples. Il reçut dans sa route plusieurs messagers du Pape qui l'exhortoit , comme il faisoit tous les jours les Ministres des Confederez , à soutenir le malheur avec fermeté , & à faire face à la fortune. Mais la conduite de Leon X. démentoit ses discours ; le Viceroy étoit un Espagnol trop pénétrant pour ne pas bien juger des sentimens de Sa Sainteté. D'ailleurs il avoit à répondre de sa conduite à une Cour , qui comme les Papes ne l'ignorent

— point, leur montre bien plus de  
1515. dévouement & de respect, qu'elle  
n'en a véritablement.

La crainte que le Roy ne chassât les Médicis de Florence pour y rétablir le Gouvernement Républicain, faisoit prendre au Pape les devants de bonne heure. Il étoit très-probable en effet que l'expédition de Florence seroit la première que tenteroit Sa Majesté très-Chrétienne. Ce Prince suivant les bonnes règles ne se devoit jamais fier aux Médicis. Ils n'avoient pas été plutôt rétablis dans Florence par les ennemis de sa Couronne, qu'ils avoient changé les maximes de cet Etat, & amené contre les François des troupes Florentines. Tant que l'Etat avoit été gouverné en République libre, on avoit toujours vû ces troupes dans les armées Françoises. Ainsi les inquiétudes que les premières nouvelles de la journée de Marignan donnerent au

Pape, furent très-vives, & le soin ———  
 qu'il lui fallut prendre pour les ca- 1515.  
 cher, ne les diminua point. Sur  
 le champ il envoya ordre au Nonce  
 en France de conclure au plutôt  
 son accommodement suivant les  
 instructions & le plein pouvoir très-  
 ample qu'il lui faisoit tenir.

Cependant François I. prenoit  
 des mesures pour achever de re-  
 couvrer tout l'Etat de Milan. Il  
 lui restoit encore à rentrer dans  
 Parme & dans Plaisance, deux villes  
 occupées par les garnisons de l'E-  
 glise. Aymar de Prie s'en étoit ap-  
 proché par ses ordres, & lui-même  
 il n'attendoit que la réduction du  
 château de Milan pour y marcher.  
 Son pont sur le Po étoit déjà con-  
 struit. Le Nonce se hâta donc de  
 conclure son traité, afin que la resti-  
 tution de Parme & de Plaisance  
 dont la perte étoit certaine, tint  
 lieu au Pape de quelque chose.  
 D'un autre côté le Roy fut bien

— aise de s'assurer du Pape en un tems  
1515. où il craignoit qu'il ne se fît contre lui de nouvelles Ligues, & où il restoit encore assez d'ennemis à sa Couronne pour chercher d'en diminuer le nombre par toutes les voyes honorables. L'accommodement fut donc bientôt conclu aux conditions suivantes : Que le Pape & le Roy s'engageoient à la défense réciproque de tous leurs pais & domaines : Que le Roy très-Christien prendroit en sa protection le Gouvernement présent de Florence, & spécialement la Maison de Médicis : Que le Pape pourroit laisser le passage libre à l'armée Espagnole par l'Etat Ecclesiastique; mais qu'il seroit tenu de rapeller les troupes de l'Eglise qui servoient dans Bresse & dans Verone : Que Sa Sainteté rendroit les villes de Parme & de Plaisance au Roy pour être réunies à l'Etat de Milan, moyennant quoi cet Etat seroit obligé

à ne consommer d'autres sels que ceux de Cervia , sans pouvoir user de ceux qui se fabriquoient dans le Ferrarois ni ailleurs : Que comme Sa Majesté très-Chrétienne se plaignoit que les Florentins avoient envoyé des troupes contre lui dans le tems qu'ils étoient tenus de l'aider suivant l'alliance renouvelée en 1512. entre la France & l'Etat de Florence , le Duc de Savoye seroit pris pour arbitre de la réparation due pour cette contravention aux traitez.

Dès que le traité eut été signé, le Nonce prit la poste pour le porter lui-même au Pape , afin qu'il le ratifiât , & Laurent de Médicis vint faire sa cour à François I. comme à un grand Prince l'Allié de son oncle. Leon X. hésita quelque tems s'il ratifieroit le traité , ne pouvant se résoudre à mettre le sceau au rétablissement des François en Italie. Il ne pouvoit se dé-



**1515.** fendre d'écouter avec plaisir les promesses des Suisses, qui l'assuroient qu'incessamment la Diette de Zurich alloit envoyer en Italie une armée capable de faire lever le siège du château de Milan. Mais bientôt il apprit que ce château capituloit, que la Diette de Zurich n'avoit fait que résoudre, & qu'elle s'étoit séparée sans donner aucuns ordres pour l'exécution de son Recez. Les Suisses avoient voulu se contenter de menacer les François. Dans le tems qu'ils se vantoient de rentrer bientôt en Bourgogne, ils abandonnoient Bel-linzone & leurs postes avancez dans l'Etat de Milan, comme gens intimidés & qui desespéroient de les défendre.

D'un autre côté le Nonce jaloux de son ouvrage pressoit le Pape de ratifier le traité. Il lui représentoit, que ce traité avoit été conclu dans une situation des affaires qui

pouvoient changer d'un jour à l'autre : Que tandis que Sa Sainteté délibérerait, les François pouvoient prendre les armes à la main Parme & Plaisance : Qu'alors le Roy très-Chrétien prétendrait que le premier traité n'ayant pas reçu la forme, il conviendrait d'en faire un second, & qu'il faudroit dans ce second traité payer son amitié d'un prix équivalent à la restitution volontaire de Parme & de Plaisance : Que la perte de ces places étoit inévitable, mais qu'elle ne tiendrait lieu de rien à Sa Sainteté si elle arrivoit par la voye des armes.

Le Pape résolut donc de ratifier le traité sans en alterer l'essentiel, hors dans l'article qui regardoit les Florentins. Il y énonça un plein & entier oubli de la part du Roy très-Chrétien sur tout ce que la République de Florence avoit fait depuis la révolution de 1512. & le retour sans réserve des bonnes gra-

1515. ces de Sa Majesté en faveur de cet Etat. Il n'inséra même qu'un nouvel article dans le traité. Il étoit fait pour obliger la France à ne point accorder sa protection aux Feudataires de l'Eglise contre leur Seigneur Suzerain. Quant aux autres articles comme la restitution de Parme & de Plaisance, & le rappel des troupes de l'Eglise qui servoient dans les armées de l'Union, Leon X. n'y toucha point. Il se contenta de changer quelque chose aux termes dans lesquels ces articles étoient énoncez, en vue d'éluder la confusion d'une soumission en forme par un de ces biais ingénieux inventez par la délicatesse de sa nation pour ne point paroître reculer même en fuyant. Au lieu que son Nonce avoit stipulé dans les termes ordinaires que le Pape feroit remettre Parme & Plaisance entre les mains des Officiers du Roy avec les formalitez qui s'ob-

servent en de pareilles consignations, Leon X. énonça dans sa ratification que les troupes évacueroient ces deux places, qu'elles en laisseroient les portes ouvertes un tel jour, & qu'il seroit permis aux François de s'en mettre en possession s'ils le jugeoient à propos. Leon X. pour satisfaire à l'obligation portée par le traité de rapeller ses troupes qui servoient l'Empereur, sans paroître toutefois manquer à la parole qu'il avoit donnée de ne les point retirer tant que la guerre dureroit, mit encore dans la ratification qu'il s'obligeoit à casser au plutôt ces troupes, & qu'il enjoindroit aux Officiers & aux soldats dont elles étoient composées de revenir incessamment sur les terres de l'Eglise. Les anciens Romains touchez uniquement dans leurs traitez des avantages réels, auroient peut-être dédaigné une consolation si frivole. Cette ratifi-

1515. cation du Pape est dattée du treizième d'Octobre 1515.

Le Nonce eut ordre de repartir incessamment pour présenter au Roy son traité tel qu'il avoit été expliqué & modifié dans la ratification. Il étoit encore chargé de moyenner une entrevuë entre François I. & Leon X. Sa Sainteté qui comptoit beaucoup sur le talent de manier les esprits dont elle étoit douée autant qu'aucun Pape l'ait été, se promettoit d'obtenir de ce Prince ce que ses Prédécesseurs n'avoient jamais pû obtenir des Rois très-Chrétiens. Leon X. prévenu de cette idée, offroit même de faire les trois quarts du chemin & de s'avancer jusqu'à Boulogne. La négociation du Nonce fut heureuse en tous les points. La Cour de France admira la politique sublime dont la ratification étoit remplie; mais comme les ingénieuses explications n'alteroient rien de conséquence

consequence dans l'essentiel du traité, elle ne laissa point de s'en contenter & de l'échanger. — 1515.

Le Roy fit encore plus. Il agréa la proposition de l'entrevuë que Sa Sainteté lui demandoit, & il promit de se rendre incessamment à Boulogne. Leon X. y arriva néanmoins le premier, & dès le 8. de Décembre il y fit son entrée. Le Roy ne vint que le jour suivant, & il entra dans la ville au milieu du Cardinal de Fiesque & du Cardinal de Médicis, qui fut depuis le Pape Clement VII. Ces Prélats l'étoient venu recevoir en qualité de Légats jusques sur les bords de la Lenza, qui faisoit alors la séparation de l'Etat de Milan & des païs de l'obéissance du Pape. François I. fut droit au Consistoire où le Pape l'attendoit, & là il lui fit l'obéissance que les Princes Catholiques font aux Papes au commencement des nouveaux regnes. Elle n'avoit pas en-

1515. core été renduë à Leon X. au nom de François I.

Après le cérémonial il fut question des affaires. Durant les trois jours que le Roy passa à Boulogne logé dans le même Palais que le Pape, les conférences furent très-fréquentes. L'entreprise de Naples fut mise d'abord sur le tapis. Le Pape n'eut pas de peine à persuader à François I. qui n'étoit pas préparé pour cette expedition, de la remettre après la mort du Roy Catholique, que les infirmités & l'âge de ce Prince faisoient regarder comme prochaine. Le Roy de France consentit donc à différer son expedition, & Sa Sainteté lui promit expressément, qu'étant sorti alors de tous ses engagements pour conserver Naples à l'Arragon, elle donneroit aux François toute sorte d'aide & de secours pour conquérir le Royaume. Le Pape s'obligea encore de rendre Modene & Reg-

gio au Duc de Ferrare, à condition qu'il rembourseroit la Chambre Apostolique de quarante mille écus d'or qu'elle avoit donnez à l'Empereur pour retirer Modene d'entre ses mains, ainsi que de quelques autres dépenses faites pour l'entretien de ces places. L'affaire du Duc d'Urbain fut plus débattue. Le Pape commençoit déjà contre lui des poursuites juridiques, parce qu'il venoit de refuser de servir dans l'armée de l'Eglise ainsi que l'investiture de son fief l'obligeoit à le faire. Ce Duc avoit donné à entendre au Roy que son inclination seule l'avoit empêché de se trouver dans une armée destinée à combattre les François. Auprès du Pape il avoit coloré son refus de la raison qu'il ne pouvoit pas obéir à un jeune homme comme Laurent de Médicis qui devoit commander l'armée, lui qui si souvent avoit commandé en Chef les



— armées du S. Siège. Le Roy vou-  
1515. loit que le Pape promît de ne point  
molester son Feudataire pour ce re-  
fus , & le Pape se défendoit avec  
fermeté de rien promettre de po-  
sitif à cet égard. Enfin le Roy fut  
contraint de se contenter de la pa-  
role que le Pape donna de s'appai-  
ser dès que le Duc d'Urbain lui  
feroit une satisfaction convenable,  
& des assurances generales que Sa  
Sainteté auroit toujours pour la re-  
commandation de Sa Majesté très-  
Chrétienne , tous les égards qui  
lui étoient dûs. Ce qui rendoit le  
Pape inflexible c'étoit le désir d'in-  
vestir de la Souveraineté d'Urbain  
un de ses parens , & qu'il ne pou-  
voit le faire sans en dépouiller le  
Duc qui en jouissoit actuellement.

Il fut question ensuite de la paix  
entre l'Empereur & les Venitiens.  
Le Roy la vouloit procurer de bon-  
ne foy , & le Pape témoignoit beau-  
coup d'ardeur pour l'avancer. Ils

résolurent donc qu'ils envoyeroient à Maximilien le General des Augustins, avec une lettre en créance sur lui signée d'eux en commun, & que le Religieux porteroit ce Prince au nom de Sa Sainteté & du Roy à rendre aux Venitiens moyennant une somme d'argent, Verone & Bresse, puisqu'il ne devoit plus esperer de conserver ces places contre les forces de la République, jointes à celles des François, maîtres de l'Etat de Milan. Jusques-là rien de ce qui fut arrêté entre Leon X. & François I. ne se rédigea en forme de traité, & pour l'exécution des engagements pris de part & d'autre, ces Princes se contenterent mutuellement de leur parole réciproque. Il n'en fut pas de même de ce qui se négocia ensuite. Ce fut le fameux Concordat, qui a plus contribué à rendre nos Rois les maîtres dans leur Etat, que toutes les places qu'ils ont for-

1515. tifiées, & que toutes les troupes qu'ils ont entretenues. Ses articles essentiels & notamment l'abolition de la Pragmatique furent dès-lors arrêtés à Boulogne, quoique cette fameuse convention n'ait reçu la dernière forme qu'au mois d'Août de l'année suivante.

La négociation de Boulogne se termina ainsi qu'ont coutume de finir presque toutes les négociations que fait la Cour de Rome avec les autres Puissances. Elle obtint beaucoup de choses qu'on auroit pû lui refuser, & à la fin de la négociation elle distribua le prix ordinaire des complaisances qu'on avoit pour elle. Le frere de Boissi, favori de François I. fut fait Cardinal, & ce Prince obtint la permission de lever une décime sur le Clergé de son Royaume.

Le Roy & le Pape se séparèrent ensuite fort contents l'un de l'autre en apparence. Néanmoins le Pape

ne pouvoit digérer la restitution de Parme & de Plaisance, ni se consoler d'être encore obligé à rendre Modene & Reggio au Duc de Ferrare. Heureusement il trouva le moyen de s'épargner cette seconde affliction. Il convint bien avec le Duc de Ferrare de tout ce qui concernoit l'exécution de la promesse qu'il avoit faite au Roy de France; & les conditions de la restitution furent même rédigées par écrit. Mais le tems de l'effectuer n'arriva jamais sous son Pontificat, & il sçut toujours éluder les instances les plus ardentes du Duc de Ferrare, & les offices les plus pressans de la France.

De Boulogne le Roy revint à Milan, & son séjour y fut très-court. Persuadé que moyennant l'amitié du Pape qu'il comptoit d'avoir gagnée, parce qu'il avoit beaucoup fait pour l'acquérir, & qu'après l'alliance qu'il venoit de

1515. faire avec les Suisses, il laissoit ses Etats d'Italie dans une entière sûreté, il ne songea plus qu'à repasser au plutôt les monts. Cette alliance avec les Suisses avoit été conclue aux mêmes conditions qui furent proposées & acceptées de part & d'autre avant la bataille de Marignan. Mais cinq des treize Cantons refuserent de la ratifier, parce qu'elle les obligeoit à restituer les Bailliages de l'Etat de Milan occupez par eux en 1512. Ces Cantons avoient un intérêt particulier que ces domaines restassent sous l'obéissance du Corps Helvetique. Néanmoins François I. souhaitoit avec tant de passion d'apporter en France les lauriers de Marignan encore verts, que sans égard à l'imperfection de son traité, il se mit en chemin pour repasser les Alpes dès les premiers jours de l'annnée 1516. Le Duc de Bourbon resta à Milan en qualité de

Lieutenant general pour S. M. très-  
Chrétienne delà les Monts, avec  
une armée de six cens Lances, de  
six mille Lansquenets & de quatre  
mille hommes d'infanterie Fran-  
çoise.

Véritablement l'Italie paroïssoit  
assez tranquile. Les Venitiens seuls  
y avoient encore les armes à la  
main contre l'Empereur pour re-  
prendre Bresse & Verone: Encore  
paroïssoit-il que ce différent feroit  
terminé par la voye de la négocia-  
tion avant que la saison d'entrer  
en campagne fût revenue. La mort  
de Ferdinand Roy d'Arragon qui  
venoit d'arriver, sembloit même  
assurer à l'Italie un repos durable.  
Ce Prince si heureux en serviteurs  
qui en eut un si grand nombre de  
capables & de livrez à ses desseins,  
si sage dans le choix de ses entre-  
prises, si constant dans leur execu-  
tion, si patient dans les traverses  
& si modeste après les succès les

— plus brillans : passeroit pour le mo-  
s' 16. dele des grands Rois, s'il avoit eu  
du respect pour sa parole. Mais il ne  
se soucia jamais de la tenir. Rare-  
ment même se soucia-t-il de pa-  
roître l'avoir tenue, & daigna-t'il  
faire attention à ce que la posterité  
& les contemporains pourroient  
dire de lui ; attention qui cepen-  
dant est le frein qui supplée auprès  
des Souverains à la crainte des loix  
qui retient les particuliers. Ferdi-  
nand faisoit consister tout son hon-  
neur à réussir dans ses projets. Sa  
signature ne suffisoit donc pas pour  
lui faire tenir aucun traité. La seule  
nécessité pouvoit l'obliger à garder  
sa parole ; mais comme il supposoit  
dans les autres les mêmes inten-  
tions qui étoient en lui, sa défiance  
l'empêcha souvent de profiter au-  
tant qu'il l'auroit pû faire de ses  
manquemens de foy. Deux traits  
suffiront pour achever l'idée du ca-  
ractere de Ferdinand & pour enga-

ger à plaindre, les Princes qui furent obligez à traiter avec lui. 1516.

Frédéric Roy de Naples & son parent, lui envoya en 1501. le Comte de Conversano pour lui demander du secours contre Louis XII. qui s'apprêtoit à le dépouiller de ce Royaume. Ferdinand, loin de vouloir maintenir Frédéric, avoit déjà partagé avec Louis XII. l'Etat de Frédéric; mais il lui convenoit de cacher ce partage au Roy de Naples, afin qu'il comptât sur un secours qui lui manqueroit dans le moment fatal, & qu'il fût ainsi plus aisément dépouillé. Pour cet effet le Roy d'Arragon donna le change à Conversano en l'assurant avec d'horribles sermens, *qu'il regardoit le bien de son cousin le Roy de Naples comme le sien propre.* Cet Envoyé s'imaginant l'entendre, donna des assurances à son maître qui furent la principale cause de sa perte.

Quintana Secrétaire d'Etat de  
Xvj



— Ferdinand lui rendoit compte, que  
 1516. le Roy de France se plaignoit publiquement, que lui Ferdinand l'eût trompé deux fois. *Deux fois*, reprit ce Prince, en parlant de Louis XII. qui n'étoit pas assez sobre au gré d'un Espagnol : *L'yvrogne en a menti, je l'ai trompé plus de dix.*

Le Roy d'Arragon sembloit donc être mort à propos pour empêcher les François de troubler l'Italie par une nouvelle entreprise sur le Royaume de Naples. Par sa mort ce Royaume passoit à son petit fils Charles I. Roy d'Espagne, & depuis Empereur sous le nom de Charles-Quint. Ce jeune Prince étoit alors en bonne intelligence avec le Roy de France à qui plusieurs fois il avoit promis de lui faire raison sur ses droits au Royaume de Naples, dès qu'il auroit recueilli la succession de Ferdinand son Ayeul. Veritablement la Cour de France fut incessamment informée que le

Roy d'Espagne dès qu'il eut appris la mort de Ferdinand , avoit nommé Chievres son Gouverneur pour transiger à cet égard & tous autres avec le Roy très - Chrétien. Ce Prince de son côté nomma Boissi, qui avoit été son Gouverneur pour traiter avec Chievres , & comme les Plénipotentiaires avoient toute la confiance de leurs maîtres , & qu'ils étoient en réputation d'une grande probité , les apparences promettoient que les démêlez des Couronnes de France & d'Espagne se termineroient sans effusion de sang. Ces apparences furent ensuite justifiées par le traité de Noyon.

Quand la serenité commençoit donc à luire en Italie , il y survint tout à coup un orage qui manqua d'y faire recommencer les ravages de la guerre. Cet orage vint du côté de l'Allemagne sans avoir été précédé d'aucun éclair. On s'y attendoit d'autant moins , que l'Empe-

1516. reur étoit demeuré dans l'inaction durant toute la campagne précédente, quand ses efforts pouvoient être secondez par des Alliez déclarez, & quand ses ennemis avoient tant de peine à faire des conquêtes, quoique les forces de l'Allemagne ne s'opposassent point à leurs entreprises. Mais pour lors ces ennemis étoient paisibles possesseurs du Milanez, & la plûpart de ses Alliez avoient suivi la victoire, & ils s'étoient déclarez les Alliez de la France. Néanmoins l'esprit bizarre de Maximilien qui l'avoit tenu dans l'inaction lorsqu'il pouvoit agir avec apparence de succès, le détermina à se mettre lui-même en campagne, lorsqu'il n'y avoit plus une esperance raisonnable de réussir.

Peu de jours avant que de mourir le Roy d'Arragon lui avoit fait une remise de six vingt mille écus d'or. Maximilien se servit de ces

argent pour lever quinze mille —  
Suiſſes dans les cinq Cantons qui 1516.  
refuſoient de ratifier le traité con-  
clu avec la France. Il y vouloit  
joindre une armée Allemande des  
plus nombreuses, aidé à ce qu'on  
crut alors, d'autres ſubſides que le  
Pape lui fit tenir ſecretement. Ap-  
paremment Sa Sainteté comptoit  
que pour être l'ami des François,  
il n'étoit pas néceſſaire de leur te-  
nir parole ſi exactement. Mais  
l'Empereur fut obligé d'entrer en  
Italie avant le tems où il avoit pro-  
jeté d'y deſcendre. Les garniſons  
de Breſſe & de Vérone qui ne pou-  
voient pas mettre un homme de-  
hors qu'il ne fût enlevé par la ca-  
valerie légère des Venitiens, étoient  
ſur le point de ſe mutiner faute de  
toucher au moins régulièrement  
leur paye, & le convoy d'argent  
que l'Empereur y avoit envoyé ſous  
l'eſcorte de trois mille hommes,  
n'avoit pas pu entrer dans ces deux

— places. Lautrec qui commandoit  
1516. les François auxiliaires dans l'armée  
de S. Marc, fut informé de leur  
marche, & il fit un détachement  
pour les enlever. Ce détachement  
soutenu par les païsans attaqua les  
les Allemands auprès d'Anfo. Huit  
cens d'entr'eux furent tuez sur la  
place, & le reste fut contraint de  
reprendre le chemin de l'Allema-  
gne, & d'y reporter l'argent destiné  
pour Bresse & pour Verone. Ces  
nouvelles obligerent donc l'Empe-  
reur à se mettre en campagne plu-  
tôt qu'il n'avoit résolu de le faire.  
Il falloit qu'il se hâtât s'il vouloit  
conserver ses places en Italie ; &  
sans elles son expedition devenoit  
l'entreprise d'un Heros de Roman.  
Il partit dès le mois de Mars & se  
rendit à Verone par la route de  
Trente, faisant marcher avec lui  
les troupes qui se trouvoient déjà  
prêtes ; c'est-à-dire, les quinze mille  
Suiſſes dont j'ai parlé, dix mille

Lansquenets & cinq mille Reistres. ———

Les François croyoient qu'il n'ef- 1516.  
fecturoit jamais son dessein, ou du  
moins qu'il ne se mettroit pas si-  
tôt en campagne pour l'exécuter.  
Ils furent trompez par son activité  
après l'avoir été tant de fois par sa  
lenteur. On les vit donc étourdis  
du coup; & tout ce que put faire  
Theodore Trivulze, ce fut de jeter  
des troupes dans Padouë, & de  
rassembler l'armée François & Ve-  
nitienne à Peschiera pour disputer  
aux Allemands le passage du Min-  
cio.

L'armée des Venitiens en com-  
ptant les troupes de la Républi-  
que & les François auxiliaires, ne  
se trouva forte que de quatorze cens  
Lances & de douze mille hommes  
d'infanterie. Il paroît par beaucoup  
d'évenemens semblables qu'on ne  
croyoit pas alors que le Mincio  
fût une riviere dont il fut facile de  
défendre le passage même pour ceux

— qui étoient les maîtres de Peschiera. Trivulze n'osa l'entreprendre. 1516. Il abandonna encore aux ennemis le passage de l'Oglio, & il vint camper sous Crémone avec des troupes à qui ce mouvement en arriere fait en presence de l'ennemi abattoit beaucoup le courage. L'Empereur fut joint sur le Mincio par les troupes qui étoient à Verone ; mais la bonne fortune des François voulut qu'il s'aheurtât à prendre Asola , où les Venitiens avoient jetté cent hommes d'armes & quatre cens hommes d'infanterie. Maximilien vint à bout de son dessein. Mais son siège qui dura plusieurs jours donna le tems à l'armée des Alliez de reprendre haleine & de se reconnoître , & au secours que les François attendoient de Suisse le loisir d'arriver. Dès que le Duc de Bourbon eut appris que l'Empereur rassembloit son armée à Trente, il avoit envoyé une com-

mission au Baron d'Alt-Sax de lever dix mille hommes pour le service de la France dans les huit Cantons qui avoient ratifié l'Alliance avec cette Couronne. La distance des lieux n'étoit pas grande, & on attendoit à Milan d'un jour à l'autre ce renfort considerable.

L'Empereur après la prise d'Asola, passa l'Oglio aux Orci-Novis sans obstacle de la part de Trivulze. Ce Général étoit résolu de ne pas combattre avant que d'avoir été joint par les Suisses d'Alt-Sax. Trivulze se contenta donc de jeter dans Crémone trois cens Lances & trois mille hommes d'infanterie, après quoi il passa l'Adda pour mettre la riviere entre luy & les ennemis. Son dessein étoit d'attendre sur les bords de l'Adda le corps d'infanterie Suisse levé pour la France, & de combattre l'Empereur à son passage. La retraite de Trivulze obligea toutes les villes



qui sont entre le Po, l'Adda & l'Oglio, à l'exception de Crème & de Crémone, à se soumettre à ce Prince.

Le Pape qui paroissoit vouloir observer du moins exterieurement ses engagements avec le Roy de France, ébloui d'un succès inespéré, crut que ce qu'il souhaitoit avec passion, je veux dire, la décadence des affaires des François alloit arriver. Dans cette esperance il oublia ses engagements & même sa dissimulation. Il envoya Marc-Antoine Colonne avec deux cens hommes d'armes des troupes de l'Eglise dans le camp des Allemands. Il fit plus: Le Cardinal Bibiena étoit reconnu pour l'ennemi irréconciliable des François, Leon X. le choisit pour aller vers l'Empereur en qualité de Légat, & il le fit partir avec précipitation dès qu'il lui eut donné dans un Consistoire public la croix de Légation. Dans le même

tems Leon X. refusoit au Ministre —  
de François I. le secours que le S. <sup>1516.</sup>  
Siège étoit tenu de donner pour  
la défense des Etats que ce Prince  
possédoit en Italie, en vertu du  
traité fait depuis quatre mois dans  
le camp lez Milan.

Au premier bruit des progrès  
de Maximilien tous les Bannis de  
l'Etat de Milan épars dans l'Italie  
se rassemblèrent sous ses étendars.  
L'occasion de nuire aux Fran-  
çois étoit bien belle pour le Car-  
nal de Sion. Fidèle à sa haine con-  
tre eux il ne manqua pas d'accou-  
rir, & ce Prélat fut des premiers  
arrivez. Maximilien encouragé par  
la bonne opinion que les autres  
avoient de son expedition, tenta le  
passage de l'Adda dès qu'il fut en  
deçà de l'Oglio. Sa premiere ten-  
tative se fit à Piccighiton; mais il  
y fut repoussé. Après cet échec il  
remonta la riviere par sa gauche,  
& comme s'il avoit eu le dessein

de la passer à Cassan, il fit avancer une tête d'infanterie à la hauteur de cette place. Trivulze n'avoit plus que neuf mille fantassins, & l'Empereur en avoit près de trente mille. Néanmoins il remonta l'Adda sur la rive droite pour s'opposer à ce passage, & vint camper sous Cassan avec toute son armée trop foible pour être encore séparée. Mais l'Empereur qui campoit à Rivolta avec le gros de ses troupes, trouva le moyen de jeter un pont sur la rivière un peu plus bas que son camp, & d'y faire passer promptement assez d'infanterie pour en défendre la tête contre toutes les forces des François. Ils ne jugerent pas à propos de tenter de faire repasser l'Adda aux Allemans, & ils se retirèrent à Milan, d'autant plus consternez qu'il venoit de se répandre un bruit, que les treize Cantons, honteux que leurs citoyens mercenaires portassent les armes

dans les deux camps ennemis, —  
& s'entregorgeassent pour gagner <sup>1516</sup>  
quelque argent, avoient publié un  
ban qui rapelloit dans le moment  
ceux de leurs sujets qui étoient au  
service des étrangers sous quelques  
drapeaux qu'ils fissent la guerre.  
L'effet de ce Ban devoit se faire  
sentir d'abord contre les François.  
Il devoit empêcher leurs Suisses  
d'arriver, puisqu'il leur seroit signi-  
fié dans la route; au lieu qu'il ne  
pouvoit pas être dénoncé sitôt aux  
Suisses de l'armée Imperiale à la-  
quelle il ne falloit plus que deux  
jours pour prendre la ville de Mi-  
lan.

Le Duc de Bourbon, si fameux  
depuis sous le nom du Conneta-  
ble de Bourbon, commandoit dans  
le Milanez. Sa plus grande peine  
étoit de rassurer la ville de Milan  
intimidée par les menaces de l'Em-  
pereur. Ce Prince dès qu'il fut en  
deçà de l'Adda y avoit envoyé un

— Heraut d'armes sommer le Sénat de  
1516. lui apporter les clefs de la ville  
avec ordre de dire aux habitans  
qu'ils ne laissent point passer le  
tems de sa misericorde, & qu'ils  
se souvinssent comment ses Prédé-  
cesseurs les avoient traitez quand  
ils s'étoient obstinez à ne pas s'hu-  
milier devant eux. Là-dessus le Duc  
de Bourbon apella à Milan Tri-  
vulze & Lautrec, qui s'y rendirent  
avec huit cens Lances & six ou  
sept mille hommes d'infanterie,  
après avoir mis des détachemens  
dans les postes qui pouvoient ren-  
dre les vivres difficiles à l'ennemi,  
& l'incommoder dans ses fourages.  
A mesure que l'Empereur s'appro-  
choit de Milan, le tumulte & l'ef-  
froi s'y augmentoient. Mais dans  
le moment que l'armée Allemande  
arrivoit sur l'Ambro à deux milles  
de cette Capitale, Alt-Sax entra  
dans la ville avec son corps de dix  
milles Suisses.

Le Duc de Bourbon prit toutes les précautions que peut prendre un homme de guerre. Il abatit les fauxbourgs de Milan, & il s'assura des personnes les plus suspectes de la ville. Les Milanois se souviennent encore de cette destruction de leurs Fauxbourgs, & ils l'imputent aux conseils malins du Provéditeur Gritti qui les donna sans nécessité, disent-ils, & uniquement pour satisfaire l'aversion des Venitiens contre cette ville rivale du commerce de la leur.

L'Empereur qui jusques-là avoit porté la terreur, commença de la sentir à son tour. Il fit de sérieuses réflexions sur ce qui étoit arrivé à Louis le More devant Novare par le complot fait entre les Suisses qui servoient dans son armée & dans celle du Roi Louis XII. Les Suisses des deux armées se réunirent au grand-malheur de Louis le More, & la captivité de ce Prince fut le

— sceau de leur accommodement. Si  
1516. l'un des deux Corps Suisses avoit à  
se laisser gagner, tout devoit faire  
croire à Maximilien que les traîtres  
se trouveroient dans son armée. Sa  
pauvreté connue étoit passée en  
proverbe, & trop peu riche pour  
payer régulièrement la solde à ses  
propres troupes, il n'étoit pas en  
état de corrompre celles de ses en-  
nemis. Au contraire les Suisses  
sçavoient depuis long-tems à quel  
coin les écus d'or de France étoient  
marquez. D'ailleurs la Maison d'Au-  
triche n'en étoit que plus odieuse  
aux Suisses, parce que la plûpart  
d'entre-eux ils avoient été autrefois  
ses sujets. Les enfans étoient encore  
élevez en leur pays dans l'aversion  
pour cette Maison, contre laquelle  
s'étoient faites les premières alliances  
qui mirent peu à peu le Corps Hel-  
vétique en liberté. Cette aversion  
pouvoit bien être suspendue par les  
conjonctures, mais tant que les

Suisses se souviendroient de Grifler ———  
& de leurs Ancêtres, elle ne pouvoit <sup>1516.</sup>  
s'éteindre.

Ces réflexions intimiderent si fort Maximilien , qu'il prit pour l'effet d'une conspiration contre sa personne , l'attroupement des Officiers de ses Suisses , quand ils vinrent en corps lui demander une monstre qui leur étoit dûë, & quand il les ouit parler du ton qu'il étoit naturel à la nation de prendre quand elle n'étoit point payée. Aussi-tôt ce prince qui formoit ses résolutions sans délibérer long-tems, prit le parti de se retirer, & il le fit comme un homme qui se sauve. Sans en rien dire aux Suisses il repassa l'Adda avec précipitation , & il vint camper dans le Bergamasque avec les troupes Allemandes. Ses Suisses vinrent occuper Lodi pour se tenir à portée de le joindre , si les François vouloient les pousser.



— 1516. La précipitation du départ de Maximilien fut aussi avantageuse pour les François que l'avoit été la lenteur de son arrivée. S'il fût venu trois jours plutôt il les obligeroit d'abandonner Milan qu'ils n'étoient pas en état de défendre, & s'il fût resté quelques jours de plus, il les auroit mis dans la même nécessité. Le Baron d'Alt-Sax Colonel des Suisses au service de la France avoit feint de ne point comprendre les premiers ordres que les supérieurs lui avoient envoyez pour le faire revenir. Il s'étoit toujours avancé nonobstant ces ordres, alléguant qu'il en attendoit de plus intelligibles. Enfin il en reçut de si clairs & de si pressants qu'il n'osa plus y désobéir. Il est vrai que les Suisses de l'armée Imperiale en reçurent de pareils ; mais l'effet n'en étoit pas égal. Ces ordres faisoient perdre aux François la moitié de leurs soldats, & ils n'ôtoient à

l'Empereur que le quart des siens. 1516.  
Ce Prince sans les Suisses étoit assez fort pour prendre Milan, & les François n'étoient point assez forts pour le défendre sans leur secours.

La terreur qui avoit saisi Maximilien ne le quitta que lorsqu'il fut arrivé à Trente. Après son départ ses troupes resterent encore durant quelque tems en Corps d'armée. Le Marck-Grave de Brandebourg la joignit même avec les troupes que la précipitation de l'expédition de l'Empereur l'avoit empêché d'emmener avec lui. Mais bien-tôt toute cette armée se dissipa faute d'être payée régulièrement & d'être employée à quelqu'entreprise. Les Allemands se débanderent entièrement. Les uns se jetterent dans Véronne & dans Bresse, d'autres prirent parti dans l'armée de France, & le reste se retira en Allemagne. Les Suisses retournerent chez eux

1516. par la Valtoline. Dès que l'armée de Maximilien fut dissipée, Bergame & toutes les villes qui avoient prêté serment de fidélité à l'Empereur, rentrèrent sous la domination de leurs maîtres.

Voilà quel fut le fruit de l'expédition de l'Empereur. Elle servit néanmoins à donner à connoître à la France, que le Pape n'avoit pas changé d'inclination à son égard, & qu'il ne falloit compter sur son amitié que dans les tems de prospérité. Mais François I. jugea qu'il devoit tout dissimuler. Dans l'aprehension que Leon X. ne fît pis s'il l'obligeoit à lever le masque, il écouta avec une apparence de persuasion tout ce que Sa Sainteté lui fit représenter pour sa justification, dès qu'il n'y eut plus rien à craindre pour la France ni à espérer pour ses ennemis. C'étoit un desaveu formel de Marc Antoine Colonne qui avoit joint Maximilien avec

**DE CAMBRAY, Liv. V. 511**  
deux cens Hommes d'armes des  
troupes de l'Eglise, & qui étoit  
encore accompagné de l'offre de  
faire faire le procès à ce Seigneur.  
Le Pape excusoit la Légation du  
Cardinal Bibiena sur la nécessité de  
députer à l'Empereur dès qu'il étoit  
en Italie; & le choix de la personne  
de ce Cardinal, sur la bienséance  
qui demandoit qu'il envoyât vers  
ce Prince un sujet qui lui fût  
agréable. Il assuroit que la conduite  
du Légat qui s'étoit arrêté en che-  
min sous prétexte d'être malade,  
marquoit assez que celui qui lui  
avoit donné ses instructions l'en-  
voyoit à regret. Il étoit vrai dans le  
fond que le Cardinal Légat s'étoit  
arrêté en chemin; mais il ne s'étoit  
arrêté qu'après avoir appris la re-  
traite de Maximilien. Le Pape étoit  
très-habile à faire valoir les circons-  
tances des faits contre l'essentiel  
des mêmes faits. Il s'excusoit de  
n'avoir pas fourni le secours que

— son traité l'obligeoit à donner, par  
1516. une raison sans réplique quand elle  
est sincere, l'impossibilité de le  
faire. Pour montrer même qu'il  
n'avoit point péché par mauvaise  
volonté, il offrit de faire payer  
comptant par les Florentins la  
moitié de la somme à laquelle se  
seroient montez les frais de ce  
secours, & de donner des suretez  
pour l'autre moitié. Il fut pris si  
facilement au mot qu'on lui donna  
trop à entendre, qu'à quelque prix  
que ce fût le Roi vouloit être de  
ses amis. Le Pape mit à profit  
la conjoncture, & malgré les beaux  
discours qu'il avoit tenu dans les  
conferences de Boulogne, il dé-  
pouilla le Duc d'Urbain pour accroître  
le patrimoine de sa maison, en  
y joignant les Etats de ce Prince.  
Dès que l'Empereur se fut re-  
tiré, le Duc de Bourbon demanda  
son congé au Roi, & Lautrec par  
des intrigues qui ne sont pas de

*l'Histoire de la Ligue de Cambray,* —  
fut fait Gouverneur de l'Etat de 1516.  
Milan. Sa premiere fonction fut de  
mener les troupes Françoises join-  
dre l'armée Venitienne qui se pré-  
paroît à faire le siege de Bresse. La  
ville ne tint qu'autant de tems  
qu'elle espera d'être secourüe. Dès  
qu'elle eut appris que le nouveau  
secours que l'Empereur lui envoyoit  
avoit encore été battu près du  
château d'Anfo, elle capitula &  
la forteresse se rendit de même. Ainsi  
les Venitiens rentrerent dans Bresse  
le ving-quatrième de May 1516.  
sept ans précisément après qu'ils  
en furent sortis. De tout ce qu'ils  
devoient recouvrer en Lombardie  
par le traité de Blois, il ne re-  
stoit plus que Vérone à reprendre,  
& sur le champ ils en vouloient  
former le siege.

Lautrec qui ne leur vouloit pas  
dire son secret, fit quelques dé-  
monstrations pour les contenter.

1516.

Dans le fond comme il étoit informé des négociations qui étoient sur le tapis pour faire remettre la place aux Vénitiens, il ne vouloit pas faire tuer inutilement les sujets de son maître. En peu de tems ces négociations aboutirent au fameux traité de Noyon qui terminoit à la fois toutes les contestations qui étoient entre les Rois de France & d'Espagne pour la Navarre, Naples & plusieurs prétentions réciproques, ainsi que la guerre qui se faisoit encore entre les Venitiens & l'Empereur.

Il étoit porté dans ce traité que l'Empereur y seroit compris en acceptant les conditions suivantes : Qu'il feroit consigner Vérone au Roi très-Chrétien qui la remettroit aux Venitiens : Que les Venitiens donneroient à ce Prince cent mille écus d'or, & que le Roi en considération & à la décharge des Venitiens ses fideles Alliez, donneroit quittance à Sa Majesté Imperiale de

toutes les sommes que Louis XII. son Prédecesseur lui avoit prêtées en differens tems. Elles montoient à des millions , & cette remise est la plus grande dépense qu'aucun Prince étranger ait jamais faite en faveur de la République. Le traité stipuloit encore qu'il y auroit une treve de dix-huit mois entre Maximilien & les Venitiens durant laquelle ce Prince garderoit Gradisque , Riva & Roveredo places qu'il avoit conquises sur la République dans le cours de la guerre presente. Si l'Empereur n'acceptoit pas le traité dans le terme de deux mois , il étoit déchû de l'inclusion , & le Roy très-Chrétien demeueroit libre d'aider les Venitiens contre lui. Ce traité fut conclu le treizième du mois d'Août , & comme Maximilien en parut d'abord mécontent , toute l'Europe attendit avec impatience que les deux mois qui lui étoient donnez pour l'accepter



— fussent écoulez. Sa tranquillité étoit  
1516. desormais entre les mains de ce Prince inconsideré , & on sçavoit que sur la premiere nouvelle du traité de Noyon , il s'étoit emporté contre son petit fils qui vouloit se faire son tuteur.

Heureusement l'Empereur accepta le traité dans le terme qui lui étoit marqué pour le faire. Né pour se laisser conduire aux volontez des autres , il consentit spécialement aux conditions de la treve , qui quelques années après firent celles d'un traité de paix. Tout s'accomplit de bonne foi de part & d'autre. Veronne fut déposée entre les mains de Lautrec qui la remit aux Venitiens le quinzieme de Janvier 1517. jour qu'on peut citer comme celui où prirent fin les guerres causées par la Ligue de Cambray. Le même jour que le traité de Noyon avoit été signé : les sujets de chagrin qui étoient

entre Leon X. & François I. avoient <sup>1516</sup>  
été entièrement enlevelis dans  
l'entiere consommation du Con-  
cordat. Dès le mois de Novembre  
1516. le Roi de France avoit encore  
terminé heureusement tous les dé-  
mêlez avec les Suisses par le traité  
de Fribourg qui fut signé & ratifié  
par les treize Cantons. C'est le  
traité qui s'appelle ordinairement  
l'Alliance perpetuelle, parce que  
les traitez precedens n'avoient été  
faits que pour un tems, au lieu  
que celui de Fribourg devoit durer  
toujours entre la France & les  
Cantons. Aussi tous les traitez que  
cette Couronne a fait depuis avec  
les Suisses, y sont relatifs.

Mais ce ne fut qu'en 1518. que  
la France vint à bout de recouvrer  
le Tournaisis que les Anglois  
avoient pris sur Louis XII. durant  
la guerre qui fut la suite de la Ligue  
de Cambray, & que ce Prince avoit  
été obligé de leur ceder par le traité

1516. fait en 1514. Nous en avons parlé ci-dessus : cette importante affaire fut ménagée avec beaucoup de dextérité par Nicolas de Neuville Seigneur Villeroy, qui étoit revêtu d'un des emplois qui font une partie des fonctions des Secretaires d'Etat, depuis que Henri II. a donné une forme plus certaine à leurs charges ; & qui fut le grand pere de Nicolas de Neuville qui a exercé une de ces charges sous Charles IX. & sous les Rois ses Successeurs. Le Nicolas de Neuville dont il s'agit ici étoit alors Ministre de France \*

Hist. de  
Henri  
VIII. P.  
75-

\* Voici l'Extrait du plein pouvoir general donné par François I. & auquel tous les autres actes sont conformes. *Consisti de fidelitate, industriâ & providâ circumspèctione fidelium consiliariorum nostrorum Guillelmi Gouffier, Domini de Bonriveto militis nostri ordinis, nec non Cambellani ordinarii & Amiralis Francia, Stephani de Ponchet Episcopi Parisiensis, Francisci de Rupecarwardi militis, Domini de Compendonario Senescali Tolosa & Gubernatoris Rupella, Cambellani nostri, & Nicolai de Neuville, etiam militis Domini de Villeroy Audientiaris Francia & Secretarii Financiarum nostrarum plene confidentes ipsos & eorum quemlibet con-*

en Angleterre, ou suivant le recit de Milord Herbert, il sçut si bien ménager l'esprits & les interêts du Cardinal de Volfey qui gouvernoit le Roi Henri VIII. que ce Prélat engagea son maître à rendre le Tournaisis au Roi François I. Ce Prince en consequence de cette convention, fit passer à Londres Guillaume Gouffier Seigneur de Bonnivet, Etienne Ponchet Evêque de Paris, François de la Rochechouart Seigneur de Champdenier auxquels il adjoignit le Seigneur de Villeroy. Il les nomma tous quatre ses Ambassadeurs en Angleterre & outre leur plein pouvoir general, il leur donna encore plusieurs pleins pouvoirs speciaux pour conclure

*junctim & divisim nostros veros & indubitatos, Commissarios, Ambassiatores, Oratores, Procuratores, Deputatos & Nuntios speciales & generales facimus.* On étoit alors très-exact à échanger les pleins pouvoirs avant que de signer les traitez. Ainsi c'est à la Tour de Londres que les pleins pouvoirs de ces Ministres de France ont du rester.

2916.

différens traitez particuliers. Tous ces actes au nombre dix ou douze

Pag.

612. &amp; suivantes

voyez

aussi le

Recueil

des trai-

tez de

Leonard,

T. 2. P.

156.

Milord

Herbert.

ibid.

sont rapportez dans le treizième volume du Recueil des Pièces qui sont dans le Trésor des Chartres de la Couronne d'Angleterre, & que M. Rymer fit imprimer il y a vingt ans par ordre de la Reine Anne Stuard.

Les Historiens Anglois remar-

quent que les quatre Ambassadeurs

de France parurent à Londres avec

une suite de douze cent personnes,

& que leur représentation y fut

magnifique. Ils y signerent plu-

sieurs traitez dont la matiere ne fait

point partie de l'Histoire de la Ligue

de Cambray, à l'exception de celui

par lequel Henri VIII. s'engageoit

à rendre Tournay, Saint Amand,

& Montagne avec leurs Territoires à

François I. moyennant six cent mille

écus d'or, dont chaque pièce est

évaluée à trente-cinq sols tournois.

Ce traité fut executé quelque temps

après.

Le 1.

Octobre

1718.

Voilà comment fut terminée la guerre de la Ligue de Cambray après avoir duré huit années. La premiere chute des Venitiens fut aussi lourde que surprenante, & il parut d'abord qu'ils en seroient écrasés. Au sentiment de Machiavel \* même cette chute merveilleuse fut une marque sensible qu'il y a une intelligence supérieure à la prudence des hommes & qui fait à son gré la destinée des Etats. Les Vénitiens se releverent à la fin; mais ce ne fut qu'en laissant de riches dépouilles entre les mains des ennemis qui les avoient terrassés. Le Pape conserva la Romagne entière qu'il leur avoit prise; & le Crémonois avec la Ghiara d'Adda demeurèrent réunis à l'Etat de Milan. L'Empereur garda Riva, Roveredo & Gradiſque qu'il avoit conquis sur eux dans le cours de la guerre; & les ports qu'ils possédoient dans le Royaume de Naples avant qu'elle

\* De  
cennale  
secundo.

1516. commençât , furent rejoints au Corps de cet Etat. Le Duc de Ferrare s'affranchit par cette guerre des servitudes que les Venitiens lui avoient imposées , & qui étoient comme autant de trophées des anciennes victoires de la République. Enfin la guerre de Cambray fit perdre aux Venitiens presque la moitié de leurs domaines d'Italie.

*Fin du second Tome.*



## APPROBATION.

**J'**Ai lû par ordre de Monseigneur le  
Garde des Sceaux , *l'Histoire de la  
Ligue de Cambray avec les changemens  
qui ont été faits à la premiere édition  
faite en 1709. à Paris: & je n'y ai rien  
trouvé qui puisse en empêcher l'impres-  
sion. Fait à Paris le premier jour d'Août  
1727. FRAGUIER.*

---

## PRIVILEGE DU ROY.

**L**OUIS par la Grace de Dieu, Roi  
de France & de Navarre : A nos  
Amez & Feaux Conseillers les Gens  
tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres  
des Requêtes ordinaires de notre Hôtel,  
Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs,  
Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, &  
autres nos Justiciers qu'il appartiendra :  
Salut, notre bien-aimé HUGUES-DANIEL  
CHAUBERT, Libraire à Paris; Nous ayant  
fait supplier de lui accorder nos Lettres  
de Permission pour l'impression d'une



*Histoire de la Liguë de Cambray*; offrant pour cet effet de la faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour ~~m~~odele sous le contre-scel des Presentes; Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre conjointement ou sepagement & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre, & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date dedites Presentes; Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition quelles soient d'en introduire d'impression Errangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente le manuscrit & imprimé qui

aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état ou l'approbation y aura été donnée es mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelling; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Présentes du contenu desquelles, Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons qu'à la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. **Donné à Paris le vingt-troisième jour**

du mois de Janvier l'an de Grace mil sept cent vingt-huit, de nôtre Regne le trezième. Par le Roi en son Conseil.

## CARPOT.

*Registré sur le Registre VII. de la  
Chambre Royale des Libraires & Imprim-  
eurs de Paris No. 64. fol. 58. con-  
formément aux anciens Réglemens confir-  
mez par celui du 28. Fevrier 1723. à  
Paris le troisième Fevrier 1728.*

BRUNET, Syndic.

Je me desiste de tous droits & pré-  
tentions sur le Livre intitulé : *Histoire  
de la Ligue de Cambray*, par M. l'Abbé  
du Bos, Secrétaire de l'Académie Fran-  
çoise. En faveur de qui il appartiendra,  
à Paris ce 30. Décembre 1727. V.  
DELAUENE.

*Registré sur le Registre VII. de la  
Communauté des Libraires & Imprimeurs  
Paris, pag. 58. conformément aux Re-  
glemens & notamment à l'Arrêt du Con-  
seil du 13. Août 1703. à Paris le troi-  
sième Fevrier 1728.*

BRUNET, Syndic.